This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

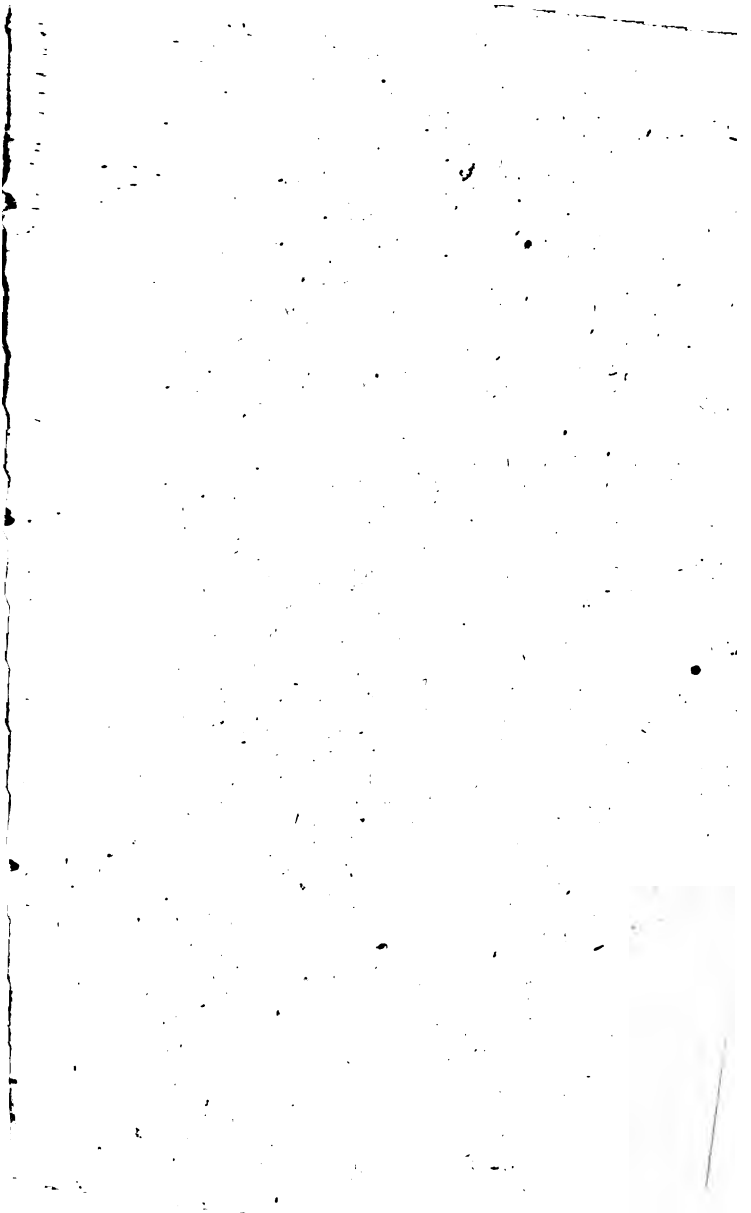
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 793

OXFORD
1992



[redacted]

mji

MMF 55.41

by P. Rousseau

LES

FAUX PAS,

OU

LES MEMOIRES

VRAIS, OU VRAI-SEMBLABLES

DE LA BARONNE DE ***.

Traduits de l'Original Bas-Breton.

PREMIERE PARTIE.

AUX DEUX-PONTS.

Et ſe trouvent,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE,

AVANT-PROPOS;

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

AVIS DU TRADUCTEUR,

ou de l'Editeur &c. au choix du Public.

VOICI ce qu'on a trouvé à la tête du Manuſcrit. *Je me ſuis amuſée en écrivant mes avantures, on y trouvera des faux Pas : le premier eſt d'en avoir fait des Mémoires. En les liſant*

on peut bien contribuer à remplir le titre, j'en préviens le Lecteur.

On les a demandés, j'ai d'abord refuſé de les mettre au jour, l'on a inſiſté; je me ſuis renduë; c'eſt une ſuite de mes foibleſſes.

Il n'eſt pas poſſible de conclure de là que cet Ouvrage ſoit une Traduction, mais on l'aſſure, pour lui donner un air de mode. Il eſt très-ſingulier que dans un Siècle où il y a tant d'Originaux du premier ordre, & qui le ſont avec tant d'affectation, on ne s'attache qu'à donner des Copies,

LES
FAUX PAS.

PREMIERE PARTIE.

L'Indulgence qu'on a pour les folies de notre Séxe, ſert de prétexte à celle que je vais faire en donnant mes Mémoires. Je vais préſenter le tableau de ma naiſſance, de mon éducation, de mes mœurs & de mes égaremens. J'amènerai exactement tous les faits ; peut-être paroîtront-ils encore entiérement découſus, mais on ne ſçauroit

exiger dans cet ouvrage, plus d'ordre qu'il n'y en a eu dans ma conduite.

Il eſt plus aiſé de raiſonner, que d'être raiſonnable ; mes mémoires & mes actions vont prouver l'un & l'autre ; j'entre en matiere.

Une foibleſſe d'un côté, & une perfidie de l'autre, ſont les ſeules circonſtances de ma naiſſance. Point d'équivoque. Ma mere eut la foibleſſe ; c'étoit dans l'ordre de procédés ; elle les connoiſſoit trop pour y manquer à cet égard. Son pere en mourant lui avoit laiſſé de gros biens, & un Tuteur qui n'avoit pas le ſens commun ; voilà l'ordinaire. Il négligeoit les affaires de ſa pupille, & n'avoit pas plus de ſoin des ſiennes ; voilà le merveilleux. Il cherchoit

à s'en débaraſſer en la mariant ; elle ne demandoit pas mieux ; ainſi ils étoient toujours d'accord.

Un petit Souverain à grandes prétentions, en attendant qu'il pût penſer ſérieuſement à un Mariage, jetta les yeux ſur elle. Il étoit jeune, & tout lui étoit indifférent. Quoiqu'il ne voulût que s'amuſer en formant cette intrigue, il y donna tous ſes ſoins ; au lieu que ma mere qui prenoit les choſes très-ſérieuſement, n'y prêta aucune attention.

Le Comte de .... livré à lui-même dès ſa plus tendre jeuneſſe, s'étoit formé une éducation charmante ; il ſembloit qu'il eût été inſpiré par quelque Génie François, quoiqu'il habitât un petit Canton d'Allemagne. Il avoit un goût décidé pour les

Chevaux, les Chiens, & par conſéquent pour la Chaſſe. Il portoit à *miracle* ſon Loup en bandouliere ; il ſçavoit ſur le bout du doigt toutes les hiſtoires ſcandaleuſes, tous les vaudevilles, & toutes les contredanſes ; il avoit même inventé le Paraſol & le petit Cheval de bois derriere le Cabriolet : en un mot il étoit le plus grand Inutile, & le premier Cocher de l'Univers.

Il ne ſe piquoit point d'avoir l'eſprit fort géométrique ; le moindre calcul le fatiguoit. Il trouvoit qu'une ſotiſe dans toute ſa perfection, lui donnoit beaucoup moins de peine qu'un trait de prudence ; car enfin il faut dans ce dernier cas tourner, retourner ſes idées, les combiner, les rapprocher, voir le bien qui en peut réſulter, le mal

que tout cela peut produire ; tout compté il avoit plutôt fait d'être une *Eſpéce*, & il l'étoit autant par inclination, que par indolence. Raiſons de convenance, d'état, d'intérêt, tout étoit ſubordonné à ſes fantaiſies, & il en avoit ſouvent. Opiniâtre dans ſes erreurs & dans ſes déſordres, il étoit auſſi emporté au premier moment de ſes paſſions, que ſi elles étoient parvenuës à ce terme fatal où l'homme ne voit, ne ſent, n'agit & ne reſpire que par elles.

Notre Sexe a une pénétration admirable pour tout ce qui peut intéreſſer ſon amour-propre ; mais il arrête ordinairement ſes réfléxions ſur la ſurface des objets qui contribuent à ſon triomphe. Ma mere s'apperçut avec plaiſir que le Comte cherchoit à lui faire la cour ; elle n'avoit

alors que seize ans, & son cœur en avoit trente pour le moins ; il alloit plus vîte que le temps.

Un des Vassaux du Comte l'engagea à nommer un de ses enfans, il l'accepta à condition que ce seroit avec ma mere. La proposition étoit trop brillante, pour être refusée. On différa de quelques jours cette cérémonie, pour lui donner un air de grandeur & de magnificence. Malgré les soins infinis, & les mouvemens extraordinaires, le ridicule la rendit complette. Elle fut suivie d'un gros souper, & d'un bal assoupissant. On auroit eu de la peine à trouver un assemblage plus bisarre ; tout en étoit singulier. la dépense *mauſſadement* faite, la Compagnie plattement assortie, une gayeté de sang froid, les ornemens de

la Salle moins propres à un Bal, qu'à quelque lugubre Cérémonie ; beaucoup de profusion sans aucune variété ; beaucoup d'instrumens sans la moindre harmonie ; peu de monde, & beaucoup de désordre ; beaucoup de frais, & peu de plaisir ; en un mot, on eût crû que c'étoit le Tableau mouvant d'une fête que la Folie donnoit a l'Avarice, & que ces deux Divinités, à l'envi l'une de l'autre, s'en disputoient l'exécution.

Ce fut dans cette même fête que ma mere entendit les premiers soupirs de son amant. Sa déclaration fut d'abord très-énergique, mais elle ne sentoit pas la valeur des termes ; c'étoit chez elle un défaut de connoissance, & chez lui un vice d'habitude. La bassesse des personnes sur lesquelles il avoit jus-

qu'alors promené librement ſes deſirs, l'avoit toujours diſpenſé des égards & des bienſéances ; & ne lui avoit jamais donné le tems de goûter ce plaiſir vif & piquant, qu'on trouve dans la réſiſtance même. La grandeur de l'amant & l'humiliation de l'objet aimé, ſe rencontroient toujours au même point, comme ſi elles s'étoient données le mot, pour s'épargner réciproquement les frais du cérémonial, la peine des propoſitions, & l'embarras d'un traité.

Ma mere ſans expérience, ainſi que ſans éducation, ne pénétra pas tout de ſuite les vuës du Comte. Eblouie de ſon rang, flattée de ſon hommage, ſa petite vanité lui tint lieu de penchant & de goût. Le Comte de ſon côté, pour faire des progrès plus rapides, lui promit de l'é-

pouſer, ſi elle vouloit le rendre heureux. Cette belle promeſſe qui n'avoit pas le ſens commun, la détermina par cette même raiſon. Elle ſe fit un plaiſir de croire qu'elle partageroit la grandeur de ſon amant, parce qu'elle rempliſſoit les conditions du partage. Elle eut trop de bonne foi, & le Comte n'en eut pas aſſez. La témérité de l'un déconcerta la prudence de l'autre, & malheureuſement la facilité du triomphe ne déſarma pas le vainqueur.

Le Comte avoit au ſervice des Cercles du Bas-Rhin un Régiment qui avoit fait quelques campagnes : il avoit eu le ſecret de ſe diſpenſer de le ſuivre, parce qu'il regardoit les Soldats comme très-mauvaiſe compagnie, & les Ennemis comme des gens qui n'avoient pas le bon ton,

qui peut-être lui auroient manqué, & il étoit naturellement haut & fier. Il ne vouloit point ainſi compromettre ſa dignité ; auſſi s'en rapportoit-il toujours à ſon Lieutenant-Colonel. Sa confiance dans cet Officier ne diminua que pour faire voir que ma mere avoit eu tort d'en avoir en lui. Il partit pour ſon Régiment. Il ſentoit déja les dégouts d'un amant heureux, il vouloit par ſon éloignement ſe mettre à l'abri des reproches qu'on eſſuye en pareille occaſion. Il promit de revenir, pour ainſi dire, ſur ſes pas. Le fit-il ? eſt-il d'uſage que l'Amour ſatisfait tienne parole ?

Ma mere paſſa deux mois entre la crainte & l'eſpérance. Le troiſiéme décida deux choſes. L'une le dégout de ſon amant, & l'autre qu'elle avoit pris trop

de goût à le voir. Elle lui écrivoit ſans ceſſe pour lui rappeller le traité & les conditions remplies de ſon côté au-delà de ſes deſirs. Sa ſituation lui donnoit un air d'empreſſement & d'inquiétude qui déplûrent au Comte. Il étoit piqué de ce qu'on le ſoupçonnoit de mauvaiſe foi, tandis qu'il faiſoit ſcrupuleuſement tout ce qu'il falloit pour le paroître. Il s'accoutuma bientôt aux ſoupirs & aux plaintes de ma mere. La paſſion ſatisfaite, l'éloignement, la grandeur même, forment ordinairement un caractère d'inſenſibilité qui conduit à l'ingratitude & à la perfidie. Ma mere auroit peut-être imité ſon inconſtance, ſi elle avoit été la ſeule intéreſſée à reclamer ſa foi; elle auroit pris ſon parti, comme cela ſe pratique, lorſ-

qu'une indiſcrétion involontaire n'entraîne pas un éclat forcé.

Attachée à la vérité des faits, je ne groſſirai point ces Mémoires d'avantures fabuleuſes que je pourrois aiſément ſuppoſer à ma mere, je ne la ferai point paſſer par ces épreuves & ces combats qui ne ſont autre choſe qu'un eſprit d'arrangement. Eh pourquoi faire deſirer ce qu'on attend ſoi-même avec tant d'impatience? Je demande pardon à mon ſéxe de cette réfléxion; elle peut lui paroître déplacée, mais non pas ſuſpecte; je ne me gêne point. J'écris comme j'ai vêcu.

Ma mere ne voulut jamais après ſes couches, partager avec ce perfide l'attention publique, quoique de très-bonnes têtes le lui euſſent conſeillé. Au contraire elle ne négligea rien pour en éviter l'éclat. Elle ſe déter-

mina à garder prudemment pour ſon compte la ſotiſe qu'elle avoit faite. C'eſt tirer un très-bon parti de ſes folies, que d'empêcher les autres d'en rire.

Le Tuteur homme de poids, & qui avoit l'eſprit bienfait, tourna la choſe en plaiſanterie. Il avoit pris les meſures les plus convenables, pour la faire accoucher indécemment dans ſa maiſon. Rien n'étoit plus aiſé; plus de précaution lui auroit donné trop de peine; & bon, ou mauvais, il prenoit le chemin le plus court.

Hengleher Officier Hongrois intime ami du Tuteur, & qui lui avoit plû parce qu'il avoit de belles mouſtaches & qu'il ne portoit jamais de manchettes, fut ſenſible à la ſituation de ma mere; il s'intéreſſa ſi vivement à

ſon malheur, qu'il voulut le réparer. Il demanda ſa main ; la choſe parut d'autant plus ſérieuſe, qu'il n'y mit aucune condition dans le goût de celle du Comte ; il vouloit payer pour ſon prédéceſſeur ; le procédé étoit des plus honnêtes & méritoit des égards. Ce qui étoit arrivé à ma mere, la rendoit moins difficile, & un peu plus circonſpecte ; car enfin il n'eſt pas amuſant d'avoir toujours à ſe plaindre des hommes. Hengleher exigea ſeulement qu'on ne le preſsât pas de me reconnoître ; parce qu'il n'y avoit que deux mois qu'il étoit ſorti de ſon pays ; il faut à toute choſe un temps moral. Il voulut au contraire qu'on m'éloignât, en m'aſſurant un ſort proportionné à mon état. Ma mere approuva beaucoup

cet excès de délicateſſe ; elle trouva la propoſition aſſez décente, pour en preſſer l'exécution.

Les habitans du Nord ne ſont pas abſolument effarouchés de ces petites niaiſeries, où l'on attache ridiculement l'honneur de notre ſéxe ; ils épouſent certaines perſonnes comme veuves ; en cela ils ſont moins dupes que nous ; c'eſt une eſpéce de bonne-foi qui les ſoulage réciproquement, & qui les diſpenſe d'appeller l'artifice au ſecours du préjugé. Tout eſt biſarrerie. Le vice d'un pays eſt une vertu dans un autre ; un ridicule tranſplanté devient un agrément. Nous ne négligeons rien pour conſerver l'émail & la blancheur des dents ; les Indiens pour leur donner une couleur noire, achetent *l'Areca* au poids

de l'or. Que de préjugés! & combien voit-on tous les jours de victimes de l'opinion!

Après le mariage de ma mere, il fut réſolu de ſacrifier une ſomme de quatre mille florins pour mon éducation & pour mon établiſſement. On en chargea une jeune Veuve qui en eut mille pour ſes ſoins. Cet arrangement fait, Henglèher qui avoit des affaires dans la Hongrie, engagea ma mere à l'accompagner dans ce voyage. Elle y conſentit d'autant plus volontiers, qu'elle ſentoit la néceſſité d'être avec lui, quoiqu'il fût ſon époux.

La jeune Veuve chargée de ma perſonne, devint tout de ſuite un parti très-avantageux pour les gens de ſon état. Nous étions alors en guerre avec la France; & parmi tous les amans qui ſe préſentérent, elle donna

la préférence à un Sergent du Régiment de Normandie qui ſe trouvoit employé dans ce pays ſous les ordres du Maréchal de Villars. Elle l'aimoit beaucoup, & Pouſſin (c'étoit le nom de ce Sergent) ſe prit de belle paſſion pour elle. Il y a des coups de ſympathie ſi brillans, qu'on ne ſçauroit s'y refuſer.

La marche de l'Armée qui avoit campé deux mois dans cet endroit, alloit ſéparer ces deux tendres amans, lorſque notre veuve réſolut à quelque prix que ce fût, d'acheter le congé de Pouſſin. La choſe étoit d'autant plus difficile qu'en tems de guerre, on a beſoin d'hommes, & celui-ci étoit un très-bon Sujet; nouvel obſtacle qui redoubloit la tendreſſe de cette femme.

Pouſſin s'adreſſa inutilement à ſon Capitaine; il ne voulut en-

tendre aucune propoſition. Cette nouvelle affligea d'autant plus cette veuve, que la ſéparation étoit fixée au lendemain. Après beaucoup de pleurs & de combats, elle ſe détermina à faire une ſeconde tentative dont elle auroit été diſpenſée, ſi Pouſſin l'avoit chargée de la premiére. Elle alla chez le Capitaine jeune homme plus vicieux que galant; il avoit déja plus d'une fois envié le bonheur de ſon Soldat. Il la reçut avec beaucoup de politeſſe, il louoit le choix de Pouſſin; en effet elle étoit jeune, jolie & bien faite; elle ajoutoit à tous ces agrémens, un air de propreté & de bonne conſtitution qui font ſouvent paſſer la laideur. Il voulut tirer parti de cette viſite. Les Officiers en marche ne placent pas leurs deſirs où ils veu-

lent, mais où ils trouvent. Après beaucoup de difficultés pour la liberté de Pouffin, il exigea deux cens écus, ou rien, à condition de quelque chose. Il croyoit qu'une somme aussi forte lui donneroit du goût pour l'alternative ; mais tout-à-coup elle ouvrit sa bourse, se mit en devoir de la compter, & l'Officier de ne vouloit point la recevoir. Après quelques discussions assez vives de part & d'autre, on raisonna plus tranquillement, sans jamais perdre de vuë le congé. L'Officier n'osoit en rien rabattre, dans la crainte d'en être la dupe, s'il rapprochoit le marché. Il renouvella ses agaceries, qu'elle repoussoit plus ou moins mollement, suivant la circonstance, elle ne se fâchoit jamais que par réflexion, & dans des inf-

tans où il paroiſſoit s'éloigner de l'envie de l'offenſer. Nous avons quelquefois de ces momens de bruſquerie, & nous reſſemblons à ces gens qui jettent avec force un balon contre terre, pour lui donner plus de jeu. Elle comptoit ſon argent; elle ſe trompoit dans le compte, elle en remettoit par diſtraction, ou avec réfléxion, comme on jugera à propos, une partie dans ſa poche, & l'en retiroit auſſitôt. L'Officier de ſon côté ne retiroit rien; il étoit toujours en avance de ſes deſirs & de quelque petite familiarité. Fatigué de ce petit manége, il mit la cartouche ſur la table à côté de l'argent, & lui dit d'un ton décidé, choiſiſſez; mais il ne tient qu'à vous d'avoir l'un & l'autre. Je le prends, dit-elle, avec un grand ſoupir;

ſoupir ; que ne feroit-on pas pour Pouſſin ! vous préſentez les choſes de ſi bonne grace, qu'il ſeroit difficile de ne pas les accepter. Bref, l'eſprit d'œconomie l'emporta, elle alloit entrer en ménage, cette conſidération fixa ſes irréſolutions. Elle ſe regardoit en ce moment comme la bienfaitrice de Pouſſin, & l'on n'a jamais été gêné dans la forme qu'on donne aux bienfaits. Enfin elle eut la liberté de ſon amant. Combien de graces n'obtient-on pas de cette maniere ! & que les arriere-cabinets ont été bien imaginés pour ceux qui n'oſent pas s'expliquer devant tout le monde !

Pouſſin ſans entrer dans le détail du marché, ſe trouva trop heureux d'être libre ; ſon cœur étoit aguerri ; il l'épouſa par amour & par reconnoiſſance. Les

parens de cette jeune femme, & les habitans du lieu l'accablérent d'impertinences, pour avoir donné ſa main à un François ; c'étoit un crime au premier chef parmi ces gens-là. Ces deux époux excédés de leurs mauvaiſes façons, ſe déterminérent à paſſer en France. J'avois déja près de deux ans ; j'étois en état de ſupporter la fatigue du voyage ; au ſurplus c'étoit ce qui les embarraſſoit le moins. Le Tuteur avoit ſi bien arrangé cette affaire, que ces gens-là n'étoient tenus à aucune reſtitution, au cas que je vinſſe à mourir.

Ils choiſirent la Ville d'Aix en Provence qui étoit la patrie de Pouſſin ; il y avoit un très-petit bien qu'il ſe propoſoit d'aggrandir, & d'embellir, non ſeulement avec le préſent que ſa femme avoit reçu pour les ſoins qu'elle devoit

prendre de moi, mais encore avec une partie de la ſomme qui étoit deſtinée pour mon établiſſement. Pouſſin avoit beaucoup profité des leçons de la guerre, & ſa femme de celles de Capitaine. C'eſt ainſi que les lumiéres ſe communiquent, & que les talens circulent.

Notre arrivée dans cette ville n'eut rien de ſingulier. A l'âge de quatre ans, mes prétendus parens me mirent au Couvent, en recommandant à la Supérieure de m'inſpirer de bonne heure le goût du Cloître. Ils lui firent part de ma naiſſance, mais ils ne déclarérent qu'un tiers de ce qu'ils avoient reçu, encore y en avoit-il aſſez. Ils payoient exactement ma penſion; mon entretien n'étoit pas des plus brillans; & comme dans ces lieux on n'obtient de la conſidération, ou l'on n'ex-

cite la jalouſie qu'à proportion de la figure qu'on y fait, j'étois très-indifférente aux yeux de tout le monde. On me croyoit pieuſement la fille de Pouſſin ; & je ne m'en défendois pas.

La Sœur Lacroix Supérieure de cette Communauté, ne perdoit point de vuë ſon objet qui étoit de m'inſpirer le goût du Cloître. Elle s'y prenoit ſingulièrement, comme on le verra dans la ſuite. Elle me paſſoit toutes mes eſpiégleries, m'accabloit de careſſes, & me faiſoit ſouvent coucher avec elle, faveur diſtinguée, dont elle me recommandoit avec ſoin le ſecret. Elle me tenoit encore de petits propos qui m'amuſoient de plus en plus, à proportion que j'avançois en âge. C'eſt ainſi que je paſſai le tems de mon enfance.

Mes traits ſe développérent

peu-à-peu ; la Nature ſe fit un plaiſir de détromper tout le monde, car on m'avoit condamnée à une laideur honnête. Elle auroit bien mal répondu aux heureuſes diſpoſitions de mon cœur.

La femme de Pouſſin ne m'aimoit pas beaucoup, & comme je n'étois pas fort empreſſée à lui plaire, ſon indifférence m'allarmoit peu. Elle cherchoit toutes les occaſions de m'humilier ; elle s'y prit un jour aſſez mal ; elle m'aſſura que je n'étois point ſa fille ; & je ne demandois pas mieux. Pour donner plus de poids à cette vérité, elle me raconta l'hiſtoire de ma mere. Une naiſſance auſſi malheureuſe ne m'annonçoit guères de beaux jours; inſtruite de toutes ces circonſtances, je ne négligeai rien pour donner un démenti à l'étoile qui y avoit pré-

ſidé & je ne lutai contre le ſort dont elle me menaçoit, qu'avec le ſecours des plaiſirs, & de l'indépendance d'un état qui ne tient à rien, pas même aux préjugés.

A l'âge de quatorze ans je me trouvai extrêmement grande, & très-formée; alors je me rapellai les petits propos de la Sœur Lacroix; j'en faiſois aſſez heureuſement l'application; je connus bientôt l'avantage & le prix de la beauté. C'eſt la premiére connoiſſance que la Nature nous donne, & qui nous coute le moins.

Le Cloître renferme ſouvent des monſtres plus dangereux que ceux qu'on trouve dans le Monde. La ſolitude, le loiſir, le chagrin, tout contribue au dévelopement de ces noirceurs bien conditionnées, & toujours accompagnées de toutes

leurs circonſtances. Sous le voile d'une fauſſe dévotion, la Sœur Lacroix en avoit impoſé à tous ceux qui la connoiſſoient. Elle avoit eu l'adreſſe de ſe ménager par un dehors d'auſtérité, la confiance de ſes Supérieurs & l'eſtime du Public. A la vérité elle avoit de très-bonnes qualités. Elle rempliſſoit ſes devoirs domeſtiques avec une attention ſcrupuleuſe ; elle ne ſe prévaloit point de l'autorité de ſa place pour tourmenter les perſonnes ſoumiſes à ſa diſcipline ; accoutumée de bonne heure à ſoutenir le rôle fatigant de dévote, elle ne faiſoit jamais reſſentir le chagrin de la contrainte ; elle ne ſe livroit ſourdement aux mouvemens de ſon cœur, que pour ſe délaſſer par des vices réels, des apparences de la vertu. Un dépit amoureux l'avoit jettée dans le

Cloître, & la vanité l'auroit toujours retenuë dans cet aſyle, ſi les événemens le plus imprévûs ne dérangeoient très-ſouvent les projets de l'amour-propre.

Les bontés qu'elle avoit euës pour moi dans mon enfance, tournérent au profit de l'amitié, quand je fus capable de me livrer à ce ſentiment. Cette Religieuſe formoit mon cœur, elle en découvrit le penchant qui ſe trouva entiérement conforme à ſes vuës.

Après avoir éprouvé ma diſcrétion dans les petites choſes, elle crut pouvoir en haſarder de plus grande conſéquence. Mon caractère l'aſſuroit du ſuccès de ſes deſſeins; & prévenant le moment où nous devons connoître le plaiſir, elle me mit dans le cas d'en goûter la réalité, avant que j'euſſe échauffé mon

cœur par la douceur des conjectures. Elle trouva le ſecret de m'engager dans un tête-à-tête, d'où mon innocence écartoit le danger ; & dans un âge où le triomphe coutoit ſeulement au vainqueur, quelques efforts que la douleur arrachoit à la Nature.

Mon cœur n'ayant pris aucun intérêt à ce qui venoit de m'arriver, je n'étois pas plus animée qu'auparavant. Une petite boëte à mouche, un ſimple ruban m'auroient fait plus de plaiſir. Après tout c'étoit dequoi l'on s'embaraſſoit le moins, & je fus obligée de prendre le même parti. L'aſyle de la vertu devint pour moi le berceau du vice. L'Autel où je fis à Vénus le premier ſacrifice, étoit placé dans le fond du jardin, lieu impénétrable à toute perſonne inutile à ce myſtére. La Lacroix at-

tendoit que toute la Communauté fût retirée ; elle fermoit la porte du jardin par où nous paſſions pour nous rendre en ce lieu de délices. Nous marchions ſans lumière, & les Sacrificateurs en faiſoient autant par une porte qui donnoit dans une ruë preſqu'inhabitée.

L'intérêt n'entroit jamais pour rien dans les complaiſances ni dans les intrigues de cette femme ; le plaiſir en faiſoit tous les frais ; la façon dont elle le goûtoit doit paroître des plus ſingulières. Trop vieille pour inſpirer des deſirs, & pour trouver quelqu'un qui voulût être admis au partage de ceux qu'elle ſentoit, elle le bornoit à une attention marquée à la régularité des ſacrifices qu'on faiſoit à l'amour. Son imagination échauffée embraſſoit tous les détails des pré-

parations & des cérémonies; elle préféroit ces petits ſoins à un intérêt plus prochain. Si l'Amour a des caprices étonnans, la Volupté a des biſarreries encore plus inconcevables.

Les plaiſirs qu'on goûte dans la ſolitude, ont, comme ceux qu'on trouve dans le Monde, leurs révolutions plus ou moins grandes. Quelques précautions que la Sœur Lacroix eût priſes pour dérober au Public la connoiſſance de ceux qu'elle partageoit, un événement ſingulier, & même étranger à cet infâme commerce, en dévoila tout le myſtère.

Dureal jeune homme de condition, & d'une des meilleures Maiſons de Provence, étoit amoureux de la fille d'un Commis; il vouloit l'épouſer. Ses parens obtinrent un ordre, &

la firent enfermer. Ce Couvent étoit deſtiné à ces ſortes de perſécutions. La tendreſſe de cet amant irritée par une pareille violence, lui inſpire le projet de l'en arracher. Un commerce de lettres très-bien établi entr'eux, leur fournit les moyens de préparer cette évaſion. C'étoit préciſément au commencement de l'hyver, tems très-commode pour ces ſortes d'expéditions. Une Tourrière qui étoit dans la confidence de cet enlévement, devoit en faciliter l'exécution, & ſe prêter charitablement à cette étourderie. Le moment arrivé, la Tourrière fut tentée d'en faire autant. Le mauvais exemple fortifie ſouvent l'inclination.

Une chaiſe de Poſte attendoit aux environs du Couvent la Bazin; (c'étoit le nom de cette

nouvelle Hélene) le Poſtillon étoit venu en donner avis. La Tourriére qui n'avoit pas prévû la fantaiſie de la ſuivre, l'obligea d'attendre juſqu'à ce qu'elle eût fait ſon paquet ; elle avoit déja quitté ſa guimpe, & toutes les deux ſe mettoient en devoir de partir, lorſque je dérangeai leur projet.

La Supérieure m'avoit donné ce jour-là quelque peu d'argent ; je fus tentée d'en employer une partie à quelque *chaterie* ; la Tourriére ſe chargeoit aſſez volontiers de ces ſortes d'emplettes ; craignant, comme quelquefois cela m'étoit arrivé, de rencontrer dans ſa chambre quelque Religieuſe qui auroit pû me reprocher cette petite friandiſe, je m'avançai doucement ; j'écoutai à la porte, & j'entendis ces mots. *Partons, partons*,

nous risquons beaucoup, si nous différons encore un instant.

Ayant reconnu la voix de la Bazin, je frappai ; au lieu de répondre, on éteignit la lumière. Interdite & naturellement curieuse, je voulus voir quel étoit le but de ce mystère. Je me promenois dans la petite cour d'entrée, où donnoit la chambre de la Tourriére, bien résoluë de sçavoir ce qui se passoit, lorsque j'apperçus la porte du Couvent un peu entr'ouverte ; cette singularité redoubla ma curiosité ; je me présentai sur la porte, le Postillon qui attendoit depuis longtems avec impatience, me prit & me jetta dans la Chaise, sans me donner le tems de lui faire la moindre question. Je trouvois fort plaisant d'aller en voiture ; cela me paroissoit tout-à-fait commode. Je voulus en

profiter, & j'y réuſſis. Cet homme qui avoit le mot, & qui croyoit que je l'avois auſſi, me menoit un train de Petit Maître; mais voyant que cette plaiſanterie commençoit à me jetter un peu loin, je le priai très-poliment de retourner ſur ſes pas. » Vous en ſeriez morbleu bien » fâchée, Mademoiſelle, me » répondit-il, ce n'eſt pas votre » intention, ni la mienne. Laiſ» ſez-moi faire, nous arriverons » dans peu, & celui qui vous » attend, vous menera plus grand » train; nous ſerons bientôt à la » premiere Poſte, où vous le » trouverez. » Ce diſcours me ſurprit extrêmement : je lui demandai ce que ſignifioit ce propos. » A d'autres, ajouta» t-il, nous ſçavons comment » cela ſe fait; vous n'y perdrez » point vos pas : vous m'en di-

» rez demain des nouvelles ſi » vous paſſez par ici ; ce que je » ne crois guère, car le vent qui » vous méne, eſt trop bon. »

Cette mauvaiſe plaiſanterie ne m'amuſoit pas, & je pourrois ennuyer moi-même, ſi je la rapportois toute entiére. Il me paſſoit dans la tête mille extravagances qui ſe ſuccédoient rapidement. N'eſt-ce pas un enlévement, diſois-je en moi-même ? je me reſſouvins alors qu'un Etranger très-étroitement lié avec la Lacroix, & qui l'avoit été encore plus avec moi, quoiqu'il eût bruſqué la connoiſſance, m'avoit offert des avantages conſidérables, ſi je voulois le ſuivre à Londres. J'avois conſtamment refuſé cette brillante fortune. Il avoit ajouté qu'il lui ſeroit très-aiſé de m'enlever, & que cela m'arriveroit, lorſque j'y

penſerois le moins. L'air grave avec lequel il m'annonçoit cette violence, ne m'intimidoit pas davantage ; c'étoit ſon ton ordinaire. Il étoit ſérieux dans ces inſtans même où le plaiſir doit inſpirer la gaîté la plus vive. Je n'ai jamais vû de Mortel plus reſpectable, ni plus reſpectueux dans ces momens où l'on fait tout ce qu'il faut pour n'être ni l'un ni l'autre.

Je combinois ce propos avec mon avanture ; j'y trouvois un grand rapport, & beaucoup de difficultés. Je n'étois pas prévenuë ; le hazard m'avoit conduit ſur la porte ; la même choſe auroit pû arriver à toute autre qu'à moi ; le Poſtillon ne me connoiſſoit pas. Il auroit donc pû ſe tromper : il eût été bien plaiſant que dans l'obſcurité il eût tiré par la jaquette le Pere Bo-

naventure (Capucin qui desſervoit le Couvent) & qu'il l'eût enlevé: oh! pour le coup notre Argonaute auroit eu une belle toiſon.

Je riois de cette folie, lorſque la Chaiſe s'arrêta. Mes réfléxions furent interrompuës par un jeune homme qui l'ouvrit bruſquement, & s'y jetta comme un furieux. Il s'attacha à mon col, il m'accabla des plus tendres careſſes, ſans me donner le temps de les repouſſer, ni de lui faire la moindre queſtion; il étoit preſſé de jouir, & je ne l'étois pas. Le début étoit vif & promettoit une ſuite brillante. Pendant ce court intervalle, on avoit changé de chevaux; nous gagnions l'autre poſte. Il me ſerroit les mains avec toute la chaleur de l'amour; ſes ſoupirs lui coupoient à chaque inſtant la parole; il me prodiguoit les

noms le plus tendres ; il inondoit mon ſein de ces larmes précieuſes que la vivacité du plaiſir arrache du fond de nos ames. Ses lévres brûlantes m'ôtoient la liberté de le faire ſortir de ſon erreur ; lorſque tout-à-coup revenant à lui-même, il me demanda d'où venoit la froideur avec laquelle je répondois à ſes tranſports. Je ne vous connois point, Monſieur, lui dis-je, en riant, ainſi la raiſon en eſt bien ſimple. Vous ne me connoiſſez pas, reprit-il, avec le dernier étonnement ! Eh quoi ! vous n'êtes donc pas ma chère Bazin ! Non, Monſieur, repliquai-je, mais je la connois beaucoup ; je puis vous en donner des nouvelles ; & s'il ne faut que cela pour vous ſatisfaire, vous aurez tout lieu d'être content. Elle eſt dans le même Couvent d'où l'on

TAYLOR INST. OXFORD

vient de m'arracher. Ah ! Mademoiſelle, s'écria-t-il avec douleur, je ſuis perdu ! Qu'a-t-on fait ! Que vais-je devenir ! .... Que deviendrai-je moi-même ! ajoutai-je ; cette avanture n'eſt pas plus heureuſe pour moi, que pour vous ; car enfin c'eſt, ſi je ne me trompe, un bon enlévement dans toutes les formes. On ne croira jamais qu'il ſoit l'effet d'une mépriſe ; la honte en retombera ſur l'un, ou ſur l'autre, & vraiſemblablement ſur tous les deux, car le Public n'eſt pas chiche de mauvaiſe opinion. Je ne vois rien qui puiſſe nous mettre à l'abri des propos & du mépris même, que de n'en être pas les témoins ; c'eſt la ſeule façon de tirer parti de cette bévue. D'ailleurs ne croyez pas en être quitte à ſi bon marché : de mon côté les

frais en ſont faits, il n'eſt pas juſte que j'en ſois la dupe. Vous voulez donc, Mademoiſelle, reprit-il, que je vous aſſocie à mon malheur ; je vous eſtime trop pour vous faire partager les ſuites de cette étourderie. Par quelle raiſon, lui dis-je encore, m'eſtimez-vous tant ! Votre eſtime marche donc avant la connoiſſance ! Si cela eſt, je vous avertis que je n'en ferai aucun cas, vous pouvez vous en épargner la dépenſe. Eſt-il poſſible, ajouta Dureal, que mon état vous intéreſſe aſſez peu, pour vous livrer à cette plaiſanterie ! Je ſuis très-perſuadé que votre cœur déſavoueroit ce que vous venez d'avancer. N'en croyez rien, répondis-je, avec un air étourdi, dont je rougis à préſent ; arrangez-vous comme il vous plaira, mais ayez

pour agréable de vous ſouvenir que je ſuis bien & duëment enlevée, & que je me reconnois pour telle, au cas que votre cœur vous faſſe quelque chicane.

Un propos auſſi indécent déconcerta totalement ſa douleur. Il ne pouvoit revenir de ſon étonnement, ſurtout lorſqu'il apprit mon âge, & que j'avois paſſé toute ma vie au Couvent. Il eſt vrai que je ne m'étois point étenduë ſur certaines particularités qui auroient un peu diminué ſa ſurpriſe. Mon caractére étoit déja très-décidé. Familiariſée avec le vice, avant d'en pouvoir ſentir toutes les horreurs, je regardois comme des gentilleſſes tout ce qui ſembloit en approcher ; & je me perſuadois qu'on devoit me trouver *charmante*, *adorable*, *à ravir*, lorſque j'étois hardie

juſqu'à l'indécence même. J'avois été élevée dans cette dépravation, & tout dépend des impreſſions qu'on reçoit dans l'Enfance. Celles qui flattent notre penchant, ſont d'un grand ſecours pour le vice, & n'ajoutent pas grand'-choſe pour le triomphe de la vertu.

On a beau dire que nous naiſſons vertueux, il faut connoître & rapprocher les objets qui forment le caractére de la vertu, & quand on les connoît, combien trouve-t-on de niaiſeries qui en rendent le chemin impraticable! J'ai quelquefois tranché de l'eſprit fort, parce que mon tempérament l'étoit encore plus; ou plutôt parce que mon cœur étoit naturellement foible; ce qui rentre un peu dans la premiere raiſon, ſans qu'il y ait d'autre contrariété, que dans les termes.

Les diſcours que j'avois tenus à Dureal, l'avoient jetté dans un étonnement d'où il ne pouvoit revenir ; il me le fit ſentir d'une façon qui ne flattoit guères mon amour-propre. Il eſt juſte, me dit-il, avec un air abbatu (les amans heureux ou malheureux ont toujours la mine allongée, c'eſt le caractère de la paſſion ; trop de plaiſir, ou trop de peine, prend toujours ſur les traits) il eſt juſte que je vous rende à vos parens. A mes parens, repris-je vivement, je n'en ai point, ainſi vous voilà quitte envers eux ; je repréſente toute ma famille, & vous la voyez aſſemblée dans cette voiture ; en conſéquence j'opine que, puiſque nous ſommes en chemin, nous pourſuivions notre route, & je m'émancipe à cet effet. Il auroit pû répondre à cela que je l'étois

un

un peu plus qu'il ne falloit, & je n'y aurois pas entendu fineſſe. J'ajoutai que j'irois partout où il le jugeroit à propos, pourvû que ce ne fût point à Aix. Il auroit fallu une grande préſence d'eſprit pour ſuivre de pareils raiſonnemens, je l'avoue; auſſi ne répondoit-il que d'une maniere vague, je m'apperçus même qu'il ſe gênoit, pour ne rien dire de déſobligeant.

Il n'étoit pas queſtion de retourner à la Ville; les portes en étoient déjà fermées. Il ne ſçavoit quel parti prendre; ſon indéciſion le conduiſit à la ſeconde Poſte; j'eus le tems, avant d'y arriver, de lui faire un détail circonſtancié de la mépriſe, & de ce qui l'avoit occaſionnée. J'ajoutai même que j'avois entendu la Bazin dans la chambre de la Tourrière. Ah, Mademoiſelle,

s'écria-t-il alors, elle ſe diſpoſoit à partir ; vous avez empêché l'exécution de ſon projet ; il n'y a plus pour moi de conſolation, ni de bonheur. C'en eſt fait, je ne la reverrai plus : votre évaſion rendra la ſienne impraticable ; à préſent on ſe défiera d'elle ; on l'obſervera ſans ceſſe ; & je la perds ſans retour.

Il ſembloit qu'il voulût me prouver que j'avois tort d'avoir été enlevée ; ou plutôt de n'être pas ſa chère Bazin. Que les hommes ſont injuſtes ! Il ordonna au Poſtillon de prendre un chemin de traverſe qui nous conduiſit dans un petit Bourg, d'où il renvoya les Chevaux de Poſte. Il avoit ſenti la néceſſité d'une fauſſe marche pour tromper la vigilance de ſes parens. Il prit des Chevaux d'un Payſan, & ſe fit conduire à une maiſon de

campagne d'un de ſes amis ; mais il en étoit abſent. Le Concierge qui le connoiſſoit, en fit les honneurs. Nous décidâmes tous les deux qu'il falloit mettre cet homme dans notre confidence, & l'engager d'aller à la Ville, pour s'informer adroitement de ce qui s'étoit paſſé après mon départ. Cet homme ſe rendit à nos ſollicitations, & la nuit même il ſe mit en chemin, pour y arriver de bon matin.

Je ſoupai mal, & Dureal point du tout. Un inſtant après que nous nous fumes levés de table, une fille vint me chercher pour me conduire dans un appartement qui m'étoit deſtiné. Je témoignai aſſez haut que la nuit j'avois peur. Dureal plus obligeant que je ne l'aurois crû, engagea cette fille à faire dans la même chambre un lit de camp

pour elle. Cette petite attention me rappella le Conte de Nicaise, car j'avois l'esprit orné, c'étoit le fruit de cette belle éducation que j'avois reçuë au Couvent; & j'eus une peine infinie à ne pas éclater de rire, en le quittant.

Il passa toute la nuit auprès du feu avec un livre à la main fort occupé à ne pas le lire; je dormis peu, & selon les apparences, il en fit autant.

Le lendemain sur le midi, nous vîmes arriver notre Commissionnaire. Il s'étoit informé de tout avec une exactitude infinie; il nous rapporta des choses si singulieres, que je ne sçaurois les passer sous silence.

Un moment après mon départ du Couvent, la Bazin & la Tourrière étoient sorties avec leur petit bagage, dans l'espérance de trouver aux environs la Chaise de Poste. Ne la voyant

pas, elles crûrent que le Postillon par excès de prudence, s'etoit un peu éloigné. Cette réfléxion les conduisit dans trois ou quatre rues du voisinage: elles regardoient de tous côtés, sans oser faire la moindre question: elles craignoient à chaque instant que quelqu'un ne les reconnût; il leur sembloit que tout le monde étoit informé de leur évasion, & que tous ceux qui passoient, étoient chargés de les arrêter.

L'inquiétude de ne pas trouver la voiture, fit place à une plus grande. Elles entendirent tout-à-coup un grand bruit; la populace couroit en foule; les Archers s'avançoient par bandes: on disoit tout haut qu'on venoit d'enfoncer les portes du Couvent même d'où elles s'étoient échapées. Dans les Villes

de Province ; un petit bruit fait une grande émeute. Cette nouvelle dont elles étoient inſtruites en partie, les effraya tellement, qu'elles coururent toute la Ville, ſans ſçavoir où elles alloient. Elles croyoient que la Supérieure s'etant apperçuë de leur fuite, les faiſoit chercher ; il leur auroit été difficile de prévoir tout ce qui étoit arrivé. Le Lecteur pourroit être dans la même perplexité, je vais lui épargner la peine de creuſer ſon imagination.

La nuit qui s'avançoit à grands pas, avoit ramené dans la Ville cinq jeunes gens qui avoit paſſé la journée a une *Baſtide*. L'un d'entr'eux étoit accompagné de ſon Chien de Chaſſe qu'il aimoit beaucoup. Cet animal entra dans le Couvent par la porte que la Tourrière, en partant, avoit laiſſée entr'ouverte. Son

Maître l'appelle envain ; voyant qu'il ne revenoit pas, il ſe détermine à courir après lui. Ses amis le ſuivent ; il vont juſques dans le Jardin ; ils apperçoivent une grande clarté, ils s'avancent ; ils voyent à travers les fenêtres, les Religieuſes à table, & le Chien au milieu de la ſalle qui n'avoit encore été vû de perſonne. On appelle *Medor*. Ce cri les trouble tellement, qu'elles ſe perſuadent avoir entendu le Diable. C'eſt la premiere choſe qui ſe préſente à leur imagination retrécie. Les jeunes gens font de grands éclats de rire. Pour le coup elle ſe croyent perdues ſans reſſource; elles ne doutent plus qu'il n'y ait quelque revenant dans cette ſale ; elles quittent la table ; elles gagnent la porte, en criant comme des folles ; nos étourdis ſortent de

leur côté avec une précipitation inconcevable, traverſent le Cloître, rencontrent ces bonnes filles effrayées, en renverſent quelques-unes en courant; celles qui ſuivoient, ſe précipitent les unes ſur les autres; elles rempliſſent de frayeur toute la maiſon; le fidéle Medor qui ſent ſon Maître dans la mêlée, ſe met en devoir de le défendre, s'élance dans la troupe renverſée, l'épouvante par ſes hurlemens, ſe roule, mord, déchire les voiles, & s'attache à belles dents à toutes les guimpes qu'il met en mille piéces.

Les cris affreux de ces Religieuſes ſe font entendre hors de la maiſon; le Peuple s'ameute, la Garde vient, on arrête deux de ces Etourdis, on les accuſe d'avoir enfoncé les portes; on les conduit en priſon. Enſuite on aſ-

ſemble la Communauté ; on fait des perquiſitions dans tous les dortoirs, elles paſſent toutes en revuë ; on s'apperçoit enfin de notre abſence. La Tourrière & la Bazinque la Garde avoit rencontrées, ſont ramenées au Couvent ; on les met en pénitence, elles n'en murmurent pas ; elles ſçavent qu'elles le méritent ; mais elles auroient voulu le mériter davantage, & ce n'étoit pas leur faute.

Les parens des jeunes gens arrêtés les juſtifient, ſollicitent leur liberté, font agir auprès de la Supérieure, afin qu'elle la demande elle-même, ainſi que les Magiſtrats en ſont convenus ; elle s'y oppoſe formellement ; ſon opiniâtreté va ſi loin, qu'elle irrite contr'elle, ceux même qui lui avoient de ces obligations qui font toujours mépriſer ceux auſquels on en eſt redevable ;

on murmure ; on laiſſe échapper quelques traits de ſes complaiſances ; ces propos courent de bouche en bouche juſqu'aux Magiſtrats ; ils ne peuvent ſe diſpenſer d'approfondir les choſes. Le crime, ou la calomnie étoient graves ; il faloit néceſſairement punir l'un, ou l'autre.

On remonte à la ſource de ce ce bruit ; les indiſcrets ne le démentent pas ; on reçoit leur dépoſition ; on arrache ce monſtre de ſon Couvent ; on le traîne honteuſement en priſon ; & quelque bonne envie que l'on eût pour l'honneur de ſon état, de le ſouſtraire à la rigueur des Loix, les circonſtances ſe trouvent ſi graves, les preuves ſi fortes, & le mal ſi grand, qu'on ne peut ſe diſpenſer de le punir publiquement.

La Lacroix atteinte & con-

vaincuë de mauvais commerce, d'avoir proſtitué les jeunes perſonnes qui étoient ſous ſa diſcipline ; & de mille manéges honteux dont elle s'étoit ſervie pour pénétrer leur penchant & leur goût, eſt condamnée * à faire amende honorable, à être fuſtigée par toute la Ville, & enſuite bannie du reſſort du Parlement.

Une affaire de cette nature fit du bruit non ſeulement dans la Provence, mais encore dans tout le Royaume : elle fut jugée les Chambres Aſſemblées. Les jeunes Sénateurs étoient d'avis qu'on mît la Lacroix hors de Cour & de Procès ; il falloit être bien jeune pour penſer ainſi ; à l'égard des anciens qui étoient preſque tous peres de famille, ils auroient voulu que la Loi eût prévû un

* Arrêt du Parlement d'Aix du 4. Juin 1709.

pareil cas, & qu'elle eût réservé à cette malheureuse le plus affreux supplice. On jugera par cet excès de sévérité, qu'ils avoient longtems vécu, & qu'aucun d'eux ne pouvoit plus être dans le cas de la reconnoissance à l'égard de cette femme. Dans de pareilles affaires, la différence d'une quarantaine d'années influe beaucoup sur les opinions; de là vient même qu'une jeune Solliciteuse aimeroit mieux avoir dix procès aux Enquêtes, qu'un simple incident aux Chambres Supérieures. Il semble que la conformité d'âge donne plus de liberté, & qu'il en coûte beaucoup moins d'en laisser prendre.

J'avois disparu, & Dureal avoit pris la fuite; nous étions donc ensemble. Voilà le raisonnement de ses parens; car ces Messieurs sont toujours forts pour les conséquences, & souvent ils

les tirent très-justes. Ils étoient persuadés que nous étions d'intelligence. Ils auroient mieux aimé qu'il eût fait une plus haute sottise, que de se tromper dans leurs conjectures. On trouve toujours de ces bonnes têtes dans les familles ; & surtout quand cela remonte à la troisiéme ou quatriéme génération, où les avis les moins raisonnés, paroissent toujours les plus raisonnables.

Après beaucoup de débats, il fut décidé qu'il falloit attaquer Pouffin pour qu'il représentât sa prétenduë fille ; ils n'avoient pas de raisons, mais ils avoient des amis ; ils comptoient plus sur l'un, que sur l'autre. Pouffin qui avoit de son côté des raisons, & qui voyoit qu'ils n'avoient pas le sens commun, s'embarrassa fort peu de tout ce qu'ils pouvoient faire ; & sa sécurité le

mit à l'abri de leurs perſécutions.

On voyoit avec regret que Dureal étoit toujours le même, paſſe pour cela. On croyoit que ſans changer d'inclination, il n'avoit fait qu'en varier l'objet; ils ſe trompoient en ce point; mais leur erreur ne dura pas; nous y mîmes bon ordre, & par reſpect pour eux, Dureal ne voulut point qu'ils fuſſent à cet égard dans leur tort, & j'y contribuai ſans avoir le même motif.

L'amour de Dureal pour la Bazin étoit une eſpéce de frénéſie qui n'avoit jamais le moindre éclair de raiſon. La mépriſe du Poſtillon le déſeſpéroit; & la gayeté avec laquelle je m'étois préſentée pour en faire les frais, l'avoit révolté. Malgré ſa douceur naturelle, il me bruſquoit en me faiſant des politeſſes qu'il

auroit pû pouſſer plus loin, s'il s'en fût rapporté à mon air aiſé. Uniquement occupé de ſa tendreſſe, il me parloit de cet événement, comme ſi je n'y étois pas intéreſſée.

Nous ignorions l'un & l'autre la ſcène riſible & en même tems cruelle que les Religieuſes & la Lacroix avoient donnée au Public. Le retour de l'homme que nous avions envoyé à la découverte, nous en apprit une partie ; & nous ne fumes inſtruits du reſte, qu'à proportion que la juſtice nous en préparoit les événemens. Je les ai placés tout de ſuite, pour ne pas y revenir.

Les parens de Dureal étoient furieux ; ils en vouloient à notre liberté pour nous ôter celle de faire les ſotiſes dont ils nous ſoupçonnoient. Je lui perſuadai la néceſſité de nous éloigner,

& de chercher une retraite sûre d'où nous puissions traiter avec eux, sans trop nous relacher de nos droits, & sans compromettre notre dignité. Eh que deviendroit alors ma chere Bazin, s'écria-t-il! chaque pas que je fais, m'arrache l'ame; elle est malheureuse, & je l'abandonnerois! Non, je ne souffrirai jamais qu'elle soit la victime des caprices & de la fureur de mes parens. Quel droit ont-ils sur sa personne! L'opulence & le crédit accableront-ils toujours l'innocence, & persécuteront-ils la vertu! Je sçais qu'il n'est pas aisé de rendre coupable celui qui est innocent, mais souvent on ne réussit que trop à le rendre malheureux. Ma chere Bazin est dans ce cas; c'est à moi d'y donner ordre, oui, je le dois: plus le danger sera grand,

plus je lui prouverai mon amour & ma reconnoissance.

Après ce beau raisonnement, il s'en prenoit à lui-même de la cruauté de ses parens. Il vouloit venger sa maîtresse, en renonçant à la vie : il se jette sur son épée, je l'arrête, il me brusque. Je veux la lui arracher ; il la retient ; je l'abandonne à sa fureur, & il la laisse échaper de ses mains. Une heureuse réflexion le désarme. Les amans seroient bien dupes, si dans ces momens on les laissoit faire.

Tout ce que je lui disois pour le consoler, étoit inutile ; je pris le parti de me taire, il en fit autant. De tems en tems il égayoit son silence par des profonds soupirs, & j'étois assez *bonasse* pour y répondre, quoique je n'en fusse pas l'objet. Le peu de part qu'il pre-

noit à mon ſort, auroit bien dû me diſpenſer de m'intéreſſer au ſien.

Après quelques diſcuſſions, nous partîmes pour Avignon, où l'on reçoit avec bonté les amans heureux, quoique perſécutés. Nous deſcendîmes au premier logis que nous trouvâmes. On nous donna une chambre où il n'y avoit qu'un lit. On ne daigna pas s'informer du degré de notre parenté; l'hôteſſe n'étoit pas curieuſe de nos affaires. C'eſt une très-bonne façon pour s'attirer la confiance des Etrangers. Le ſcrupuleux Dureal y ſuppléa, en lui diſant d'un ton grave, que je n'étois point ſon épouſe, & qu'on eût pour agréable de préparer une autre chambre ou pour lui, ou pour moi. On nous en offrit une à deux lits; même difficulté. Je l'avois d'abord acceptée;

mais il releva cette étourderie, en disant qu'il ne suffisoit pas que nous n'eussions rien à nous reprocher, mais encore qu'il faloit éloigner tout ce qui pourroit donner lieu au moindre soupçon. Il poussoit sa délicatesse jusqu'à vouloir aller prendre pour lui un autre domicile; je levai ce scrupule; d'ailleurs je connoissois la Bazin; il s'imaginoit que je lui en parlerois souvent; il se rendit à cette derniere considération.

Trois jours s'étoient écoulés, depuis notre arrivée, dans l'incertitude & dans l'agitation, sans sçavoir ce que nous faisions, encore moins ce que nous devions faire; réciproquement ennuyeux l'un à l'autre, & très-souvent mutuellement ennuyés. Il étoit aisé de tirer meilleur parti de notre situation. Je n'ai jamais

vû de jeune homme plus tendrement ſtupide, & moins fertile en expédiens. Tout ſon eſprit & toute ſon ame s'abſorboient dans ſon cœur, & l'un & l'autre étoit enveloppé d'une triſteſſe noire qui tenoit de l'anéantiſſement.

Un pareil vis-à-vis n'eſt pas fort amuſant ; dans les premiers momens il intéreſſe, enſuite il occupe, après il fatigue & l'on en reſte là. C'eſt la marche ordinaire du cœur. Le mien qui n'étoit pas encore fort expéditif dans le ſentiment, s'arrêta au premier objet ; & je m'intéreſſois avec plaiſir. Inſenſiblement je perdis ma gayeté naturelle ; je devins rêveuſe, inquiette, indifférente à moi-même, parce que je ne l'étois pas aſſez pour Dureal. C'étoit la premiere fois que je me trouvois dans cet état, quoique j'euſſe paſſé par des ſitua-

tions qui, dans l'ordre des choſes, auroient dû n'en être que la ſuite.

La Ville que je ne connoiſſois pas, me déplaiſoit; ma chambre m'étoit inſupportable; & je ne m'ennuyois pas avec le ſeul Duréal, quoiqu'il fût alors le Mortel le plus ennuyeux. Je le plaignois toujours, & ma compaſſion n'alloit jamais juſqu'à la Bazin. Je ſentois un plaiſir ſecret à m'intéreſſer à lui, ſans démêler encore le motif de cet intérêt; je craignois, & je me plaiſois en même tems à le voir ſoupirer, & verſer des pleurs pour l'objet de ſa tendreſſe. Un moment après je lui reprochois intérieurement cette ſenſibilité. Je tâchois de lui faire oublier la Bazin, & je lui parlois ſans ceſſe d'elle. Etrange ſituation pour une jeune perſonne qui n'a pas encore fait

connoiſſance avec elle-même.

Tous ces mouvemens confondus dans mon ame, étoient les avantcoureurs d'une paſſion tendre & impétueuſe qui dans les premiers inſtans ſe déguiſe pour mieux nous ſéduire, qui naît de la confiance, s'éveille par la compaſſion, s'augmente par l'habitude, ſe conſole par l'eſpérance, & qui éclate enfin lorſqu'on y penſe le moins.

On apprit bientôt à Aix le lieu de notre retraite, & que nous étions en ſociété pour cette étourderie. Nous nous trouvions à l'abri des hoſtilités & de la mauvaiſe humeur de nos parens, qui reſſemblent ordinairement à ces climats diſgraciés de la Nature, où l'on ne voit que de la pluye, & des orages, où l'on n'entend que le chant des hiboux & le croaſſement des corbeaux.

Pour diſſiper l'ennui qui nous

accabloit, Dureal voulut bien me procurer le plaiſir de la Comédie que je n'avois jamais vuë. Nous allâmes très-humblement aux troiſiémes Loges. Je n'étois pas dans un état aſſez honnête pour paroître ailleurs. Il eſt bon d'obſerver que, comme l'on m'avoit enlevée au moment où j'y penſois le moins, je n'avois abſolument rien, non ſeulement pour me parer, mais encore pour les beſoins les plus preſſans. Il avoit eu l'attention de ſe munir de tout ce qui étoit néceſſaire à la Bazin. Il m'offrit une des robes qui lui étoient deſtinées; je m'en ſervis, & comme j'étois beaucoup plus grande qu'elle, on eût dit que j'étois en *pet-en-l'air.* Nous n'y regardâmes pas de ſi près, & dans cet équipage nous montâmes décemment aux troiſiémes Loges qui étoient remplies de tous les Laquais de

la Ville ; mais le plaiſir de voir pour la premiere fois la Comédie, me les fit trouver très-bonne compagnie.

On jouoit la Tragédie d'Iphigénie ; Dureal n'en perdoit rien ; il s'attendrit vivement au moment où pour aller immoler cette Princeſſe, on l'arrache des bras de ſa famille. Dans nos malheurs la moindre circonſtance en rapproche les objets, & tout ſert de piéce de comparaiſon. Pour n'être pas reconnu, il tenoit avec affectation ſon chapeau devant le viſage ; dans cet inſtant livré à ſa douleur, il le laiſſe échapper ; je veux le retenir, mon éventail a le même ſort ; l'un & l'autre tombent dans le Parterre qui s'empreſſe toujours de ſaiſir le plus petit événement pour faire un très-grand bruit. On trouve qu'un

qu'un chapeau & éventail échapés en même tems des troiſiémes Loges, ſont une matiere aſſez importante, pour mériter une attention particuliere. On nous ſuppoſe des affaires d'intérêt qui nous ont fait perdre de vuë celui de la Piéce. Il s'éleve tout de ſuite des *Brouhaha* & des ricanemens qui déroutent totalement les Acteurs. Grande diſpute dans le Parterre à qui nous rapportera nos meubles pour tâcher de nous reconnoître. Comme dans ces occaſions le plus étourdi & le plus turbulent l'emporte, nous vîmes arriver avec impétuoſité un jeune homme qui me rendit le chapeau, & l'éventail à Dureal, bévuë qui caractériſe le grave ſujet que le Parterre avoit député. Dans le même inſtant il s'écrie à haute voix : Eh quoi ! c'eſt toi, mon ami ! eh depuis

quand dans cette Ville ! Viens donc que je t'embraſſe ! Qui diable t'auroit cru ici, mon cher Dureal ! Ce nom répété par cinq à ſix échos, remplit dans le moment toute la Salle. Les éclats de rire de cette groſſe canaille qui étoit à nos côtés, fixérent ſur nous les yeux de tous les Spectateurs. Les queſtions & les propos que fit naître cet incident, mirent bientôt la Ville & les Fauxbourgs dans la confidence de notre arrivée.

Eh d'où ſors-tu, mon cher ami, continua le Chevalier de Sinteul, (c'eſt le nom de notre Etourdi) ! par quel hazard te trouves-tu dans cette Ville, où il n'y a pas une once de ſens commun ; car, vois-tu, je la connois déja par cœur... Où as-tu déterré cette jolie perſonne ! Tu as toujours été heureux ;

tu n'en diſconviendras point. Je n'ai rien vû de ſi charmant. Ces yeux bleus, ce nez un peu retrouſſé, ces petits traits chiffonnés..... C'eſt à *peindre*, à *ravir*, mais à *frapper*. Cela m'a l'air neuf, voilà tout le défaut qu'on y pourroit trouver; car à nous, il nous faut des femmes *faites*. Il faut former *cela*, mon ami, il faut former *cela*. Vient-elle de loin! Lui feras-tu des rentes! mais non, il vaut mieux lui donner *la rivière avec toutes ſes dépendances*: cela fait honneur; on s'annonce par-là dans le Monde; c'eſt comme un Coureur qui porte nos armes à ſon bonnet. Que je ſuis enchanté de te rencontrer! J'ai cent fois maudit l'uſage des chapeaux, & depuis que notre Nation n'a plus de tête, on feroit très-bien de

les réformer totalement. Que les Caffards en portent, paſſe ; qu'ils les ayent grands & bien enfoncés, c'eſt encore à propos ; ils dérobent par-là au Séxe une partie de ces regards étincelans qui expriment ſi voluptueuſement les deſirs & la contrainte. Mais nous, qui devons être leſtes & dégages, dont les moindres mouvemens doivent être autant de graces, les contorſions même, des attitudes délicieuſes, nous ſommes bien dupes de nous en embarraſſer ; il faut avoir une furieuſe docilité pour l'uſage.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même des éventails, pourſuivit-il avec une volubilité qu'on ne pouvoit jamais arrêter. *Cela a ſon bon & ſon mauvais.* Nous leur avons l'obligation d'eſcamoter de vilaines phyſionomies, & je leur en ſçais un gré infini ; à l'é-

gard des jolies femmes, elles se laissent assez voir ; elles sçavent avec art ménager les intervalles d'occupation, & les momens où les traits se développent mieux ; elles sentent cela.

J'ai fait une très-ample dissertation sur les éventails, matiére à la vérité plus singuliére, qu'intéressante ; mais il faut bien s'occuper à quelque chose, & contre l'ordinaire des gens de mon état, je t'avertis que je pense, & qu'en cela quand il le faut, *je cave au plus fort.* Oh diantre tu trouveras là du neuf, mais du très-neuf ; j'y peins à *miracle* une femme de condition, *titrée* si tu veux, qui faisant semblant au Spectacle de s'attendrir sur une situation, dérobe au Spectateur les trois quarts de sa physionomie, pour promener son intérêt sur tous les jeunes

gens qui ſont ſur le Théâtre, ou à l'entrée des couliſſes. On y voit une femme de Robe (elles ne ſont pas encore au bon ton, mais elles en approchent, depuis qu'elles abandonnnent le marais) qui cache à ſon amant cette innocente rougeur, qui dans une déclaration, conſtate le moment de ſa foibleſſe. Tu verras encore avec quelle légèreté la femme d'un Financier donne un coup d'éventail ſur les doigts parfumés d'un jeune Sénateur, qui ne connoît du Palais, que le magazin de *Lafreſnaye*. Il ſeroit du dernier ridicule qu'elle eût la main auſſi peſante que ſon cher & loyal époux ; elle répand dans le Public ſes tréſors à raiſon d'indemnité & de reſtitution. Enſuite je découvre le manége d'une Actrice qui... finit une piéce, n'eſt-ce pas, dit Dureal avec la der-

mére impatience, voyant baiſſer le rideau. Oui, répondit le Chevalier; mais j'aurai le plaiſir de paſſer avec toi le reſte de la ſoirée, car je veux me dédommager de trois ans d'abſence. Je vais t'accompagner. Sçais-tu que la petite eſt *d'un blanc* à éblouir... Nous nous verrons ſouvent; j'ai près d'un mois à ſacrifier à des parens: je ſuis ici en famille, ce qu'on peut appeller *noyé dans la parenté*, juge de la figure que j'y fais. Heureuſement je ne vois ces gens-là qu'à table.

Le beau coup d'œil en effet que de voir là huit ou dix oncles, tantes, neveux ou niéces, occupés à vivre! La converſation en eſt *ſupérieure*. On y parle de mariages, de maladies, de morts, de deuils, de ſucceſſions, de procès; on y diſcute tous les intérêts de la

famille, les ſubſtitutions à remonter, ou à deſcendre juſqu'à la dixiéme génération. On y péſe le tempérament ; on y évaluë les poitrines.... Mais à propos, t'apperçois-tu que je t'accompagne ? J'aurois bien tort, dit Dureal, de ne pas m'en appercevoir ; je vous ai même déja prié de ne pas vous gêner. Oh point du tout, continua le Chevalier ; ſi tu veux que ton avanture ait un air de myſtère, je vais renvoyer mes Porteurs, car ces Faquins me ſuivent. Ils ſont en Province d'une bêtiſe *étudiée* ; cela ne comprend rien. Holà hé.... qu'allez-vous faire ! lui dit alors Dureal ; gardez-vous de les renvoyer ; vous en aurez bientôt beſoin pour vous ramener, & peut-être encore auroient-ils la bonté de croire.... Eſt-ce que la réputation de la petite, repliqua le Chevalier,

dépend de cette basse canaille ! cela doit être la moindre de tes inquiétudes.

Etant arrivés au logis, il se mit sans façon à table avec nous. Malgré les audiences de congé les plus complettes & très-souvent réitérées, il pouffa son indiscrétion jusqu'à deux heures après minuit.

Le lendemain à peine étoit-il jour, que Dureal le vit entrer. Il avoit cru nous surprendre dans le même appartement, & vraisemblablement encore plus près. Il fut scandalisé de la prudence qu'il supposoit que nous mettions dans nos amours ; il épuisa toutes les mauvaises plaisanteries qu'un *talon rouge* fait en pareille occasion. Il trouvoit le choix de son ami merveilleux ; Dureal s'en défendoit vainement ; les apparences prouvoient plus que

ſes diſcours. En un mot cela devoit être ; voilà l'arrangement qu'il avoit fait dans ſa tête.

Le Chevalier étoit ſi obſtiné à croire que nous étions en intrigue réglée, que Dureal fût obligé de ſe monter ſur le ton de dignité. Il lui dit d'un air très-ſérieux ; nous prêtons, Monſieur, ordinairement aux autres tous les vices & tous les ridicules qui s'accordent avec nos inclinations ; & notre pénétration s'arrête toujours ſur les circonſtances qui flattent nos paſſions, ou qui entrent un peu dans notre caractère. C'eſt une vérité que vos propos juſtifient. Quoique vous en diſiez, continua-t-il, je ne vous ferai point un détail de mon avanture avec la perſonne qui eſt l'objet de vos froides railleries & de vos injuſtes ſoupçons ; le préjugé eſt contre nous, je l'avoue, mais

je vous proteſte que je n'ai aucune prétention ſur ſon cœur ; & je ſuis perſuadé que ſon indifférence égale tout au moins la mienne.

Cela n'eſt pas poſſible, s'écria le Chevalier : puiſque tu t'obſtines à nier le fait, avant trois jours je ſçaurai juſqu'à la moindre particularité de cette intrigue. Nous ne ſommes pas abſolument ſi éloignés de la ſource ; & je te ferai voir que je ſuis de meilleure foi que toi. Dureal allarmé de cette menace, le pria de n'en rien faire ; il le promit, & ne tint point parole. Les étourdis ne paſſent pas pour méchans ; mais celui ci avoit l'avantage de réunir ces deux qualités.

Nous ne ſçavions ni l'un ni l'autre pourquoi nous reſtions ſi longtems dans cette Ville ; on eût dit que le hazard nous y

avoit placés, & que nous attendions tranquillement qu'il voulût bien nous en tirer.

Toutes les occupations de Dureal se bornoient à soupirer, & à écrire tous les jours réguliérement à un de ses amis qui ne lui répondoit jamais. Nous étions tristes, & nous ne cherchions pas à nous distraire. Le Chevalier nous fatiguoit par ses fréquentes visites; il ne nous quittoit plus : ses assiduités étoient trop marquées, pour les confondre avec sa prétenduë amitié : elles allerent si loin, que nous ne pumes nous empêcher de lui en témoigner quelque dégout. Les mauvais complimens coûtent toujours ; & il y a des gens qui ne sçavent pas se les épargner.

Le Chevalier s'étoit apperçu que nous le *portions*, il s'imaginoit qu'il gênoit notre tendresse ; il nous prioit très-instament de ne

point prendre garde à lui, nous assurant que notre circonspection le chasseroit, si elle duroit davantage. Il cherchoit à se rendre nécessaire ; rôle ordinaire des importuns qui craignent d'être congédiés. Un zéle apparent les sauve de cette humiliation.

Il vouloit tout sçavoir, & nous ne lui faisions aucune confidence. Il nous offroit des services, nous ne les acceptions pas. Il cessa d'être plaisant, il en devint moins fatigant, & guères moins ennuyeux. Enfin à force de nous importuner, il eut l'art de nous accoutumer à ses importunités.

Quelques petites railleries qu'il nous faisoit essuyer de tems en tems, nous firent connoître qu'il étoit instruit de tout, & qu'il avoit trouvé le secret de se passer de notre confidence. Dureal éloi-

gnoit prudemment tout ce qui pouvoit l'en convaincre, pour ne pas en venir à de certaines extrêmités. Ceux qui ont du bon sens, sont ordinairement obligés d'en avoir pour eux & pour leurs amis.

Le Chevalier se mit en tête d'avoir des prétentions ; il avoit fait ce petit arrangement sans me consulter. Il me faisoit tout bas des déclarations que je répétois tout haut. Il juroit qu'il m'aimoit beaucoup ; je lui protestois de mon côté le contraire, ou du moins l'équivalent. Il me recommandoit de n'en rien dire à son ami, & je trouvois fort à propos qu'il en fût instruit. Il saisissoit tous les instans où Dureal disparoissoit pour me faire les aveux les plus tendres, & je ne manquois pas le premier moment de son retour pour les lui rendre. Cela le désespéroit,

& m'amuſoit beaucoup. Il voyoit clairement que je me mocquois de lui, encore n'en vouloit-il rien croire ; il comptoit beaucoup ſur l'inconſtance naturelle à mon ſéxe, & je faiſois un grand fonds ſur ſes ridicules, pour ne prendre jamais du goût pour lui.

L'indifférence de Duréal me donnoit de l'occupation ; & je la voyois avec douleur. Cependant je ne croyois pas l'aimer : je ne pouvois définir ma ſituation ; je craignois qu'il ne s'apperçût de mon embarras, je connoiſſois les mouvemens de l'amour-propre, & je ne pouvois pénétrer ceux de la tendreſſe, quoiqu'elle remplît toutes mes idées, tous mes projets, tous mes momens, juſqu'à ceux que j'étois forcée de donner au ſommeil.

Dureal ignoroit le ſort de la Bazin, & ſon inquiétude alloit

juſqu'à moi. J'étois de moitié des ſoupirs qu'il donnoit à ma rivale, dont j'enviois le bonheur, elle étoit dans une eſpéce de priſon, & le motif de ſa retraite me faiſoit deſirer d'être à ſa place ; la perſécution qu'elle éprouvoit établiſſoit ſon triomphe ; j'étois jalouſe des larmes qu'elle faiſoit répandre. Qu'elle étoit heureuſe à mes yeux ! Elle ne voyoit pas ſon amant, il eſt vrai, mais elle en étoit adorée. J'étois avec lui, & en même tems loin de ſon cœur. En un mot, je reſſentois leurs peines, & je ne partageois pas leurs plaiſirs ; je n'avois que celui de l'envier, & d'en conſerver l'idée. Que l'on s'épargneroit de ſoins & d'inquiétudes, ſi la raiſon marchoit à côté des deſirs !

Notre état étoit une eſpéce d'anéantiſſement d'où il falloit

néceſſairement ſortir. Dureal ne recevoit aucune lettre de ſon ami. Inquiet de ce qui ſe paſſoit à Aix il réſolut d'y aller ; je fis inutilement tous mes efforts pour l'en détourner. Il avoit l'heureux talent de faire des ſotiſes avec autant de réfléxion, que le Chevalier mettoit d'étourderie dans les choſes les plus raiſonnables. Je lui repréſentai l'inclination naiſſante du Chevalier, & qu'il m'expoſoit à ſes impertinences, en me laiſſant dans cette Ville ; il m'aſſura qu'il riſquoit encore plus que moi, & il partit.

Le motif qui l'engageoit à s'éloigner n'étoit pas conſolant. Le Chevalier qui le ſentoit comme moi, m'offrit tout de ſuite des moyens de conſolation prompts, & ſelon lui, immanquables. Je ne crus pas devoir

les accepter. Après avoir filé le ſentiment en pure perte, il voulut bruſquer l'avanture; mais je fus encore plus opiniâtre, qu'il ne fut impertinent, & la doſe étoit honnête. Je me plaignis amérement de ſes procédés; il en murmura plus que moi; il prétendoit que j'avois tort; quelquefois je lui donnois raiſon, mais ce n'étoit que dans les momens de dépit, & je ne le trouvois alors coupable, que du côté de la forme.

Il fit une nouvelle ſortie plus vive que la premiére; il commençoit à gagner le terrain; mais je le traitai ſi bruſquement, que je déroutai ſa témérité.

Vous voulez donc Mademoiſelle, me dit-il, après avoir jetté les yeux dans un miroir, que je ne ſorte plus d'ici. Ce ſont vos affaires, je vais m'y

établir, jusqu'à ce que les cicatrices que vous venez de me faire, soient entiérement effacées. Je ne suis plus présentable ; vous m'avez mis dans un état affreux. J'ai vu certainement beaucoup de femmes, mais je n'en ai jamais trouvé qui se soient défendues si bien, & de plus mauvaise grace ; car enfin vous avez mis de la force, où il ne falloit que de la dignité. Je vous donnerai, si vous voulez, des principes de résistance, moins fatiguants & plus sûrs.

J'ai beaucoup vécu, & je suis en état de vous éclairer sur bien des choses.... Vous me fixez? Riez autant qu'il vous plaira, mais je vous prouverai que je connois le Monde. J'ai d'abord assez mal débuté sur son théâtre; j'étois sur le point de n'en jamais relever, parce que faute d'expérience j'avois affiché une intrigue bour-

geoiſe ; je n'en ſçavois pas davantage ; j'étois heureux ; je jouiſſois ; je goutois le plaiſir, & je ne le raiſonnois pas.

Heureuſement je reconnus à tems le danger & le ridicule de ma ſituation ; & comme l'on ne peut ſe tirer de là, que par une eſpéce de gradation, je paſſai d'abord par la Finance, où j'épurai un peu les manieres bourgeoiſes que j'avois contractées avec la femme d'un Banquier. Celle-ci m'avoit attaché à ſon char moins par goût, que pour perdre de vue l'humiliation de ſa rôture, & pour pouvoir juger d'un homme de condition. J'en ſerois peut-être encore à ma Financiere, ſans le caprice d'une femme *comme il faut*, qui avoit eu la bonté de la recevoir chez elle, parce qu'elle avoit de la voix & de l'eſprit ;

& celle-ci s'en retira ſans aucun ménagement (car les femmes ont toujours de bonnes raiſons) parce qu'on y jouoit trop petit jeu ; que la vaiſſelle platte n'étoit pas gaudronnée ; que *Jeliote* n'y chantoit jamais ; & qu'on n'y pouvoit percer les nuits que juſqu'à quatre heures du matin.

Vous conviendrez que cela n'eſt pas amuſant. Cependant la Marquiſe me préſenta la choſe comme une impertinence arrangée depuis longtems. Ayant réſolu d'en tirer vengeance, elle jetta les yeux ſur moi pour en remplir l'objet ; comme je n'ai jamais aimé les mauvais procédés, je me prêtai avec complaiſance aux vues de la Marquiſe.

Vous ne ſçauriez concevoir la rapidité des progrès que je fis chez elle dans huit jours ;

j'eus des tons, & je fus en état de figurer convenablement en petite loge ; on pouvoit m'avouer. Je dois à la Marquiſe le peu que je vaux à préſent. A la vérité elle me donna dans le commencement de rudes leçons; mais j'en avois beſoin ; & rien ne forme tant le cœur & le tempérament, que la bonne compagnie & les exercices violens.

Au bout de trois mois * de conſtance, nous nous quittâmes l'un & l'autre. Je croyois qu'il y avoit un peu de caprice de ſa part, mais enſuite je lui rendis juſtice, parce qu'on me fit voir clairement qu'on ne ſervoit ja-

* Il faut que le Lecteur ſe tranſporte dans ce tems-là, aujourd'hui une conſtance de trois mois ſeroit un ſiècle d'ennuis. Il ne faut plus qu'un jour pour l'amour, le ſecond pour les dégoûts, & le troiſiéme pour la rupture.

mais chez elle que par quartier.

La Marquiſe joignoit au plus joli minois de la terre, un cœur *excellent*. Vous en allez juger. Après trois ans de mariage, elle perdit un jeune époux qui s'étoit monté en Province ſur le mauvais ton d'aimer bourgeoiſement ſa femme. Elle choiſit par préférence l'appartement où il étoit mort ; digne effort de la tendreſſe conjugale ! elle avoit réſolu d'y paſſer conſtamment ſa vie, mais elle eut la douleur d'y voir mourir une petite Levrette qu'elle aimoit à la folie.

Il n'y avoit rien de ſi charmant que cette bête. Elle étoit *unique*. Elle mordoit juſqu'au vif avec des graces infinies, les jambes de ceux qui entroient ? elle chiffonnoit avec une adreſſe étonnante les robes des femmes qui venoient voir ſa

maîtreſſe. Elle rongeoit avec une application ſinguliére les meubles les plus galans ; elle renverſoit tout avec une légéreté prodigieuſe. En un mot elle réuniſſoit tous les talens attachés à ſon eſpece, & les poſſédoit tous à *miracle* ; auſſi la Marquiſe fut-elle inconſolable de cette perte. Des Magots mutilés, des Cabarets de la Chine ruinés, des meubles de prix *péris*, des garnitures de cheminée cent fois renouvellées par ſes gentilleſſes, tout lui retraçoit le ſouvenir de cette charmante Levrette. Sa douleur fut ſi vive, que pour la dépaïſer, elle fut obligée de prendre un autre Hôtel. Elle porta ſi loin ſa ſenſibilité (admirez ſon bon cœur que vous auriez pû perdre de vuë en la voyant s'emparer de l'appartement de ſon époux après ſa mort) qu'elle

fut

fut vingt fois tentée de ſe retirer dans un Couvent, pour y pleurer le reſte de ſes jours une perte ſi chére ; elle étoit même déſeſpérée de ne pouvoir point draper en cette occaſion.

Il y avoit dans l'hôtel une conſpiration tramée depuis long-tems contre cette chienne ; on ne douta pas qu'elle n'eût été empoiſonnée. On eut de violens ſoupçons contre une Femme-de-chambre qui avoit eu l'audace de murmurer de ce qu'on lui faiſoit payer un *point d'Angleterre*, & d'autres miſéres de cette eſpéce, que cette petite bête avoit mis en piéces avec une adreſſe admirable. Elle eut l'impertinence de dire à ſa maîtreſſe qu'il y avoit de la cruauté de lui retenir ce qu'elle avoit gagné depuis deux ans, tandis qu'on ne regrettoit pas à *Lion-*

nois cent piſtoles tout au moins qu'il en coutoit chaque année pour veiller à la ſanté de la Levrette & d'autres Chiens.

Voilà de ces reproches auxquels les Maîtres ne ſçauroient ſe faire ; auſſi elle eut ſon congé dans l'inſtant même. Comme je voyois que la Marquiſe prenoit ſur ſa ſanté en querellant cette inſolente, je voulus rabattre les coups, elle ne pénétra pas mon motif, & ſe diſpoſoit à me donner le mien, lorſque je le pris quelques jours avant le quartier expiré. D'ailleurs elle étoit tellement changée, qu'il n'y avoit plus moyen d'y réſiſter. Je n'ai jamais eu un goût bien décidé pour les figures triſtes ; je reſpectai ſa douleur, & je la laiſſai gémir en paix. Voilà la véritable raiſon de notre ſéparation, dont je ne me ſouvenois pas d'abord ; mais peu-à-peu je

me ſuis remis ſur la voye.

Toutes ces femmes & beaucoup d'autres que je pourrois citer, ne m'ont pas donné le quart de l'occupation que vous me préparez. Il y a de petites fantaiſies qu'il faut ſe paſſer dans le Monde, parce qu'elles ne tirent jamais à conſéquence vis-à-vis d'un engagement ſérieux auquel on eſt toujours à tems de revenir ; c'eſt la reſſource des bons cœurs, un pis aller qui ne ſçauroit nous fuir.

Le plaiſir ne veut que la ſurface de l'amour ; il s'échappe auſſitôt qu'on veut lui faire prendre un air d'établiſſement & de diſcuſſion. Vous en êtes là, je gage ; vous allez vous perdre, ſi vous n'y prenez garde ; je vous en avertis, afin que vous y donniez ordre. A quoi reſſemble

cette belle passion pour un homme qui vous sacrifie à une simple amourette, & qui date de plus loin que votre intrigue avec lui! Cela doit vous faire voir clairement que vous n'avez jamais bien pris dans son cœur. Rapprochez donc une fois les objets ; vous le devez pour votre honneur. Vous vous ferez des affaires avec votre Séxe, dont vous compromettez trop cruellement la dignité. Mon ami abuse de votre bonté ; mettez donc à profit votre situation : il ne fauroit exiger plus d'égard, qu'il n'en a lui-même, à moins que la tête ne lui ait tourné.

Tous ces propos ne me faisoient aucune impression, quoiqu'ils fussent plaisans & vrais. Il y mêla un peu de noirceur ; il me représenta Dureal comme un homme inquiet, bouru, sans

complaisance, pour lequel je ne devois avoir aucune considération ; il seroit même allé plus loin, si je ne l'avois pas prié d'abréger son éloge.

Il n'ignoroit pas les motifs qui avoient déterminé Duréal à faire ce voyage, il en tiroit tous les avantages imaginables, tantôt pour m'humilier, tantôt pour m'inspirer le desir de la vengeance dont il prétendoit qu'il devoit nécessairement être de moitié.

Vous quitter, disoit-il, pour aller chercher une rivale qui certainement ne vous vaut pas ; cela est affreux. Cette conduite n'est pas soutenable ; vous ne sçauriez vous dispenser de l'en punir. Je sens que le moment de la vengeance n'est pas encore arrivé, mais je vous prie de vous souvenir de moi, quand

l'occaſion s'en préſentera, je ſuis à vos ordres, & j'attendrai votre commodité.

Je le menaçai de rendre compte à ſon ami de ſes bonnes intentions, & du portrait avantageux qu'il m'en avoit fait; il m'en deffia, comme s'il avoit priſe ſur moi; je lui fis voir au contraire que j'en avois ſur lui, & que je n'aimois pas les défis.

Inquiette du voyage de Dureal, je comptois tous les momens de ſon abſence, & je ne m'attendois point du tout à un retour auſſi promt qu'il l'avoit promis; cependant il tint parole. Après quelques premiers complimens aſſez froids, il ſe répandit en injures contre notre Séxe; il en diſoit, ſans ſe gêner, mille horreurs, parce qu'il prétendoit depuis ſon départ, l'avoir beaucoup mieux

connu. Il eſt vrai que les voyages forment bien la jeuneſſe. Il me faiſoit l'honneur de m'excepter ; mais je voyois bien que c'étoit moins par égard, que pour avoir occaſion d'en dire plus librement ſon ſentiment.

Ce début n'annonçoit rien de bon ; je crus devoir lui rendre toutes ſes impertinences, en y mettant toujours une petite parenthèſe en ſa faveur. Pour prouver ce que j'avançois, n'ayant pas autant voyagé que lui, je lui fis part de la conduite du Chevalier & du danger auquel il m'avoit expoſée. Dureal lui fit des reproches très-vifs, auxquels il répondit très-froidement. » Je puis avoir été aſſez étourdi » pour avoir un peu *vexé la pe-* » *tite* ; je ſuis trop honnête homme pour le nier ; mais le tout, » je te jure, ſans la moindre

» prétention. Tu l'aimes, mon
» cher, j'en ſuis très-convaincu;
» j'avois beſoin d'une preuve,
» & ta jalouſie m'en fournit une
» qui n'eſt pas équivoque. Je
» t'avoûrai en même tems que
» l'air indifférent de l'amant, a
» fait diſparoître les ſcrupules
» de l'ami; & j'aurois été moins
» entreprenant avec elle, ſi tu
» avois été plus ſincére avec
» moi. C'eſt ta faute; & ce ſeroit
» à préſent la mienne, ſi j'allois
» plus avant. Je ſerois preſque ten-
» té de t'en vouloir, pour m'avoir
» mis dans le cas de te déplaire. Je
» puis te proteſter que, quel-
» ques avances qu'elle me faſſe
» à l'avenir, je te ſacrifierai ſi
» tu l'éxiges, juſqu'aux ſimples
» devoirs de la politeſſe.

» Au reſte, quand je parle de
» certaines avances, j'entends de
» ces converſations animées, de
» ces propos un peu vifs, de ces

» équivoques un peu fortes que
» la bienſéance ne gaze qu'au
» profit des deſirs. Tu m'avoue-
» ras que tout cela partant d'une
» belle bouche, & ſuivi de
» ces regards brillans qui font
» paſſer tout juſqu'au fonds de
» notre ame, échauffe furieu-
» ſement, porte même à la tête,
» nous éloigne de tous les ob-
» jets pour nous rapprocher d'un
» ſeul.... Mais enfin je ne trou-
» ve rien de ſi inconſéquent que
» la conduite de ces femmes qui
» nous mettent dans le cas de
» leur manquer; qui ſemblent
» même le deſirer, en faiſant
» tout ce qu'il faut pour nous
» empêcher de réfléchir à ce
» que nous leur devons, & qui
» ſe fâchent lorſqu'on remplit
» leurs vuës. Cela eſt du dernier
» pitoyable. C'eſt un homme
» qu'on enyvre de gaîté de cœur

» pour lui demander enſuite
» compte de ce qu'il a fait dans
» ſes momens d'yvreſſe. Tu con-
» viendras avec moi qu'on auroit
» fort mauvaiſe grace de lui fai-
» re ſon procès. Je te connois
» aſſez pénétrant pour ſaiſir une
» comparaiſon qui doit te rendre
» à l'amitié. En tout cas ma con-
» duite te fera voir que je ſçais
» reſpecter ce ſentiment juſques
» dans les choſes le plus frivo-
» les.

Ce diſcours dont Dureal ſentit toute la force, m'éclaira ſur mon imprudence. Le Chevalier s'apperçut de mon embarras, il voulut me mettre un peu plus à mon aiſe en louant beaucoup ma fidélité, & *l'eſſentiel* de mon attachement ; ſes yeux cherchoient les miens, & ſi par hazard ils ſe rencontroient, c'étoit pour démentir la promeſſe qu'il

venoit de faire à ſon ami. Il avoit décidemment du goût pour moi, & je l'avois rebuté. Il étoit jaloux du bonheur chimérique de Dureal ; & j'affectois un air indifférent qui redoubloit ſa tendreſſe & mon impertinence.

La confidence de nos peines en diminuë l'amertume. Dureal crut devoir me faire part des ſiennes, & du ſujet des imprécations qu'il faiſoit de tems en tems contre notre Séxe. Il me raconta qu'étant paſſé devant la maiſon où demeuroient les parens de la Bazin, il y avoit entendu de la ſymphonie, & un certain mouvement qui annonçoit une fête ; que s'étant gliſſé ſans être apperçu, juſques dans la ſalle où tout le monde étoit aſſemblé, il avoit vû ſa chère Bazin avec une couronne nuptiale ſur la tête, ouvrant le bal

avec un gros Benêt qui avoit la figure d'un nouveau Marié. Frappé d'étonnement il s'écria, Ciel, que vois-je ! & il s'évanouit en même tems. Ne valoit-il pas autant qu'il ne dît rien. La Bazin qui l'entrevit, s'évanouit de ſon côté. Il ſembloit qu'ils ſe fuſſent donnés le mot pour ſe trouver mal.

L'époux fier de ſon bonheur, ſuivoit toujours gravement la meſure de ſon menuet, ſans s'appercevoir que ſa Figurante faiſoit une triſte figure. Sa gravité ne fut déconcertée que par une allarme générale. Le déſordre ſe mit dans la fête ; on étoit occupé à donner du ſecours à l'un & à l'autre ; le nouveau Marié ſe fâcha très-ſérieuſement de cette avanture. Il vouloit immoler à l'amour conjugal ce téméraire qui venoit troubler ſes plaiſirs ; ſes parens auſſi

piqués que lui, prononçoient ſur ſon ſort, lorſque les Symphoniſtes moins intéreſſés, & par conſéquent plus compatiſſans, ſe déclarérent hautement en faveur de Dureal. La diſpute s'anima tellement, qu'on en vint aux mains. Les uns firent voler à tort à travers de grands coups de canne, les autres avec leurs inſtrumens les paroient, & les rendoient en même tems. Ils éteignirent les lumières, & les gens de la nôce échauffés de haine & de vin, s'entre-battoient encore, tandis que Dureal étoit chez un de ſes amis, où les Muſiciens l'avoient accompagné. Il récompenſa leur complaiſance, & paya les inſtrumens qu'ils avoient mis en mille piéces, pour s'en être fait en ſa faveur des armes offenſives & défenſives.

Il avoit choiſi pour ſa retraite,

la maiſon de Luberty, cet ami à qui il avoit écrit ſi ſouvent, ſans jamais recevoir de ſes nouvelles. Les parens de Dureal avoient eu la facilité d'intercepter les lettres ; ils voyoient clairement qu'il tenoit toujours à la Bazin ; qu'il n'avoit point de goût pour moi ; & que mon enlévement n'étoit qu'une mépriſe.

Il ne s'agiſſoit donc que de le diſtraire de cette paſſion ; pour cet effet ils avoient perſuadé à cette fille que ſon amant l'avoit abandonnée ; qu'il m'avoit enlevée de deſſein prémédité ; & qu'il falloit néceſſairement lui être infidelle. Nous n'avons guères beſoin de pareilles reſſources ; il falloit laiſſer aller les choſes le cours ordinaire ; & lorſqu'il s'agit d'une infidélité, le temps & l'occaſion peuvent en garantir le ſuccès.

On saisit adroitement le moment du dépit de la Bazin, pour lui proposer la main d'un jeune homme à qui l'on faisoit donner un emploi, & qui se chargeoit de faire une diversion en l'épousant. On brusqua les préparatifs de ce mariage, & deux mois après, l'époux fut plus brusqué que les préparatifs même.

La bonne conduite est un effet du jugement; mais il y a des positions & des momens où l'on ne peut rien arracher de sa raison. Dureal se trouvoit dans cet état. Luberty lui conseilla de se rapprocher de ses parens; l'occasion étoit favorable, mais elle ne lui paroissoit qu'humiliante. Plein de son amour & de son désespoir, il ne voyoit que l'infidélité de sa maîtresse; le regret d'en avoir été la dupe; & la persécution de ses parens dont

il ne vouloit pas pénétrer les motifs. Enfin il confondoit les mouvemens de ſa tendreſſe avec ceux de ſon amour-propre ; il croyoit ſe venger de l'un, lorſqu'il n'étoit que la dupe de l'autre.

Ses parens qui avoient été informés de l'aventure de la nôce, le faiſoient chercher partout ; il s'y attendoit. On ne manqua pas d'aller chez Luberty qui aſſura, qu'après cette belle expédition, il avoit repris tout de ſuite le chemin d'Avignon ; on le crut ; la choſe étoit vraiſemblable ; & l'on ne pouſſa pas plus loin les recherches ; ce qui lui donna la liberté de revenir, ſans courir aucun riſque, malgré les vives inſtances de ſon ami qui vouloit le retenir dans cette Ville, pour le rendre à ſa famille ou plutôt à lui-même.

Dureal m'avoit beaucoup vân-

té le mérite & la fidélité de la Bazin ; il étoit honteux de la rapidité de ſon inconſtance. Il l'auroit peut-être imitée, s'il n'avoit d'abord débuté avec moi par des principes romaneſques qu'il vouloit ſoutenir, plutôt par opiniâtreté, que par goût. Il crut me donner meilleure opinion de lui, en mettant une eſpéce de gradation dans ſon changement. Je voyois qu'il étoit la dupe de ce petit manége des ames foibles & timides qui n'attendent que des prétextes pour être vicieuſes ; ou qui le ſont d'un air ſi embarraſſé, qu'on ſeroit preſque tenté de leur en tenir compte.

Revenons au Chevalier qui n'avoit point perdu de vuë la tendreſſe qu'il avoit pour moi. Il étoit jaloux de Dureal ; & celui-ci lui donna enfin raiſon de

l'être ; l'habitude de nous voir, l'intérêt que nous prenions mutuellement à notre situation, le desir de vengeance, tout le détermina à s'attacher à moi. Il avoua son inclination naissante au Chevalier qui l'exhortoit d'un air entiérement détaché, à suivre les mouvemens de son cœur. sa complaisance pour cette nouvelle foibleſſe, lui donna un certain crédit sur son esprit. Ces sortes de ressources sont à présent à la mode, & le plus grand mérite n'est rien auprès d'elles.

Le Chevalier quoique l'homme du monde le plus étourdi, avoit l'art de dissimuler sa jalousie : il s'informoit exactement de tous les progrès que je faisois dans le cœur de Dureal ; ils sortoient ensemble pour se faire de petites confidences. Il vit enfin que nous nous aimions ; cet-

te découverte lui fit concevoir un indigne projet dont il ménagea l'exécution avec une adreſſe infinie.

Il étoit ſecrettement en relation avec les parens de Duréal, il leur avoit perſuadé qu'il n'avoit perdu de vuë la Bazin que pour ſe marier avec moi. Cette nouvelle les allarma d'autant plus, qu'il avoit eu la même fantaiſie pour la Bazin. Sous l'apparence de l'amitié la plus tendre, il leur promit d'y donner ordre. Ils s'y prêtérent, & il fut aſſez lâche pour le trahir.

Dureal avoit un goût décidé pour la chaſſe; il ne cherchoit que l'occaſion de prendre ce plaiſir; le Chevalier lui en propoſa une partie; ils convinrent enſemble du jour. S'étant trouvé un peu indiſpoſé, ſon ami lui perſuada que le mouvement & le changement d'air lui feroient

du bien. Il ſe rendit à ſes empreſſemens. Ils partirent de grand matin, parce que le canton où ils devoient chaſſer, étoit très-éloigné de la Ville.

Sur les deux heures après midi on m'annonça un homme qui venoit d'Aix pour porter à Dureal une Lettre de la derniere conſéquence. J'ordonnai qu'on le fît entrer. Mais quelle fut ma ſurpriſe lorſque je vis ce Pouſſin dont la femme avoit ébauché de mon éducation. Je me crus perduë ſans reſſource ; je me jettai à ſes genoux, & je commençois à implorer ſa clémence ; lorſque partageant mon étonnement il me releva, & me raſſura pour me jetter dans un nouveau trouble encore plus grand, car il n'y en a point comme celui de trembler pour ce qu'on aime.

Vous n'êtes point l'objet de mon voyage, me dit-il, d'un air extrêmement embarrassé ; nous ignorions votre sort depuis votre évasion. Votre ingratitude à notre égard, le peu de respect que vous avez eu pour vous-même, vous avoient entiérement effacée de notre souvenir ; & notre indifférence devoit assez vous faire sentir combien vous étiez coupable. Une affaire plus importante m'améne ici. Je suis chargé d'une Lettre dont je sçais à-peu-près le contenu ; je vous conseille de la décacheter, & M. Dureal ne sçauroit le trouver mauvais ; elle est de M. Luberty son ami qui m'a recommandé de faire une extrême diligence, parce que le tems presse. Il s'agit d'éviter une surprise de la part des parens de M. Dureal qui veulent absolument le faire enlever dans une partie de chasse,

qu'on doit ménager à cet effet.

A ces mots je ne fis aucune difficulté d'ouvrir cette Lettre, & je lus... *Gardez-vous bien d'accepter la partie de chasse qu'on doit vous proposer...* O Ciel ! il y est actuellement, m'écriai-je pâle & tremblante ! *c'est un piége qu'on vous tend pour vous livrer à vos parens qui veulent absolument vous arracher d'Avignon, & pouvoir disposer de votre personne au gré de leurs desirs, ou plutôt de leur prudence. Ils croyent par-là s'opposer aux progrès d'une passion naissante que vous avez eu soin de me cacher...* ç'en est fait. Il est perdu sans ressource ; je ne le verrai plus. Que vais-je devenir ! & que deviendra-t-il lui-même ! ... *Je fais partir cet Exprès pour vous en donner avis. Je n'ai pas le tems de vous marquer comment j'ai fait cette découverte ; mais n'en paroissez*

pas instruit, si vous voulez que je vous fasse part de tout ce qui se passera....

LUBERTY.

P. S. *Au reste comme il pourroit bien se faire que je fusse mal informé, n'ayez aucune affaire désagréable avec une personne qui peut-être n'est point coupable; mais je n'ai pû refuser cette précaution à mon amitié.*

Cet avis n'est que trop vrai, dis-je à Poussin, il est à la chasse avec un perfide qu'il croit de ses amis. Ce malheureux aura suivi les mouvemens de sa jalousie; mon cher Dureal est trahi par ce monstre, ou s'il ne l'est pas, il faut qu'il en tire vengeance; dans l'un ou l'autre cas, sa vie court un danger affreux; car enfin il ne pourra résister à la

douleur de ſe voir toujours cruellement perſécuté par ſes parens. Comment ferons-nous, mon cher M. Pouſſin ! Quel parti prendre pour parer ce coup !

Apprenez-moi, Mademoiſelle, me dit-il, en ſe ſaiſiſſant de l'épée de Dureal, de quel côté ils ſont allés, je ne les ai point rencontrés dans mon chemin ; je n'ai pas encore oublié à remuer cela, ajouta-t-il, en montrant l'épée. Ne perdons point de tems. Je leur avois entendu dire qu'ils deſcendroient le long du Rhône juſqu'à un moulin... Cela ſuffit, reprit-il vivement, vous aurez bientôt de mes nouvelles ; en tout cas je vous ramenerai avec moi, car je vous crois plus étourdie, que coupable ; & ſi vous avez quelque choſe à vous reprocher, nous n'y regarderons pas de ſi près. Soyez moins

moins inquiet de ma conduite, lui dis-je, en le preſſant de partir, il ne me ſera pas difficile de la juſtifier. Songez ſeulement au ſervice que vous voulez nous rendre ; vous reconnoîtrez très-aiſément ces chaſſeurs : je les lui dépeignis auſſi bien que le chien qu'ils avoient amené avec eux. Hélas, continuai-je, mon cher M. Pouſſin, ne perdez pas un inſtant, prévenez le ſort qui nous menace ; ma vie en dépend, & je vous aurai cent fois plus d'obligation, que des ſoins que vous avez pris de mon enfance.

Pouſſin étoit l'homme du monde le plus courageux, & qui réfléchiſſoit le moins. Frappé de la noirceur du Chevalier, attendri par mes larmes, il partagea ma haine & ma douleur. Il ſortit auſſi furieux, que ſi l'affaire lui étoit perſonnelle. Je ne ceſſai

de lui recommander de ſecourir Dureal, ou tout au moins de le venger. Si l'on ne doit jamais ſe mettre en mer pendant l'orage, il eſt auſſi dangereux de donner des conſeils dans les premiers mouvemens de paſſion.

A peine j'avois eu le tems d'enviſager l'horreur de ma ſituation, que Pouſſin étoit de retour. Il me dit en entrant comme un furieux, que Dureal avoit été ſacrifié; qu'il venoit de le venger; & qu'il alloit dans le Palais du Vice-Légat, ſe mettre à l'abri des recherches de la juſtice.

Je m'évanouis à ce récit. Revenuë à moi, j'entends un grand bruit dans la ruë; je crois que Pouſſin eſt arrêté; je deſcends, & je vois ſur un brancard Dureal qui nageoit

dans ſon ſang. A ce ſpectacle affreux je tombai pour la ſeconde fois ſans connoiſſance. * Il faut convenir que dans ces premiers momens, nous ſommes d'un grand ſecours.

Sa bleſſure étoit plus effrayante, que dangereuſe. Il fut ſecouru à propos, & par une main habile. auſſitôt qu'il put parler, il m'aprit que le Chevalier avoit été enlevé par des gens bien armés; & que lui-même en revenant, avoit été aſſaſſiné par un ſcélérat... A ces mots je l'interrompis pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé ; il lut la lettre de Lubetty ; pendant ce temps-là Pouſſin que j'avois envoyé chercher, arriva, il lui dit qu'il étoit dé-

* Pour ſe perſuader la vérité de ces évanouiſſemens, il faut lire le beau Traité des Paſſions par *La Chambre* ou par *Deſcartes*.

ſeſpéré de ſa mépriſe, qu'il alloit le ſecourir, ou le venger; que le chien que je lui avois dépeint, avoit cauſé l'erreur; qu'il cherchoit un ſcélérat dont il vouloit défaire la ſociété, & que malheureuſement il s'étoit adreſſé au plus galant homme qu'on pût connoître.

Dureal pénétré du ſervice que Pouſſin vouloit lui rendre, l'en remercia, & le chargea de retourner à Aix pour annoncer ſon accident à Luberty, & pour s'informer en même tems du ſort du Chevalier. Nous apprimes enſuite que ceux qui avoient été chargés de cette expédition, s'étant apperçus de leur mépriſe lui avoient donné la liberté; mais il ne reparut pas dans Avignon. Un homme aſſez lâche pour trahir ſon ami, n'a guère la force

de ſoutenir ſes reproches, ou plutôt ſa haine.

Les parens du Chevalier qui ſçavoient qu'il étoit allé avec Dureal à la chaſſe, & qui étoient informés de ce meurtre, furent extrêmement allarmés, en ne le voyant point revenir. On leur raconta comment l'affaire s'étoit paſſée; ils en trouverent les circonſtances ſi cruelles, qu'ils ne pouvoient concevoir comment le Chevalier avoit été aſſez infâme pour livrer ſon ami. Ils paſſerent cinq à ſix jours à délibérer ſur le parti qu'ils devoient prendre pour pallier ſa conduite. Le Chirurgien qui délibéroit moins qu'eux, avoit un ſoin infini du Bleſſé qui alloit de mieux en mieux, comme l'honneur du Chevalier de mal en pis. Celui-ci avoit paru ſi fat & ſi impertinent, qu'on étoit charmé de

pouvoir lui imputer quelques bonnes noirceurs. D'un autre côté ſes parens publioient partout que j'avois eu pour lui des complaiſances dont Dureal avoit été extrêmement jaloux ; & que s'étant rencontrés hors de la Ville, les propos s'étoient échauffés, ils avoient mis l'épée à la main ; & que Dureal ayant été dangereuſement bleſſé, le Chevalier avoit pris la fuite.

On laiſſoit à part l'épiſode de Pouſſin, qui ne faiſoit rien à cette fable ; elle parut vraiſemblable, & il n'en fallut pas davantage pour la perſuader.

Pour donner plus de poids à cette calomnie, on engagea le Magiſtrat chargé de la police, d'interpoſer ſon autorité pour me punir. En conſéquence, il m'ordonna de ſortir de la Ville dans vingt-quatre heures.

Sans rendre compte à Dureal de ce qui ſe paſſoit, j'allai tout de ſuite chez ce Magiſtrat pour me plaindre de ſon injuſtice. Son début fut des plus rebutans ; cependant il m'écouta, & me répondit, ſans daigner me regarder ; après il me regarda beaucoup, ſans me répondre. Peu-à-peu il dérida le front, il s'approcha, me prit la main, comme par diſtraction ; il convint alors que j'avois moins de tort, qu'on le lui avoit fait entendre ; plus il me la ſerroit, plus il me rendoit juſtice. Il étoit charmé d'être dans le cas de m'obliger, & cela dépendoit abſolument de lui. Il me trouvoit extrêmement formée pour mon âge ; il louoit ma figure, mon eſprit & ma décence. Il étoit dommage, diſoit-il, que je fuſſe obligée de quitter la Ville pour

une affaire où je n'avois aucune part ; il me plaignoit, il m'offroit ſa protection ; il m'aſſuroit que je n'avois rien à craindre ; qu'il ſe chargeroit lui-même de me juſtifier auprès de ceux qui étoient prévenus contre moi.

Qu'il y a de mauvais eſprits dans cette Ville, ajoutoit-il ; convenez-en, Mademoiſelle, peut-on imputer quelque noirceur à de ſi beaux yeux ? mais en vérité ces gens-là ne s'y connoiſſent pas ; car enfin vous êtes charmante, & il n'eſt pas poſſible que le cœur ne réponde à cette heureuſe phyſionomie. Quand je dis charmante, ce n'eſt pas trop ; ce petit pied... cette jambe fine... Comme il baiſſoit un dos cintré, & qui ſembloit ne l'être qu'à force de pareilles curioſités, je lui dis en reculant, que ma jambe étoit

extrêmement mal, & que je le priois très-inſtamment de ne pas prendre tant de peine... Qu'appellez-vous une peine, reprit-il, avec une voix entrecoupée ? Que je ſuis fâché que cette affaire ne ſoit pas plutôt arrivée ! J'aurois eu occaſion de devancer le moment de notre connoiſſance ; j'en ai un véritable regret ; ce n'eſt pas abſolument ma faute ; je n'ai pas le don de deviner ; je ne ſuis rien moins que Sorcier. *Mais* je me flatte que vous accorderez à mon cœur des dommages-intérêts proportionnés au tort que vous allez faire au repos de ma vie ; *car* je ſens que je ne ſçaurois plus vivre ſans vous. *Oui*, vous devenez abſolument néceſſaire à l'intérêt que je puis prendre à mon exiſtence ; j'eſpére que vous daignerez y faire droit, & *ferez*

bien. Hélas ! je ſoupire, & tous mes ſoupirs ſont acquis & confiſqués à votre profit.

Après mille autres propos auſſi ſoutenus, il voulut me faire acheter cette grace ; je ne fus pas d'humeur de conclure le moindre marché ; je n'avois pas l'eſprit tourné à ce petit commerce ; & je fus auſſi opiniâtre à refuſer, * qu'il fut conſtant à demander.

Voyant que j'étois inſenſible aux offres brillantes de ſa caducité & de ſa protection, il joua mon rôle ; il ſe fâcha très-ſérieuſement, & il voulut que l'ordre qu'il avoit donné fût exécuté. Cependant vous en avez

* Suivant un Auteur Moderne, l'opiniâtreté eſt une oppoſition au ſentiment des autres ; elle vient de l'humeur ; & quelquefois du deſir de montrer de l'eſprit. La Rochefoucault dit auſſi qu'on ne ſe ſoucie pas tant d'avoir raiſon, que de montrer qu'on en a.

reconnu, lui dis-je, toute l'injuſtice; vous venez d'en convenir; vous avez fait plus, vous vous êtes reproché le chagrin que vous pouviez m'avoir cauſé.... J'avois mes raiſons, reprit-il bruſquement, pour vous tenir ce langage; comme à préſent j'en ai d'autres pour vous éloigner. Vous croirez peut-être qu'il entre de l'humeur & du dépit dans ce que je fais; point du tout; mais ſi j'en agiſſois autrement, je me brouillerois avec la famille du Chevalier qui eſt puiſſante dans ce Pays. Votre douleur m'avoit fait gliſſer trop légérement ſur cette conſidération. J'évite autant qu'il m'eſt poſſible d'avoir des ennemis, ou du moins ſi j'en ai, je veux les mériter; cela ſoulage; il faut que les raiſons de les avoir nous en dédommagent. Pour vous

faire voir que je ſçais penſer noblement, je vous donne trois jours pour vous déterminer à ce que je vous propoſe. N'attendez pas d'autre grace; je ne ſçaurois dans la circonſtance préſente mieux faire pour votre ſervice. Quoique je ne ſois pas de la premiere jeuneſſe, vous auriez pû m'épargner le déſagrément d'un refus auſſi humiliant. Vous ignorez peut-être le ménagement qu'on doit avoir pour les gens en place; s'ils ne peuvent pas ſervir, ils ſont du moins en état de nuire beaucoup. Souvenez-vous-en, je vous laiſſe avec cette réfléxion. En même tems il me fit ſortir par un eſcalier dérobé, afin qu'on ne s'apperçût pas du déſordre de ſes mœurs par celui de ma parure. Il faiſoit attendre pour donner audience, beaucoup d'honnêtes gens

qui le croyoient très-ſérieuſement occupé. En effet il l'étoit un peu : il alloit & venoit, s'agitoit, ſe tourmentoit. Il y a de ces momens où les gens en place n'y tiennent guères.

De retour chez moi je voulus cacher à Dureal l'embarras où j'étois ; mais cela ne dura pas. Peu-à-peu il oublioit les griefs de la Bazin, ou plutôt ceux qu'il avoit contre mon Séxe avec lequel mes attentions le réconcilioient ; je voyois qu'il étoit ſenſible à tout ce que je faiſois pour lui ; ce plaiſir n'étoit pas pur. Je craignois à chaque inſtant que la mauvaiſe humeur du Magiſtrat ne devançât le tems qu'il m'avoit donné. Dureal s'étant apperçu de mon inquiétude, voulut abſolument en ſçavoir le ſujet, je lui fis une demi confidence ; il comprit que

je lui cachois quelques petits détails; il m'arracha jusqu'à la moindre particularité ; je remplis si bien ses desirs , que je lui en fis naître de violens ; ses yeux s'enflammoient à la moindre familiarité du Magistrat , & condamnant sa témérité , il devenoit lui-même plus téméraire. Comprenez-vous bien , disoit-il , combien ses maniéres étoient outrageantes ? Eh pour qui vous prend-t-il ! ma chere Rozen (il est bien tems qu'on sache mon nom) je frémis encore du danger que vous avez couru. Que vous avez été heureuse d'avoir résisté à sa pétulance ! Vous ne sauriez croire combien je m'en félicite. La haine que je sens contre ce téméraire , vous instruit assez du secret de mon cœur ; je n'ai jusqu'à présent osé faire éclater la tendresse

que vous m'avez fait naître ; elle ſe cachoit ſous le voile de l'eſtime & de la reconnoiſſance ; je craignois qu'elle n'eût un air de dépit, & je voulois vous prouver qu'elle étoit l'effet des ſentimens que vous inſpirerez toujours.

Il y a des hommes ſi hardis... ſi entreprenans... S'il vous eût reſpecté comme moi, en diſant tout cela, il n'étoit rien moins que reſpectueux. Occupée de ma ſituation, je ne prenois pas garde à la ſienne, ce qui commençoit à devenir très-avantageux pour lui. Ses yeux étoient pleins de feu ; il mettoit dans ſes diſcours une chaleur d'intérêt qui auroit ému l'ame la plus inſenſible.

Que je ſuis heureux, ajouta-t-il, en me ſerrant tendrement la main ? que le hazard m'a bien

ſervi ! Vous allez me tenir lieu de tout ; vous rempliſſez mon ame, ſans vous rien ne ſçauroit lui ſuffire... qu'il y a des hommes impertinens ! j'en reviens toujours à ce qui vous eſt arrivé. S'il vous avoit déja vûe ; s'il avoit eu le tems de vous connoître comme moi... Mais non, alors il auroit imité mon reſpect, & il ne ſe ſeroit pas mis dans le cas de vous déplaire. Hélas je ſçais combien nous ſommes entreprenans, & combien ceux qui ont une certaine autorité, ſont injuſtes dans ces momens même où l'on reclame leur juſtice. Ils abuſent de leur pouvoir, ils oublient la dignité de leur place ; cet oubli s'étend juſqu'à ceux qui leur ſont ſubordonnés, & le moindre Secrétaire à l'ombre d'une maigre protection, oſe avoir des prétentions, devient le rival de ſon Maître, partage

ſes plaiſirs, quelquefois le ſupplante, ou plutôt lui renvoye ſon inconſtance & ſes dégoûts.

Vous ne nous connoiſſez pas encore, ma chère Rozen; ſans vouloir en tirer le moindre avantage, vous en trouverez peu dont l'attachement ſoit auſſi ſolide que le mien; ils ne vous rendront pas la même juſtice; peut-être chercheront-ils plus à vous plaire; mais ils ne vous aimeront jamais autant que moi. Oui, toute mon ame ſe confond dans la vôtre; je m'égare, je me perds dans l'immenſité de ma tendreſſe. Que n'ai-je plutôt eſſuyé ces larmes précieuſes que j'ai eu la conſolation de vous voir répandre ſur mon danger! Toute ma reconnoiſſance ne ſuffit pas à tant de bontés. *

* Ici Dureal paroît un peu fat; mais il y a des momens où l'on ne ſçait ce qu'on dit, pour être trop occupé de ce qu'on veut faire.

Comme je voyois qu'il prenoit un chemin qui méne toujours au-delà de cette reconnoiſſance, Ah, Dureal ! Dureal ! qu'allez-vous faire ! m'écriai-je, les yeux à demi mourans ; il ne me répondit rien ; il ſe contenta de me regarder tendrement ; & de mon côté, je détournai la vüe. Un moment après je lui dis foiblement, hélas que faites-vous ? Il ſoupira, & ſe tut ; j'imitai ſon ſilence... O ciel ! qu'avez-vous fait ? Pardonnez-moi, me répondit-il, en me ſerrant les mains qu'il arroſoit de larmes de plaiſir ; l'excès de mon amour m'a entiérement égaré ; vous allez me haïr ; je n'oſe plus lever les yeux ſur vous..... Sa confuſion n'étoit rien en comparaiſon de la mienne ; il pouvoit croire que le Chevalier avoit été plus téméraire, que je ne l'avois

fait entendre, ou que pour ne pas m'éloigner de lui, j'avois laiſſé aller trop loin le Magiſtrat; l'un ou l'autre cas m'auroit donné un air de mauvaiſe foi dont je ne voulois pas qu'il me ſoupçonnât : je cherchois à le mettre ſur la voye d'un éclairciſſement, lorſqu'il me dit d'un ton gravé, convenez que la Sœur Lacroix étoit une indigne créature.... Je vous entends, mon cher Dureal, lui repliquai-je; vous allez me trouver bien coupable, & je ſens que j'ai perdu votre eſtime. Eh pourquoi ! reprit-il, je ne ſuis pas aſſez injuſte pour faire retomber ſur vous la noirceur de ſa conduite. Luberty m'a inſtruit de tout, & je comprends que vous avez eu le malheur d'être du nombre de ces innocentes victimes qu'elle a ſacrifiées à la dépravation de ſes mœurs.

Il voulut abſolument ſçavoir le moindre détail de tout ce qui s'étoit paſſé au Couvent. Je le crus d'autant plus néceſſaire, que je voulois mériter ſa confiance. Enſuite comme il ſçavoit très-bien vivre, il me remercia très-poliment de n'avoir rien déguiſé pour éluder ſa pénétration, & pour gêner ſes plaiſirs. On trouve quelquefois de ces heureux caractères qui ſçavent tirer parti de tout. Cependant il ménagea beaucoup les mouvemens de ſa reconnoiſſance, il ſentoit que trop d'empreſſement, ou de nouveaux efforts dans ſa convaleſcence, pourroient lui donner un air d'ingratitude.

Se trouvant en état de voyager, il aima mieux quitter Avignon, que de m'expoſer à être inſultée une ſeconde fois. Il

avoit un respect infini pour ma personne, depuis qu'il m'en avoit manqué ; & ce fut l'époque de son amour, & de ses considérations.

Nous allâmes à petites journées à Lyon, où nous eûmes la précaution de nous tenir cachés. Nous passions le tems à nous jurer une tendresse éternelle ; c'étoit le fonds de nos occupations, & les accessoires y étoient relatifs.

Au bout de six mois, nous trouvant un peu embarrassés, j'écrivis à Pouffin pour y donner ordre, il me demanda une quittance générale, m'assurant qu'il me feroit passer ce qu'il avoit reçû. Je n'avois pas de titre contre lui ; je me pressai de la lui envoyer, & je n'en entendis plus parler ; ce qui prouve qu'on peut être très-brave, & en même temps

très-fripon. Devois-je me défier d'un homme qui avoit exposé sa vie pour mon amant ! On voit tous les jours de ces personnes qui se payent par leurs mains des services qu'ils rendent, & qui ne sont honnêtes gens, que jusqu'à la premiere occasion de cesser de l'être.

Dans ces circonstances, un oncle de Dureal qui étoit bien parent par la haine qu'il avoit contre lui, fut attaqué d'une apopléxie qui l'expédia tout de suite. Il faut de ces grands coups pour rapprocher les familles. En mourant il lui laissoit une riche succession que Dureal fut obligé d'aller recueillir lui-même. Cet oncle étoit le plus méchant de tous ses parens, il n'avoit rien à craindre des autres : d'ailleurs cette nouvelle fortune augmentoit beaucoup la considération

qu'il devoit avoir dans ſa famille. Il me promit en partant de reſter auſſi peu que ſes affaires le lui permettroient, & de m'envoyer en attendant les ſecours néceſſaires ; il remplit fort mal cet engagement, & il oublia l'autre entiérement.

Pour diſſiper l'ennui de ſon abſence, je me liai avec un jeune perſonne du voiſinage que je connoiſſois ſous le nom de Lolotte. Elle avoit l'air honnête, la figure aſſez bien ; ſa jeuneſſe la faiſoit paſſer pour jolie. Elle vivoit avec une vieille tante qui lui laiſſoit une entiére liberté : elle en profitoit avec une œconomie admirable pour ſa réputation. Après s'être aſſurée de mon caractére par de petites confidences qui ne tiroient pas abſolument à conſéquence, & que les jeunes perſonnes ſe font aſſez naturellement, elle me pro-

poſa d'aller voir une de ſes amies qui étoit à ſa maiſon de campagne aux environs de la Ville. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je n'y trouvai que deux hommes, qui firent les honneurs de notre arrivée avec un air ſi aiſé qu'il étoit difficile de s'y méprendre.

Je priai Lolotte de me préſenter à la Maîtreſſe de la maiſon, ajoutant que ſans cela je m'en retournerois tout de ſuite. Elle me répondit en ſouriant malignement, que la Dame du Logis étoit un peu indiſpoſée, & que ces deux Meſſieurs qui ſe portoient fort bien, feroient les honneurs de notre viſite. Comme je témoignai quelque défiance, on m'aſſura que j'avois tort d'avoir la moindre inquiétude, & que je verrois bientôt paroître des perſonnes aſſez reſpectables

pour

pour me tranquiliſer. Quelque tems après nous vîmes arriver un caroſſe, & l'un de ceux qui étoit avec nous, ſe détacha pour aller parler aux perſonnes qui étoient dans cette voiture; enſuite il nous annonça un Magiſtrat de la Ville avec ſon épouſe; tout cela ne m'en impoſa point. L'air de ſatisfaction, leurs regards, & leurs diſcours m'empêcherent de prendre le change. Ils épuiſérent dans le moment le dictionnaire de l'Opéra, & les époux n'en ont jamais connu la premiére page. Je vis clairement ce qu'il en étoit; on ne ſçauroit s'y tromper pour peu qu'on ait l'uſage du Monde. Les époux ont une phyſionomie frappante; une tournure qui n'appartient qu'à eux, & qui les diſtingue d'a-

bord : c'eſt un étranger qui parle pour la premiére fois notre langue.

Malgré ma pénétration que je crus devoir faire ſentir, je ne parlai plus de me retirer, & cela autant par complaiſance, que pour ne point paroître une Bégueule décidée. L'amour-propre a toujours de ces coups de réfléxion qui ne qui contribuent aux plaiſirs de la Société.

Avant le ſouper, on cherchoit à *s'arranger :* Lolotte agaçoit furieuſement une perſonne qui avoit d'abord tourné ſes égards de mon côté. Elle s'apperçut que ſes avances étoient en pure perte ; & ſans faire ſemblant de rien, elle ſe lia avec l'autre.

Il y avoit dans le fonds du jardin un Boſquet délicieux en forme de labyrinthe. Chacun ſe diſtribuoit dans les endroits le

plus reculés. Je ne voulois point m'éloigner de Lolotte ; mais elle de ſon côté faiſoit tout ce qu'elle pouvoit, pour me perdre de vue; plus adroite que moi, & connoiſſant mieux le terrain, elle y réuſſit. Les prétendus époux avoient pris leur parti ; leur arrangement *tenoit*. Je me trouvai donc tête-à-tête avec un homme, que je ne connoiſſois pas. Nous étions dans un cabinet de verdure ; j'avois preſſenti cette ſituation, car le libertinage a ſouvent de petits allentours qui décélent ſes vuës.

Malgré les égards & les politeſſes de celui qui étoit avec moi, je m'échappai pour aller joindre mon amie. Elle me parut ſi occupée, que je ne fus pas tentée d'en approcher ; & je vis clairement qu'il falloit auſſi peu compter ſur ces phyſiono-

mies qui affichent la décence, que ſur ces airs évaporés qui ſemblent défier tout ce qui ſe préſente.

M. Meſſin (c'eſt le nom du Cavalier qui étoit avec moi) crut de la meilleure foi du monde, que ce tableau auroit échauffé mon imagination, & qu'il étoit aiſé d'en faire le pendant, il partit de-là. Mais comme je n'ai jamais aimé d'être copie, je me donnai un air d'original, & je réſiſtai. J'allai me promener dans le parterre, où je penſai que je ſerois plus en ſureté. Il me ſçut gré de ce trait de prudence. Voyant ſon étonnement de ce que je me trouvois à cette partie, avec ſi peu de diſpoſition à profiter du privilége du lieu, je lui rendis compte de la ſurpriſe que Lolote avoit miſe en uſage pour m'y attirer. Je ne m'arrêtai pas à cet éclairciſſement, je lui fis

part de la mépriſe qui avoit occaſionné mon enlévement, & de mon intrigue avec Dureal, dont il m'avoit paru déja inſtruit. Je ne remontai pas plus loin, pour fixer l'époque de mes étourderies. * Il y en avoit plus qu'il n'en falloit, pour bâtir le Roman de ma vie.

A l'heure du ſouper, tout le monde ſe rendit dans le ſalon. Pendant le repas, je fus l'objet de toutes les railleries, & le plaſtron de la ſociété; on me traitoit déja comme une Bégueule où il n'y avoit pas même aſſez d'étoffe pour faire une honnête femme. Je me défendis aſſez bien pendant quelque tems; mais la partie étant inégale, parceque je n'avois que de bonnes raiſons, je

* Il faut autant de modeſtie pour taire ſes belles actions, qu'il faut de courage pour les exécuter. *Tac.*

me mis à pleurer comme un enfant, & de dépit je me levai de de table. M. Meſſin après avoir fait quelques reproches à la compagnie de ce qu'elle avoit pouſſé les choſes ſi loin, vint me chercher dans le jardin, & m'engagea à rentrer dans le ſalon. Dès ce moment, on ne ſongea plus qu'à étourdir ma raiſon à force de vins étrangers. Lolotte vouloit, à quelque prix que ce fût, m'intéreſſer au ſecret de ſon libertinage, en me faiſant ſuivre ſon exemple. Elle exhortoit beaucoup M. Meſſin à me faire boire. Il lui fit ſentir très-poliment qu'il ſeroit fâché de devoir à de pareils excès la moindre complaiſance; que ces reſſources n'étoient point faites pour lui; & qu'au contraire il m'exhorteroit à me ménager.

Ce trait de probité ne prit pas

dans l'esprit de la société ; il fut persiflé tout le reste du tems ; & comme il falloit nécessairement une victime, je cessai de l'être ; & il le devint. Toutes ces différentes sorties rendirent le plaisir de la table moins vif. Il ne sçauroit être bien goûté, qu'autant qu'il est général. Cependant on avoit résolu de s'amuser beaucoup dans cette partie ; mais ordinairement ces grands projets de gayeté ne réussissent pas, & les plaisirs *impromptu* sont les plus vrais, & les plus sensibles.

A deux heures après minuit voyant que les autres un peu plus occupés que nous, ne pensoient pas à s'en retourner, M. Meffin me proposa de me remener dans sa voiture. Dans le chemin il voulut sçavoir l'état de mes affaires. Je mis dans ce récit un intérêt que la situation fait

toujours mieux sentir. Il avoit le cœur bon, & le coup porta. Il m'offrit généreusement, & sans la moindre prétention, d'y donner ordre. En me *jettant* chez moi, il me demanda la permission de venir me voir le lendemain; mais il n'en profita pas sitôt; il se contenta de m'envoyer dans un petit nécessaire deux cens louis pour me meubler honnêtement. Il me marqua en même-tems que si cette somme ne suffisoit pas, il m'en feroit passer davantage; me priant d'en agir sans façon, puisqu'il n'en faisoit aucune pour m'offrir ce qu'il appelloit une bagatelle.

Cet air aisé prit beaucoup dans mon esprit, & je remplis ses vuës à tous égards. Il ne vint chez moi que quinze jours après; encore étoit-ce mystérieusement. Il approuva tout, s'arrêta peu;

il laiſſa cent louis ſur ma toilette, & m'exhorta tres-ſérieuſement à aimer toujours Dureal. Dans l'eſpace de trois mois, il me fit deux autres viſites auſſi courtes, & auſſi utiles. Il attendoit tout du tems ; & ma reconnoiſſance le devançoit.

La tendreſſe de Dureal ne faiſoit point de progrès dans l'éloignement ; & ma conſtance ſuivoit à-peu-près ſa marche. Lolotte qui venoit me voir de tems en tems, parut étonnée de la rapidité de ma fortune, & badina beaucoup ſur le compte de mon bienfaiteur ; je m'apperçus qu'elle en avoit une eſpéce de jalouſie, elle me témoigna aſſez indécemment qu'elle auroit été charmée d'être un peu liée avec lui, pour des raiſons qu'elle ne pouvoit pas me dire. Je croyois les deviner, & je me trompois.

Elle m'apprit que Dureal avoit obtenu une Compagnie de Cavalerie, & qu'il devoit aller joindre ſon Régiment qui étoit en garniſon dans le Rouſſillon. Elle étoit ſi bien informée, & je l'étois ſi peu, que je ſoupçonnai quelque myſtére. Je rompis avec elle, ſans entrer dans le moindre éclairciſſement. Elle ne me convenoit plus depuis la partie de Campagne, où j'avois ſi bien appris à la connoître.

Quoique M. Meſſin eût une eſpéce de goût pour moi, il avoit la délicateſſe de ne vouloir point joüir de ſes bienfaits, ni de ma reconnoiſſance. Il me découvrit l'état de ſon cœur : il tenoit, diſoit-il, encore à une femme *comme il faut*, & il cherchoit à s'en détacher ; je crûs qu'il ſe trompoit, il m'en expliqua les raiſons, & je n'en doutai plus.

On ne pouvoit lui refuſer un ſentiment au-deſſus de cette froide eſtime qu'on accorde aux honnêtes-gens. Né avec une fortune conſidérable qui ſembloit s'augmenter d'elle-même, ſans qu'il voulût forcer les événemens, pour courir après une plus brillante, il ſe donnoit le tems d'en jouir ſans précipitation, & ſans vanité. Son éducation étoit bonne, & ſoutenuë des vrais principes d'honneur. Tout reſpiroit en lui cette douceur naturelle, où le ſentiment a plus de part, que la politeſſe, & qui eſt plûtôt une vertu, qu'une habitude. Il ſe laiſſoit toujours aller aux mouvemens de ſon cœur, on ne voyoit en lui que l'honnête-homme, un mortel heureux, & digne de l'être.

Ses vices n'étoient que de ces ſaillies de l'eſprit qui ne vont pas

même à effleurer le cœur. La mode les met en crédit ; l'exemple général les autorise ; ils sont les agrémens de la société, & les vertus du jour. Il faut néceſſairement en avoir pour pouvoir ſe préſenter ; ils entreront bientôt dans le ſyſtême de l'éducation. Les ayant tous, on eſt inſoutenable ; & l'on paroît très-ſingulier, quand on n'en a aucun. Tout dépend du plus, ou du moins d'étenduë qu'on leur donne.

Attaché à la Finance par une très-belle Charge, il n'avoit pas le faux eſprit de ſon état. Il étoit le premier à déteſter ces hommes dont l'inſatiable avidité voudroit envahir les Tréſors de ceux même qui concourent à leur avancement. La plus brillante fortune ne peut jamais ſatisfaire leurs deſirs, & la moindre eſt toujours au-deſſus de leur méri-

te. Bizarres dans leur goût, fastueux dans leurs dépenses, on diroit qu'ils travaillent sans cesse à rappeller la bassesse de leur origine, l'injustice de leurs richesses, & la misére publique qui en est en même tems & le fruit & la source.

M. Messin (je parle toujours avec respect de lui, & je n'en ai jamais eu que pour les honnêtes-gens, sans m'embarrasser des Places, des Titres, ni des Dignités) M. Messin aimoit peu sa femme, cela étoit dans l'ordre des procédés; mais en revanche il l'estimoit beaucoup. Il avoit pour elle tous les égards qui n'avoient aucun rapport à la tendresse. De son côté elle se trouvoit heureuse d'être riche, elle sçavoit jouir de ce bonheur, sans altérer sa santé; elle n'affectoit jamais le ridicule des petites

Maîtreſſes pour donner le change au Public ſur ſon état & ſur ſon origine ; elle n'avoit pas d'airs panchés, de tons, de complaiſans, de petites maiſons, de grandes frayeurs, de Laquais bien bâtis, de migraines horribles ; elle agiſſoit tout le jour, & dormoit toute la nuit, ſoupoit très-bien ; digéroit encore mieux, & ne faiſoit jamais paſſer ſon Epoux pour ſon premier Intendant, ou plûtôt pour un imbécile.

Avec toutes ces bonnes qualités, elle le voyoit avec une eſpéce de regret, attaché à une femme de condition qui croyoit trop honorer ce Financier, en lui permettant de faire pour elle une dépenſe très-conſidérable. Elle recevoit ſes préſens avec une dignité ſi choquante, qu'ils ſembloient plûtôt un tribut, qu'un

bienfait ; plus il y mettoit de la Nobleſſe, plus elle affectoit, en les recevant, un air d'indifférence qui doit toujours faire rougir celui qui donne, & celui qui reçoit. Elle vouloit laiſſer entrevoir que ſes complaiſances n'avoient d'autre point de vuë, que la fortune de ſon Amant, plûtôt qu'un penchant naturel qui rapproche ſouvent le ſceptre & la houlette. Ceux qui la connoiſſoient, ſe fixoient au premier objet ; ceux qui n'étoient pas de ſa connoiſſance, s'arrêtoient au ſecond ; & le Public plus connoiſſeur, ne lui refuſoit ni l'un, ni l'autre, & il avoit raiſon.

Cet attachement duroit déja depuis cinq ans. Madame Meſſin murmuroit moins de l'infidélité de ſon Epoux, que des impertinences de ſa Rivale. Celle-ci

lui faiſoit ſentir dans toutes les occaſions les avantages de ſa naiſſance, & ceux qu'elle avoit ſur le cœur de ſon Epoux ; l'autre tâchoit de s'en dédommager par un ſouverain mépris. Je n'ai jamais vû deux femmes ſe déteſter de meilleure foi, & plus voluptueuſement.

M. Meſſin venoit très-rarement chez moi, dans la crainte que ſes bienfaits ne m'impoſaſſent une reconnoiſſance onéreuſe, & de démentir lui-même la délicateſſe & le déſintéreſſement avec leſquels il m'avoit rendu ſervice. Il ſe privoit de me voir, pour me laiſſer la liberté de jouir de ſa généroſité, & pour me raſſurer en même-tems ſur les motifs qui l'avoient fait agir. C'eſt mettre le comble aux bienfaits, que de ſçavoir ainſi les anoblir.

Je ne l'avois point vû depuis

près de deux mois, lorſqu'il vint un jour de grand matin en habit de chaſſe. Il me demanda la permiſſion de paſſer chez moi toute la journée. J'étois au lit; j'allois me lever par reſpect pour lui; il m'aſſura qu'il n'en manqueroit pas; & que je lui ferois plaiſir de m'épargner cette petite cérémonie. Quoiqu'il le dît de très-bonne foi, je ne l'en crûs pas davantage. Ma tranquilité auroit pû rabattre de ſon eſtime, & je n'en voulois rien perdre; je me levai.

Nous avions déja paſſé près d'une heure à nous entretenir de certains petits détails, où le cœur n'entroit pour rien; lorſque nous entendîmes un Carroſſe s'arrêter devant la porte. J'y jettai les yeux, je vis que c'étoit le ſien, & que Madame Meſſin en deſcendoit. A peine eut-il le tems de ſe cacher dans mon Cabinet

de Toilette, qu'elle entra dans mon Appartement.

J'avois crû pénétrer le motif de cette viſite; je m'attendois à une bordée de mauvais complimens qui ne m'auroient point du tout étonnée; lorſqu'elle me dit avec bonté qu'elle liſoit mon trouble dans mes yeux, & qu'il ajoûtoit à la bonne opinion qu'elle avoit de moi. Je ſuis, continua-t-elle, l'épouſe de M. Meſſin, ou plûtôt ſa véritable amie; cette derniere qualité doit plus vous r'aſſurer, que la premiere; & je ne m'écarterai jamais de ce que je dois à ce titre; ainſi nous pouvons parler librement. J'ai pris pour cela le moment, où mon Epoux eſt allé à la Campagne; je ne crains pas qu'il me rencontre ici; d'ailleurs il y vient très-rarement. Je ſuis inſtruite de tout ce qui ſe paſſe;

peut-être en ſçais-je encore plus qu'il n'y en a ; on va toujours au-delà de ce qu'on voit, & on l'aſſure avec confiance. Ainſi va le Monde.

Quoiqu'il en ſoit, je n'ignore pas qu'il a des vuës ſur votre cœur. Ses deſirs ne dépendent pas de vous ; j'aurois tort de vous en faire un crime ; vous me trouverez peut-être un peu trop ſenſible, mais non pas injuſte. Je veux mériter votre confiance, & non pas votre haine, & nous tirerons meilleur parti de l'un, que de l'autre.

M. Meſſin vous aime, ou du moins j'ai lieu de le préſumer ; c'eſt à vous de ſçavoir ſi vous penſez aſſez favorablement ſur ſon compte, pour ne pas dédaigner ſa tendreſſe. Vous n'êtes point en reſte avec lui, ſi j'en juge d'après mon cœur. Vous

ſerez peut-être étonnée de ce que je parle ainſi de mon Epoux; mais ſes petits défauts ne m'ont jamais fait perdre de vuë ſes bonnes qualités. Le caprice, ou le dégoût naturel à la plûpart des Hommes, l'a un peu éloigné de moi; mais j'eſpére que l'eſtime & les bonnes façons me le ramèneront. C'eſt l'ouvrage du tems, & de ma prudence. La patience n'eſt pas la vertu dominante de notre Séxe, & ſurtout lorſqu'il ſe croît ſi vivement offenſé; cependant j'ai le bonheur d'en faire la règle de ma conduite; elle me rendra mon Epoux, ou mon repos, & peut-être tous les deux.

Je ne me plains point de ſes façons, elles ſont meilleures que les époux n'en ont ordinairement. Il eſt vrai qu'elles ſe bornent à une froide eſtime, &

à une confiance d'habitude ; mais si j'en exigeois davantage, peut-être en aurois-je moins, & je risquerois de lui déplaire ; voilà ce que je veux éviter autant qu'il me sera possible.

Trop instruite pour vous faire des questions qui ont quelquefois un air de reproche, & auxquelles vous seriez peut-être embarrassée de répondre, je vous répéte que M. Messin a du goût pour vous, si ce n'est pas de la tendresse ; car à présent, entre ces deux choses, la nuance est presqu'imperceptible ; & d'ailleurs on les confond assez volontiers pour éviter l'humiliation qu'on trouveroit dans un examen délicat. Le plaisir y gagne, ce que le sentiment y perd ; & pour l'honneur de l'humanité, on n'y regarde plus de si près. Une analyse exacte réduiroit le cœur à rien.

Vous ignorez ſans doute que vous avez une rivale inſolente, qui a cherché toutes les occaſions de m'humilier, & qui n'en négligera aucune pour vous perſécuter, ſi malheureuſement elle apprend ce qui ſe paſſe. Elle joue mon rôle & je ne remplis pas le ſien; elle eſt jalouſe pour moi. Vous avez ſans doute entendu parler de la Marquiſe d'Amendoiſe; c'eſt elle que M. Meſſin a la foibleſſe d'aimer, plutôt par ſentiment, que par air, car il n'eſt rien moins que fat, quoique très-riche: ce mal épidémique ne l'a pas encore gagné. Elle répond à ſa tendreſſe, ſi j'en juge par ſon impatience à le voir, & par les folies qu'elle fait pour lui; au contraire elle le déteſte, ſi je m'en raporte à ſes caprices, & aux déſagrémens qu'elle lui fait eſſuyer tous

les jours. Comment concilier tout cela ! voilà exactement la ſituation de M. Meſſin vis-à-vis d'elle. Vous ne devez pas vous flatter d'occuper ſon cœur en entier, quoique vous puiſſiez y prétendre auſſi bien que toute autre ; mais il eſt difficile de déraciner une paſſion qui s'eſt ſoutenuë pendant cinq ans, & qui n'a pas un air de contrainte & de devoir ; elle devient une habitude qu'on chicanne d'autant moins, qu'on n'y attache plus aucun ridicule, comme au mariage.

Le rôle que je jouë ici m'humilieroit plus, ſi l'on ne m'avoit aſſuré de la ſolidité de votre caractére. Mon empreſſement à arracher M. Meſſin des bras de la Marquiſe, a moins pour objet la honte, & le déſeſpoir de votre rivale, que le bonheur d'un

époux que j'aime tendrement ; paſſez-moi le terme. Oui je l'aime trop, pour ne pas faire tous mes efforts pour l'éloigner de cette femme ; je ſens que je ne le puis point par moi-même ; j'ai beſoin de votre ſecours, & vous ne ſçauriez vous refuſer à mes vuës, ſi vous voulez conſerver un ami auſſi eſtimable.

Je viens d'apprendre dans le moment (car il y a toujours des gens officieux) qu'hier au ſoir il avoit eſſuyé de ſa part les impertinences les plus vives, en préſence de deux folles comme elle, & de trois ou quatre étourdis, qui s'imaginent que tout le monde doit ramper devant eux, parce qu'ils traînent un grand nom qu'ils deshonorent.

La choſe a été ſi loin, que M. Meſſin, malgré ſa douceur naturelle, a été forcé de quitter bruſquement

bruſquement un cavagnol qui ne faiſoit que commencer. Il eſt vrai que les honnêtes gens ſans naiſſance, ſont toujours déplacés avec les *eſpéces titrées*; il auroit déjà dû le ſentir.

Pénétré de la plus vive douleur, il s'eſt retiré à huit heures du ſoir; il s'eſt enfermé dans ſon cabinet pour ſe livrer ſans doute à l'humiliation qu'il venoit de recevoir. Ce matin il eſt allé, pour ſe diſſiper, à ſa maiſon de campagne, & j'ai ſaiſi ce moment pour vous parler. Je ſçais combien il eſt ſenſible aux mauvais procédés de cette femme; il en reſſent un chagrin d'autant plus vif, & d'autant plus dangereux, qu'il le dévore dans ſon cœur, ſans oſer en faire part à perſonne. Il prend tous les jours ſur ſa ſanté; il empoiſonne tous les momens de ſa vie; tandis qu'il ſeroit

l'homme du monde le plus heureux, s'il pouvoit rompre les liens qui l'attachent à la Marquise. Vous y réuſſirez, ſi vous ſaiſiſſez ce moment de dépit; vous avez ſa confiance, & ..., je ne vous en dis pas davantage; vous avez de l'eſprit; il ne tient qu'à vous de tirer parti de cette ſituation.

Convenez que mon projet eſt bien ſingulier; mais je ſuis plus à plaindre, qu'à blâmer; ſurtout ſi vous ne perdez pas de vuë que j'aime M. Meſſin uniquement pour lui-même. Il y a dans mon attachement une fatalité qu'on ne ſçauroit concevoir. Plus je vois qu'il cherche à m'échapper, plus mon cœur vole après lui. Je contrains les mouvemens de ma tendreſſe, parce que les careſſes d'une perſonne qu'on a ceſſé d'aimer, fatiguent,

rebutent & font naître des dégouts qu'on ne peut plus vaincre. En un mot ſes plaiſirs ſont devenus les miens. Ces ſentimens vous paroîtront peut-être un peu forcés ; cependant je vous dévoile mon ame toute nuë. Oui, je ſacrifierois ma vie, pour faire ſon bonheur ; trop heureuſe encore s'il le tenoit de moi. Vous pouvez y contribuer ; je vous y engage ; mes larmes doivent être pour vous de ſurs garants de la ſincérité de mes deſirs. En même tems laiſſez-lui la légére ſatisfaction d'ignorer combien je m'y intéreſſe ; & ſurtout dérobez-lui juſqu'à l'inquiétude qu'il pourroit avoir de la démarche que je fais auprès de vous : nous ne ſçaurions prendre trop de précaution ; il pourroit ſoupçonner la pureté du motif qui me fait agir. Laiſſez-le jouir

du plaiſir du myſtére ; aimez-le s'il ſe peut, autant que je l'aime ; & faites éclater votre reconnoiſſance, autant que j'aurai ſoin de lui cacher mon amour. Adieu. Vous connoiſſez ma foibleſſe, épargnez-nous à tous les deux la honte d'en rougir....

Où courez-vous, Madame? dit alors M. Meſſin, en ſortant avec précipitation pour ſe jetter aux genoux de ſa femme. Laiſſez-moi plûtôt expier à vos pieds mon inconſtance. Si le caprice m'a éloigné de vous, vos vertus me jettent dans vos bras pour n'en ſortir jamais. Comment ai-je pû ſi longtems offenſer une Epouſe auſſi tendre. Mes remords troublent l'excès de ma joie ; vous me pardonnez ; je le vois, je le ſens, & je ne ſuis pas excuſable. En ce moment ces deux tendres Epoux confondirent leurs lar-

mes & leurs ſoupirs.

Bien loin de voir avec quelque inquiétude la réunion de ces tendres Epoux, j'en partageai les tranſports ; j'étois charmée de voir triompher l'amour & la reconnoiſſance. La ſincérité de ma joye n'échapa point à de ſi belles ames ; ils y furent ſenſibles ; ils ne vouloient point que j'en fuſſe la dupe, ils me promirent avec leur amitié, de ſonger ſérieuſement à m'établir honnêtement dans cette Ville ; mais ils jettérent les yeux ſur un homme ſi déplaiſant, que leur bonté même avoit un air de plaiſanterie.

Le lendemain je reçus la viſite de Paſſe Caiſſier de mon bienfaiteur. Il arriva dans un moment où je n'étois guère tranquille ; je venois de lire une lettre de Dureal qui finiſſoit ainſi : « *Je »ſçais tout ce que vous faites.*

» *Je vais joindre mon Régiment :*
» *je ne puis trop m'éloigner d'u-*
» *ne perfide. Diſpenſez-vous de*
» *me donner de vos nouvelles ,*
» *car je ne décacheterai plus vos*
» *lettres.* » Le début n'étoit pas plus tendre. La conduite qu'il avoit tenuë avec moi depuis ſon départ, m'avoit pour ainſi dire, préparée à cette impertinence ; & je compris que cette lettre étoit moins une ſuite de ſon inconſtance naturelle, que de quelque noirceur. On ſe quitte aujourd'hui plus honnêtement, on y met de bons procédés, de bonnes façons, & la meilleure eſt de ne pas vivre longtems dans une intrigue réglée.

Je tenois encore cette lettre, lorſque je vis entrer cette figure qui avoit échapé au crayon de Calot ; je le peins d'un ſeul trait. Bonjour, Mademoiſelle, me dit-il

avec un ton dur ; vous ne me connoiſſez-pas ſans doute, je vous en offre autant. Je m'appelle M. Paſſe dont M. Meſſin vous a parlé. Oh, pour celui-là vous devez le connoître un peu mieux ; cela va ſans dire. Il m'a fait entendre que vous étiez preſſée de vous marier ; pour moi je vous avertis que je ne le ſuis guère ; parceque j'ai pour maxime qu'on eſt toujours à tems de faire de mauvaiſes affaires ; & tel que vous me voyez, je ſuis fort pour les maximes. D'ailleurs, je me ſuis voüé au célibat *, & ma ſanté y gagne cent pour cent tous les ans ; ce n'eſt pas un marché de dupe. Je mange, je bois, je dors & je compte ; voilà ma vie ; on ne m'arracheroit

* Les Hébreux appellent un célibataire une triſte moitié d'homme. Si cela eſt il y a bien de la gaîté dans ce Siècle.

pas de là pour un Empire. Cependant *notre Monſieur* m'a dit qu'il avoit tiré ſur mon cœur à votre profit une Lettre de Change payable à vuë ; mais elle viendra à protêt, car je n'en ai pas les fonds ; je vous en préviens d'avance, afin que vous reveniez à tems ſur votre Tireur.

Cet original me parut ſi bon, que j'oubliai la lettre de Dureal : je ne pûs m'empêcher de lui répondre par un éclat de rire, & je réſolus de m'en amuſer. Je ſuis très-fâchée, lui dis-je, reprenant un air froid & ſérieux qui me coûtoit beaucoup, que vous ne puiſſiez pas faire honneur à cet engagement. Je préſume que vous êtes le Caiſſier de M. Meſſin ; il ne pouvoit jamais placer plus ſolidement ſa confiance.

Oüi, Mademoiſelle, repliqua-t-il ; un autre vous diroit à votre

ſervice ; je ne me mets jamais dans le cas d'être pris au mot ; auſſi ne dis-je à perſonne *votre Serviteur*, de crainte que quelque original ne m'envoyât le lendemain ſa livrée. Je ſuis bâti comme cela ; je ne me réformerai point, je me trouve bien, & ceux qui ne me trouveront pas de même, n'ont qu'à me laiſſer-là ; ils me feront encore beaucoup d'honneur. Vous devez en ce cas-là être ſouvent honoré, lui dis-je, d'un air extrêmement poli. Cependant vous me permettrez de ne pas penſer de même ; & puiſque M. Meſſin a la bonté de m'offrir votre main, ne trouvez pas mauvais que je l'accepte. C'eſt un commencement de reconnoiſſance, que de recevoir avec reſpect les bienfaits.

Qu'appellez-vous ne le trouver pas mauvais ! reprit-il, cela me

paroît très-déſagréable. Ça ; Mademoiſelle, parlez-vous ſérieuſement ? *Notre Monſieur* eſt fort plaiſant de vouloir ainſi diſpoſer de moi. S'il m'arrive quelquefois d'en faire autant de ſa Caiſſe, c'eſt que ſes fonds ne travaillent pas aſſez ; & je ne vous crois point dans ce cas ; car vos yeux égrillards annoncent le contraire. Je ne prends cette liberté, avec ſa Caiſſe que parce qu'il eſt très-inutile que l'argent dorme chez lui ; c'eſt un meurtre ; & pourvû qu'il en ait aſſez pour faire face au courant, il ne doit pas s'embarraſſer du reſte. C'eſt bien le plus drôle de Financier qu'on ait jamais vû ; il eſt né pour cet Etat, comme moi pour être Général d'Armée ; il faut ſçavoir ſe rendre juſtice ; à la vérité je ne me ſuis jamais appliqué à ce métier ; car j'aurois pû m'en tirer comme un autre ; il ne

faut pas être si grand Sorcier pour avoir un gros Equipage, tenir Table ouverte à l'Armée, Ordonner qu'on se batte, & pour exiger des Contributions. M. Messin offre ses services à tout le Monde ; il prête de tous côtés son argent à quatre pour cent, & quelquefois pour rien, ce qui est encore pis ; il ne fait aucune poursuite contre les reliquataires ; il reçoit des à-comptes, plutôt que de leur faire des frais qui reviendroient dans sa poche, car sur tout cela le bénéfice est clair ; nous sommes à l'année avec tous les gens de Justice ; il fait des remises à son préjudice : tout cela ne vaut pas le diable. C'est ce qu'on appelle un vrai *gâte-métier* ; aussi est-il généralement haï de tous ses Confreres, quoiqu'il soit aimé & estimé de tout le monde ; mais tous ces beaux

ſentimens ne valent pas ce que j'ai trouvé aujourd'hui.

Sa ſingularité va ſi loin, qu'il ne veut pas porter le nom d'une belle terre qu'il a achetée depuis peu. Il dit pour raiſon que le nom de ſon pere eſt celui d'un honête homme que tout le monde reſpectoit, & qu'il s'en trouve fort honoré. Il a fait cette belle acquiſition pour aller s'y divertir avec ſes amis, & pour y dépenſer beaucoup. Voilà le fin de l'hiſtoire. Il veut, en un mot, être M. Meſſin, quoique ce nom-là traîne les rues depuis quatre cens ans, qu'un de ſes ancêtres étoit bon Négociant. C'eſt un mal de famille; ſes prédéceſſeurs ne ſe ſont jamais écartés de là, pas même pour acheter une pauvre petite Charge de Secrétaire du Roi du grand Collége.

Quoiqu'il en ſoit, revenons,

comme dit l'autre, à nos moutons; je vous prie de ne pas insister sur l'affaire qui est sur le tapis. Elle ne vaut rien ni pour vous, ni pour moi; mais je la proposerai à un Courtier de ma connoissance, & qui travaille pour nous; c'est la même chose; & mari pour mari, autant vaut celui-là qu'un autre; je suis sûr qu'il n'y regardera pas de si près.

Mon cher M. Passe, je suis bien fâchée, lui repliquai-je, du dégoût que vous me témoignez; mais c'est sur vous que M. Messin a jetté les yeux; je vous trouve fort à mon gré.

Ah! Mademoiselle, reprit-il, ne badinons pas; je ne sçais comment j'ai pû vous plaire; en tout cas ce n'étoit pas mon dessein: je m'apperçois que vous n'êtes rien moins que difficile; car je ne vois rien en moi

qui ait pû vous faire prendre feu ſi vîte, ſi vous en exceptez les qualités du cœur & de l'eſprit; j'ajouterai encore une certaine éducation dont je me pique. Oh pour cela je le diſputerois à tout le monde. Malgré tous ces avantages, je ne vaux rien pour le mariage. Je ſuis jaloux en diable.... je ne vous donnerai pas lieu de l'être... j'ai des momens d'inquiétude... & moi d'impatience... je ne dis jamais le mot.... je parlerai pour vous... je dors toute la nuit comme un ſabot.... je veillerai pour vous..... je ſuis un peu brutal.... & moi très-emportée.... je roſſe ſouvent par maniere de récréation.... & moi j'étrangle pour m'amuſer. Ainſi vous voyez qu'à tous égards nous nous convenons. Tudieu, s'écria-t-il, la poulette! comme elle y va! je crois qu'elle le fe-

roit, comme elle le dit ! Hélas ! que vous ai-je fait, Mademoiselle, pour vouloir troubler le repos de ma vie? C'eſt un meurtre ; c'eſt prendre les gens le piſtolet ſur la gorge. Je ſens bien qu'en ne me prêtant pas aux intentions de M. Meſſin, je vais lui déplaire, & que peut-être il me retirera ſa confiance. Il a la choſe à cœur ; & je conçois à merveille d'où vient l'intérêt qu'il peut y prendre. Il veut même en faveur de ce mariage, augmenter mes appointemens, mais il faut qu'en même tems il augmente ma patience, ou plutôt qu'il diminue ma délicateſſe ; car enfin je ſuis aſſez pénétrant pour voir que je ne ſerai que le prête-nom de cette affaire ; & que je n'en retirerai, tout au plus, que les droits de préſence ; encore faudra-t-il prendre les heures où

TAYLOR INST. OXFORD

vous ne ſerez pas occupée. Que craignez-vous, Monſieur, lui dis-je, un homme comme vous donne aſſez d'occupation. Quoiqu'il en ſoit je ne puis me diſpenſer de vous épouſer, puiſque M. Meſſin le veut ainſi; il eſt votre bienfaiteur & le mien; nous ne ſçaurions mieux faire que d'unir notre reconnoiſſance. Vous me plaiſez tel que vous êtes. Cet air aiſé, ces bonnes façons, ce ton, toutes vos gentilleſſes.... Eh, Mademoiſelle, ajouta-t-il, regardez-moi donc une bonne fois; la décence ne doit pas vous empêcher de me fixer. Je louai en détail toute ſa figure; il convenoit modeſtement des éloges que je lui donnois, & j'étouffois d'envie d'en rire; j'étois déſeſpérée de n'avoir perſonne avec moi pour partager le plaiſir de me voir balotter ce Butord.

Dites-moi tout naturellement, reprit-il, après avoir rêvé un moment, ſi vous avez réſolu de ne pas me faire le moindre quartier, & ſi c'eſt votre dernier mot, auquel cas je ſerai obligé de vous découvrir le nœud gordien; mais à condition que vous me garderez un ſecret inviolable. Pour vous le trancher net, je ſuis marié ſecrettement depuis ſix mois avec la plus charmante, & la plus vertueuſe petite perſonne qu'on puiſſe connoître : elle m'adore, & ſa fidélité eſt à toute épreuve. J'ai des raiſons très-fortes pour cacher ce mariage. Je connois le caractère de M. Meſſin; c'eſt le plus honnête homme qu'on puiſſe connoître, mais en revanche; c'eſt un gaillard qui ne s'endort pas ſur le chapitre des femmes; & je ne veux point expo-

ſer la mienne ; car ces Meſſieurs ne ſe font pas faute de celles des gens qui leur ſont ſubordonnés ; ils en diſpoſent comme des choux de leur Jardin. Le moindre petit Commis ſe trouve parent de ſon patron du côté gauche ; c'eſt préciſément ce que je n'aimerois pas.

Si vous ſaviez, Mlle, continua-t-il, avec quelle diſcrétion & quel ménagement je vais chez cette tendre & vertueuſe épouſe. Je ne la vois que trois fois la ſemaine ; encore mes jours ſont-ils marqués ; je ne m'en écarte pas d'un moment ; elle craindroit qu'on ne ſoupçonnât quelque choſe, ſi j'étois plus aſſidu. On ne ſçauroit concevoir juſqu'où vont ſes attentions pour ce qui m'intéreſſe. J'entre la nuit, & je ſors avant le jour. Il n'y a rien de ſi plaiſant, que cet air

de myſtére. Hélas, Mademoiſelle, puiſqu'il faut tout vous dire, vous la connoiſſez, elle eſt même de vos amies ; en un mot, c'eſt votre chere Lolotte... C'eſt Lolotte, m'écriai-je avec étonnement ! Hélas, quand vous me parliez d'une perſonne extrêmement vertueuſe & fidelle, j'ai bien eu tort de n'avoir pas ſongé tout d'un coup à elle. En effet on lui trouve beaucoup de mérite ; elle eſt bien digne vous. Qui le ſçait mieux que moi, reprit-il, avec un air auſſi content, qu'avantageux ! Oh je vois bien que vous ne ſçavez pas tout, mon cher Monſieur, lui répondis-je ; & je ſuis perſuadée qu'elle vous cache par modeſtie la plus grande partie de ſes talens. Eh bien, dit-il alors, voilà comme j'aime les femmes ; & non pas ces petites mi-

jaurées qui font ſonner bien haut le peu qu'elles valent, qui nous fatiguent continuellement les oreilles de leur mérite, & des empreſſemens qu'on leur marque, qui ne ceſſent de répéter qu'on les a trouvées charmantes; ma chére Lolotte eſt ſur cet article, d'une modeſtie qui enchante.

Qu'il y a de dupes, diſois-je en moi-même? je commençois à le plaindre; mais ſa ſtupide bonne-foi dérouta ma ſenſibilité; elle m'amuſa beaucoup, il jouiſſoit de ſon erreur; il étoit donc heureux; & tout le reſte étoit étranger à ſon bonheur.

Avant de me quitter, il me fit promettre de refuſer ſa main, en préſence de M. Meſſin qui devoit revenir avec lui. Il m'en preſſa vivement; comme ſi je n'y étois pas diſpoſée à tous égards.

Cependant je ne voulois pas déplaire à M. Meſſin ; je craignois qu'ignorant la véritable cauſe de mon refus, il ne m'en ſçût mauvais gré. J'étois ſi pénétrée de ſes bontés, que j'aurois peut-être épouſé ce Butord ; quoiqu'il eût fallu pour cela avoir le cœur furieuſement diſpoſé à la reconnoiſſance.

M. Meſſin ſe rendit chez moi le même jour avec Paſſe. Celui-ci lui avoit fait entendre que j'avois un éloignement invincible pour ce mariage. Il m'en fit avec douceur quelques petits reproches, cependant ſes diſcours avoient la tournure de ceux d'un homme piqué. La ſituation étoit embarraſſante ; je ne voulois pas être dans mon tort, ni perdre ſes bonnes graces autant par ſentiment, que par intérêt ; l'un

& l'autre entroient dans mes réfléxions. Je pris le parti le plus ſûr ; je rejettai tout ſur Paſſe ; je lui dis qu'il étoit abſolument le maître de mon ſort ; & que je m'abandonnois avec confiance à ſes bontés. Je ne riſquois rien en faiſant une pareille avance ; j'ajoutai que ſon Caiſſier avoit eu très-mauvaiſe grace de dire le contraire.

Oh parbleu ! s'écria Paſſe, voilà un abus de confiance des plus manifeſtes. On n'a jamais joué un tour auſſi cruel ; après ce coup fiez-vous au beau ſéxe. Réfléchiſſez donc à ce que vous faites ; car une honnête femme ne doit avoir que ſa parole. N'étions-nous pas convenus... Allez M. Paſſe, dit alors M. Meſſin, je vois bien que vous m'en avez impoſé & que vous abuſez de mes bontés : on

a toujours tort d'en avoir pour des originaux de votre eſpéce ; je me plains moins de votre réſiſtance, que de m'avoir mis dans le cas de faire des reproches à Mademoiſelle ; je lui demande pardon de l'avoir expoſée à vos impertinences. Vous pouviez vous en tirer plus honnêtement ; & ſi vous m'aviez repréſenté naturellement vos dégoûts pour le mariage, je n'aurois pas été aſſez injuſte pour gêner votre inclination, & pour penſer moins favorablement ſur votre compte. Une autre fois ſoyez plus ſincère ; qu'il n'en ſoit plus parlé. Retirez-vous.

Paſſe fut ſi étourdi de la ſituation, qu'il ſortit ſans rien dire. M. Meſſin étoit déſeſpéré de m'avoir fait eſſuyer un refus auſſi humiliant. Le ſecret du

mariage de cet Original étoit une reſſource pour mon amour-propre, mais je me faiſois une délicateſſe de le trahir, & malheureuſement pour lui, je tins parole.

M. Meſſin me quitta en me témoignant avec les termes les plus obligeans, combien il étoit fâché de ce qui venoit de ſe paſſer; il m'aſſura qu'il le répareroit le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, & d'une maniere bien différente. Les bons cœurs dans l'opulence ont de grandes reſſources, & ſemblent plus adroits que les autres.

Fin de la premiere Partie.

LES
FAUX PAS,
OU
MEMOIRES
VRAIS, OU VRAI-SEMBLABLES
DE LA BARONNE DE ***.

Traduits de l'Original Bas-Breton.

SECONDE PARTIE.

AUX DEUX-PONTS.

Et se trouvent,

Chez DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LV.

LES

FAUX PAS.

L'Impertinence de Paſſe avoit tellement irrité M. Meſſin, qu'il ne put s'empêcher d'en faire part à ſa femme ; elle en eſt furieuſe, elle le détermine à révoquer ſon Caiſſier. On l'envoye chercher pour lui demander tout de ſuite les clefs, & un état de la caiſſe. Il eſt ſurpris de cette eſpéce de violence ; il s'échappe en mauvais propos ; ils paroiſſent ſi injuſtes & ſi révoltans, qu'on le menace de le jetter par les fenêtres. Paſſe en défie,

parce qu'il ſçait qu'elles ſont grillées, & au rez-de-chauſſée, en même tems il gagne précipitament la porte, pour ne pas donner d'autre défi.

La tendre & vertueuſe Lolotte vint le lendemain me faire des reproches du mauvais tour que j'avois joué à ſon époux. Je lui avois caché ceux qu'elle lui jouoit; & je lui fis ſentir qu'elle m'avoit cette obligation. Elle en convint; & m'en remercia. Elle ajouta que l'empreſſement de faire connoiſſance avec M. Meſſin, dont elle avoit beſoin, l'avoit engagée dans cette partie de campagne; que j'avois dérangé ſon projet; & qu'elle n'avoit point eu d'autre vûe. J'aurois pû la confondre par la ſituation où je l'avois trouvée dans le boſquet; mais je ne voulus point ſuivre ce raiſonnement. Elle me

jura que c'étoit la premiere fois qu'elle s'étoit trouvée à ces sortes de parties. Je lui proteſtai que cela lui faiſoit honneur ; & qu'elle s'en étoit auſſi bien tirée, que ſi elle n'avoit fait autre choſe pendant toute ſa vie.

Comme nous avons toujours quelque excuſe pour juſtifier notre cœur, elle ajouta que Paſſe étoit l'époux le plus bourru, le plus plat, & le plus avare qu'on pût trouver ; qu'il lui refuſoit le néceſſaire ; & qu'elle étoit obligée d'avoir de ces petites reſſources pour ſe tirer d'affaires. La voilà déja en contradiction avec elle-même ; & j'aurois ſçu toute ſa vie, ſi j'en avois été bien curieuſe. Elle me pria de ſolliciter M. Meſſin à reprendre ſon mari ; de lui dire naturellement l'état des choſes, & la véritable raiſon de ſon refus. Je le fis inuti-

lement ; on ne voulut plus en entendre parler. Un homme à gages qu'on a chaſſé, ſe croit néceſſaire, quand on le reprend, & il part de là pour redoubler ſes impertinences. Lolotte crut que je n'avois pas voulu m'en mêler ; elle chercha toutes les occaſions de s'en venger. Ce n'étoit qu'une ſuite des noirceurs quelle avoit pratiquées contre moi, & dont je ne l'aurois jamais cruë capable.

Les Epoux réunis m'accabloient de bontés, & ne négligeoient rien pour me procurer un établiſſement honnête. Il ne s'en préſenta point. Je m'en ſouciois peu ; ils avoient la complaiſance de me mener avec eux à la Campagne, mais je les gênois beaucoup ; & ma Compagnie n'alloit pas à tout le Monde. Mde Meſſin n'étoit pas jalouſe des po-

liteſſes que je recevois de ſon Epoux : les bienfaits paſſoient par ſes mains, & n'y perdoient rien. J'avois eu le talent de lui perſuader où j'en étois avec lui; elle l'eſtimoit, elle le crut, & c'étoit un grand coup d'état.

La Marquiſe fut la premiere inſtruite de tout ce qui s'étoit paſſé chez moi. Elle faiſoit grace à ſon Amant d'avoir eu à ſes gages une petite fille, pour attendre la commodité, ou plûtôt la fantaiſie d'une femme de condition; parcequ'il y a des jours où l'on ne ſçauroit admettre, ou avouer un Financier, qu'à *titre d'affaires*,* & il y a de certaines heures où l'on ne doit point en avoir. Elle trouvoit cela dans l'ordre des procédés; mais ſon

* Cette femme n'avoit pas ſans doute lû le *Financier* Roman nouveau; elle auroit été plus modérée dans ſa conduite & dans ſes propos.

retour vers ſa femme paroiſſoit à la Marquiſe ſi plat, ſi rebutant, & d'un ſi mauvais ton, qu'elle étoit déſeſpérée de s'être attachée à un homme *comme cela*, qui avoit aſſez peu de ſentimens pour s'expoſer à être ſifflé de tous les honnêtes-gens. Elle en avoit eu juſqu'alors, diſoit-elle, meilleure opinion. Se rapprocher de ſa femme chez ſa rivale, chez une fille entretenuë, le beau Théâtre pour une réconciliation conjugale! Après le premier feu, elle ſe conſola de cette perte. Les Officiers qui entroient en quartier d'hyver, lui fournirent des moyens de conſolation, & lui firent perdre de vuë un cœur qui rentroit dans ſon devoir; exemple plus aiſé à admirer qu'à ſuivre.

Ces deux tendres Epoux ſe voyant ſans enfans, & com-

mençant à perdre l'espérance d'en avoir, firent venir chez eux Turreville un de leurs neveux, frais émoulu des Académies, bienfait, étourdi & entreprenant. J'eus occasion de le connoître; il se prit tout de suite de belle passion pour moi. Il me l'avoua, avant même de la sentir.

Je n'étois pas en état de disposer de mon cœur; il tenoit toujours à Dureal, quelqu'effort que je fisse pour l'en éloigner; cela ne dépendoit pas de moi. En même tems je n'étois point fâchée de l'amour que j'avois inspiré à Turreville; je le voyois avec plaisir; je lui cachois avec soin que j'étois sensible à celui qu'il prenoit pour me plaire. Mon cœur étoit si vif, qu'il avoit besoin d'une occupation qui ne fût pas éloignée; mais il ne cherchoit que le frivole, sans aller jamais

à l'eſſentiel & au véritable but d'un attachement de cette eſpéce.

Bientôt après M. Meſſin réſolut de marier ſon neveu ; il avoit en main un parti très-avantageux, & même meilleur qu'il n'auroit oſé le prétendre. On lui en fit l'ouverture, il balança ; preſſé de l'accepter, il le refuſa ; & plein de ſa tendreſſe, il vint m'en faire un ſacrifice. Quelque penchant que j'euſſe pour lui, je ne pus m'empêcher de le blâmer de ne pas ſe prêter aux vûes de ſa famille ; je lui mis devant les yeux ſon étourderie dans toute ſa valeur. Au fond du cœur je le plaignois, & tout haut je le bruſquois ; c'étoit un effort de reconnoiſſance que je devois à ſes parens.

La famille de Turreville ne pénétroit point les raiſons de l'éloignement qu'il avoit pour ce mariage ; comme on ſçavoit que j'avois quelque aſcendant

ſur ſon eſprit, on me chargea de l'engager à répondre aux bontés qu'on avoit pour lui. Je m'en acquittai de bonne foi. Il attribua dabord mes ſollicitations à un dégoût marqué; je ne m'en défendis pas, il eut alors la fatuité de n'en vouloir rien croire; mais enſuite il devina la nobleſſe de mon procédé, il m'en tint compte, & m'en eſtima davantage; car on tire parti de tout, pour anoblir, & pour embellir ce qu'on aime.

Je ne pûs m'empêcher de dire à ſes parens que j'avois découvert qu'il avoit une inclination qui étoit un obſtacle à ce mariage. Ne ſeroit-ce pas celle qu'il a pour vous, Mademoiſelle, me dit M. Meſſin d'un air aſſez froid? Comme j'allois m'en défendre, il me préſenta un billet anonyme conçu en ces termes.

» Turreville ne rentrera dans » ſon devoir, qu'autant que vous » éloignerez la Rozen, dont il ne » ſçauroit ſe détacher. Elle eſt » ſon conſeil privé, & l'ame de » ſes plaiſirs. Faites-les obſerver ; » vous ſerez bientôt inſtruits de » ce qui ſe paſſe, & d'où vient » tant de dégout pour le maria- » ge que vous lui propoſez. »

Bon ! m'écriai-je alors, ſans me déconcerter, c'eſt l'écriture de Lolotte ; elle me fait bien de l'honneur ; elle me ſuppoſe beaucoup de charmes, ou un grand manége. En prenant la choſe au ſérieux, infailliblement je l'aurois perſuadée, la plaiſanterie me réuſſit à merveille ; & j'en ris comme une folle. Je ne laiſſai point ignorer les raiſons de haine que cette petite créature avoit contre moi, ni ſon mariage que j'avois juſqu'alors

enſeveli dans le plus profond ſilence. Je rapportai fidélement la ſcene que j'avois euë avec Paſſe, par demande & par réponſe, ſans rien omettre de l'éloge qu'il m'avoit fait de la vertu de Lolotte. On s'en amuſa beaucoup, & l'on ne crut rien de ce qu'elle marquoit.

Je fis part à Turreville qui ſurvint dans ce moment, du billet que ſes parens avoient reçu. Je lui parlai très vivement devant eux; il prit feu; il vouloit ſe venger de Lolotte, & je l'en détournai. Je l'exhortai beaucoup, & de bonne foi, à répondre aux bontés de ſa famille. Il ne repliquoit rien, mais de tems en tems il lançoit ſur moi des regards foudroyans. On me ſçut gré de la façon dont je lui avois parlé, & je m'en ſçavois encore plus, d'avoir eu la force de le faire.

Turreville piqué ne manqua pas de venir chez moi à l'entrée de la nuit ; je lui parlai encore plus ſérieuſement. Il ſe fâcha, il murmura, & finit par pleurer, car c'eſt là le grand cheval de bataille des amans qui veulent perſuader, & attendrir. En un mot, il refuſoit de ſe marier, pour pouvoir vivre avec moi. Voilà le beau projet de cet étourdi, qui ſe ſeroit perdu ſans reſſource, ſi je n'avois eu aſſez de fermeté pour y donner ordre.

Un projet auſſi extravagant n'étoit pas ſans exemple ; mais mon ingratitude n'en auroit point eu. Turreville attendoit tout des bontés de ſon oncle qui l'aimoit beaucoup, quoiqu'il ne fût guères aimable vis-à-vis de ſa famille. Je lui promis de ne plus lui parler de ce mariage, & je lui tins ſinguliérement parole. Je pris dès ce mo-

ment la ferme réſolution de ſacrifier le penchant que j'avois pour lui, aux bienfaits dont ſon oncle m'avoit ſi généreuſement comblée. Il auroit été cruel qu'ils euſſent tourné contre lui-même.

A peine Dureville étoit-il ſorti, qu'un Officier du Régiment où Duréal étoit entré, vint me voir en paſſant par cette ville. Son camarade l'avoit chargé de cette commiſſion, & de s'informer de ma conduite. Il me dit qu'on lui avoit écrit des horreurs ſur mon compte; mais que ſi je n'avois rien à me reprocher, il ſeroit toujours auſſi tendre. Il me conſeilla de lui écrire, il me donna pour cet effet ſon adreſſe; il me promit d'en faire autant de ſon côté.

J'avois réſolu de me mettre dans un Couvent, mais cette réſolution tomba dès ce moment, ſans perdre de vuë le deſſein de

m'éloigner de Turreville, je fus forte par la foibleſſe que j'avois pour Dureal ; il ne me paroiſſoit plus coupable ; c'étoit de ſa part excès de ſenſibilité, plutôt que de mépris. Je me diſpoſai tout de ſuite à faire le voyage de Paris. Je vendis à la hâte tous mes effets, & par conſéquent très-mal ; j'étois encore très-contente du marché. J'allois le voir, me juſtifier, & en même tems rendre Turreville aux vœux de ſa famille. Mais comme un éloignement, une ſimple inconſtance n'auroit pas produit aſſez promptement ſon effet ſur le cœur de cet étourdi, je voulus y mettre un petit vernis de perfidie. Dans les grandes ſituations il faut frapper les grands coups. Je partis ſans qu'il en ſçût rien. On va voir dans ce billet de quelle façon je lui fis mes adieux.

» Vous avez voulu me per-

» ſuader que vous m'aimiez, » peut-être avez-vous cru que » j'y étois ſenſible, en tout cas » en vous trompant, je m'abuſois » moi-même. Le ſouvenir de » Dureal a éclairé mon cœur, » & je ſens que ſa préſence eſt » néceſſaire à mon bonheur. Je » vous rends à votre famille, à » vous-même, en volant dans » les bras de mon véritable amant. » Mettez à profit mon inconſ- » tance, & qu'elle vous ſerve de » leçon »

Une pareille *équipée* pouvoit me deshonorer dans l'eſprit de mes bienfaiteurs ; il y avoit une façon de la faire valoir ; & j'en profitai pour me ménager leur eſtime. Je laiſſai en même tems cette lettre pour M. Meſſin.

» Par excès de reconnoiſſan- » ce je m'arrache à vos bontés ; » c'eſt le ſeul moyen de faire » rentrer Turreville dans ſon de-

» voir. Je lui écris que je vole
» dans les bras de Dureal ; ſi je
» ne lui avois paru qu'inconſtan-
» te, il auroit pû s'opiniâtrer, &
» ſe flatter de me fixer ; il faut
» que ma conduite ait le carac-
» tére de la perfidie la plus noi-
» re, pour le détacher entiere-
» ment de moi. Il eſt tems que
» je répare mes étourderies. Je
» m'en punis en m'éloignant. Je
» m'arrache bruſquement à cette
» paſſion naiſſante. Ces paſſions
» nous maîtriſent toujours, lorſ-
» que nous voulons temporiſer
» avec elles. Je pars pénétrée de
» vos bienfaits, & occupée du
» ſoin de les mériter.

Mon éloignement produiſit l'effet que j'en avois attendu. Etant arrivée à Paris, j'y cherchai inutilement Dureal, il étoit retourné à ſon Régiment. Je fis dans cette Ville beaucoup de

mauvaiſes connoiſſances. Je me livrai à ce tourbillon de femmes qui ne ſont pas difficiles ſur le choix de leurs amis. Elles me mirent tout de ſuite au courant de toutes les intrigues ; elles m'endoctrinerent tout au mieux. Une extrême diſſipation m'empêchoit de réfléchir ſur la ſituation où je me trouvois ; elle n'étoit pas encore critique, mais elle pouvoit le devenir. J'avois des reſſources que j'avois négligées depuis longtems, & que je ne voulois pas mettre en uſage. Les réfléxions prenoient ſur mon embonpoint ; j'aimai mieux avoir moins de bon ſens, que moins de ſanté, & j'uſai avec ſuccès de ce régime.

Dans ces circonſtances, l'Ambaſſadeur de Perſe arriva dans cette Ville ; en racontant ſon hiſtoire je ſuivrai la mienne,

On trouvera peut-être ma conduite un peu trop légère, mais le bonheur en couvre le ridicule.

La Cour de Perſe avoit donné, à la ſollicitation de la Porte, des ordres pour faire chaſſer de l'Aſie les Miſſionnaires & les Marchands François. J'ai toujours ignoré les motifs qui avoient fait agir le Grand-Seigneur ; & par quelle aveugle condeſcendance le Sophi s'étoit prêté à cette bizarrerie. La politique des Cours ne fut jamais ma partie dominante.

Louis XIV. dont les conquêtes rapides allarmoient les Puiſſances le plus éloignées, étoit indigné de ce qu'on avoit violé le droit des gens. La Cour d'Hiſpahan voulut prévenir les juſtes plaintes, ou plutôt les menaces de ce Monarque ; elle lui en-

voya un Ambaſſadeur pour renouveller le Traité de la liberté de Commerce établi entre ces deux Nations.

Il s'agiſſoit de dérober à la Porte la connoiſſance de cette ambaſſade. On chargea à cet effet le Kam d'Erivan du choix d'un Officier en état de remplir cette brillante commiſſion, avec ordre de le faire traverſer tout de ſuite les Etats du Grand-Seigneur, avant que cette nouvelle y fût parvenuë. Si l'on avoit envoyé quelque Seigneur de la Cour même d'Hiſpahan, le ſecret du Miniſtere auroit pû percer, la Porte auroit agi pour empêcher cette démarche; & comme elle avoit inſpiré cette violence, elle auroit bien pû s'oppoſer à l'honneur du repentir.

Le Kam jetta les yeux ſur

Mehemet Riza-beg Général de la Cavalerie de Perſe, Intendant de la Province de Ivira voiſine de la Turquie. On lui remit en même tems les lettres de créance, les ordres particuliers, les inſtructions, & les préſens deſtinés pour le Roi de France.

Riza-beg extrêmement flatté de ce choix, pour ne pas s'écarter des vuës de ſa Cour, bruſqua les préparatifs de ſon voyage, & ſe rendit tout de ſuite à Smirne. En arrivant il eut la précaution de remettre au Conſul de France les préſens & ſes papiers. Celui-ci les confia à un riche Négociant Arménien prêt à partir pour Marſeille.

Il n'étoit pas poſſible que ſon Excellence s'embarquât ſur le même Vaiſſeau : outre qu'il n'y avoit point de place, ſes Equipages étoient entre les mains du

Grand Douanier, à qui il avoit déclaré qu'il alloit en pélerinage à la Mecque. (Ces ſortes de dévotions & les voyages aux Eaux, cachent preſque toujours des myſtéres.) Sa ſuite trop nombreuſe pour la ſainteté de ce deſſein, & ſes gens qui s'étoient coupés dans les queſtions qu'on leur avoit faites, donnérent lieu à des ſoupçons. On le fit obſerver; il en fut inſtruit; il crut tromper la vigilance de ceux qui étoient chargés de ce ſoin, en allant à Conſtantinople, où il fut arrêté un moment après ſon arrivée.

La Cour de Perſe apprit l'empriſonnement de ſon Miniſtre; mais comme elle vouloit encore envelopper cette démarche dans les ombres de la politique, elle ne jugea pas à propos de le reclamer. Les maximes d'Etat s'étendent juſques ſur les moindres

événemens. La prudence eſt l'ame des ſuccès, & tout le bonheur d'une Nation porte ſur elle.

Le chagrin de ſe voir arrêté comme un criminel, la crainte qu'on ne l'accusât à Hiſpahan de quelque étourderie, & l'incertitude de ſon ſort, tout cela prit ſi vivement ſur ſa ſanté, qu'il fut attaqué d'une fiévre violente, & d'une eſquinancie qui lui ôtoit entiérement la reſpiration. On ne tarda pas à l'interroger; on lui annonça cette formalité de Juſtice, & comme il n'avoit qu'une Lettre-de-Change de cent mille livres ſur un Négociant de Marſeille, qui pût ſervir de preuve contre lui, il réſolut, dans la crainte qu'on ne le fouillât, de la mettre en piéces pour l'avaler plus aiſément; mais les Commiſſaires étant ſurvenus dans le moment où il les attendoit le moins, il prit

prit le parti de n'en faire qu'un morceau. Cette eſpéce de bouchon s'étant arrêté ſur la luëte qui étoit extrêmement enflée, l'empêchoit de reſpirer ; il ſuffoquoit ; il faiſoit des grimaces épouvantables. On le crut furieux ; en effet il avoit raiſon de l'être. On alloit le faire enchaîner, lorſqu'on connut qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire. On lui fit prendre un verre de Sorbec qui le tira d'affaires. Graces au danger qu'il venoit de courir, on ne trouva rien qui fût contraire à ſa déclaration. On lui fit eſpérer la liberté. Cette eſpérance contribua beaucoup au rétabliſſement de ſa ſanté. Sa tranquillité adoucit le poids de ſon infortune ; & ſa conſtance l'en débarraſſa.

On fixa le tems de ſa liberté

au départ de la caravane pour la Mecque.

Deux jours avant ce pélerinage, on le remit entre les mains d'un Chiaoux Bachi qui étoit obligé d'en répondre. Celui-ci peu attentif à l'observer, ou gagné peut-être, lui ménagea les moyens d'avoir un entretien secret avec l'Ambassadeur de France; Rizabeg prit avec ce Ministre les mesures les plus convenables pour sa fuite, & pour son passage. Padery Athénien secrétaire interprête, alla sur un vaisseau François l'attendre à Alexandrette, pour le recevoir, au cas qu'il pût s'échapper de la caravane.

Le Ministre Asiatique connoissoit le danger de sa situation; une trop grande joye pouvoit lui nuire; une crainte trop raisonnée pouvoit aussi lui donner

un air embarraſſé. Tout excès méne au mal ; il modéra l'un par l'autre, & il trompa les yeux les plus clair-voyans.

On ne manqua pas de recommander à ceux qui étoient chargés de la conduite de la caravane, d'obſerver de près Rizabeg & ſa ſuite ; ce Miniſtre de ſon côté, pour donner lieu à plus de confiance, fit ſemblant de ne pas s'appercevoir des précautions qu'on prenoit pour s'aſſurer de lui ; au contraire il affecta de ſe rendre néceſſaire ; de s'intéreſſer au bon ordre ; d'être attentif à la régularité des cérémonies ; de faire ſes priéres avec des contorſions auſſi violentes que s'il avoit encore la lettre de change engagée ſur la lüette. Tous ces dehors en impoſérent aux conducteurs. Ils crurent qu'il n'étoit plus néceſſaire d'avoir les

yeux ſur lui ; & qu'un motif de reconnoiſſance fixeroit ſa fidélité. Cette derniére réfléxion n'étoit point entrée dans ſon plan ; & il ſaiſit le premier moment de confiance, pour prouver qu'on avoit eu tort d'en avoir.

A la troiſiéme journée il s'échapa dans la nuit, pour ſe rendre à Aléxandrette, où Padery l'attendoit. Il s'embarqua, quoique le tems ne fût pas propre pour la navigation ; mais la crainte eſt un vent qui méne loin. Il n'avoit plus, s'il eût été ratrapé, le prétexte d'un pélerinage à la Mecque. Il partit ſans ſes tentes, & ſans ſes bagages. Il avoit toujours eſpéré qu'il rempliroit les projets de la Cour d'Hiſpahan, ſans l'intéreſſer à ſa liberté ; il en vint à bout. On eſt toujours éloigné du ſuccès de ſon entrepriſe, quand

on se persuade qu'on ne réussira pas.

Un personnage aussi intéressant vaut bien la peine d'être détaillé. Je vais donner ici son portrait ; & je veux qu'il ressemble à l'original, n'en déplaise à quelques Ecrivains modernes qui dans les traits de leur Héros, n'offrent que le désordre de leur imagination ; & nous laissent toujours l'avantage de faire pour la premiere fois connoissance avec ceux qu'il veulent nous représenter.

La taille de Riza-beg n'avoit rien d'extraordinaire, je commence par-là ; c'est la premiere chose qui frappe notre Séxe. Sa jambe étoit assez bien ; mais en pure perte, puisqu'on ne la voyoit pas. Il avoit le pied *à la Chinoise* (Je cours de la tête aux pieds, ce désordre caractérise le génie) son visage ovale présentoit un

tein livide, un front large & découvert ; ſes yeux étoient noirs, & preſque étincelans ; le nez aquilin, les dents extrêmement blanches & bien rangées. Voilà exactement ſa figure.

Son caractére n'eſt pas ſi aiſé à ſaiſir. Né avec beaucoup d'eſprit, il n'avoit que celui de ſon état. Pénétrant juſqu'à la défiance, voluptueux juſqu'à la débauche, vif juſqu'à l'étourderie, décidé juſqu'à l'opiniâtreté, honnête homme juſqu'à la dureté, fidéle à ſes promeſſes, au préjudice même de ſes intérêts, fier juſqu'à la brutalité, plus fantaſque qu'une petite maîtreſſe, plus prévenu en ſa faveur qu'un *talon rouge*, ſes vertus & ſes vices ſe fixoient toujours aux extrêmités. On trouvera dans ce caractére quelques petites contradictions ; mais elles tiennent à mon héros. D'ail-

leurs les hommes sont si inconséquens, & si opposés à eux-mêmes, qu'on a de la peine à les reconnoître du soir au lendemain ; & souvent même il ne faut qu'un moment pour les perdre de vuë, sans qu'ils changent de place.

Le Capitaine du vaisseau, avoit de la peine à s'éloigner du Port dans un tems qui n'étoit pas favorable ; mais la dignité du Passager lui en imposa ; & le voyage fut des plus heureux. Après la quarantaine dans le port de Marseille, Riza-beg crut qu'il étoit de la grandeur de son caractère de faire dans cette Ville une Entrée solemnelle. Il en ordonna les préparatifs, sans en avoir prévenu les Magistrats. On en fut instruit ; on lui fit les représentations convenables ; mais il n'étoit pas dans le goût d'en écouter. On s'en apperçut, & l'on

prit le parti de s'y oppoſer formellement, en faiſant entendre que cette cérémonie étoit réſervée pour la Capitale du Royaume.

Rizabeg n'inſiſta plus ; il fit ſemblant de ſe rendre à ces raiſons ; mais plus opiniâtre que les Provençaux même, il attendit que les Députés du corps de Ville fuſſent ſortis, pour exécuter ſon projet. Il s'embaraſſa fort peu du cortége, & de tous les acceſſoires que les Villes ajoutent pour augmenter l'éclat d'une pareille cérémonie. Il étoit ſans façon juſques dans les grandes choſes.

Etant monté à cheval précédé de quelques *Maraboux*, & au milieu de ſes Officiers, il ſe promena pompeuſement dans toutes les rues, le cimeterre d'une main, & de l'autre por-

tant une vénérable pipe à replis tortueux.

Une pareille nouveauté, le silence & la singularité de la marche, la gravité de son Excellence & de son cortége, l'air imposant de sa barbe & de sa pipe, faisoient, avec la gayeté Provençale, un contraste extrêmement plaisant. Il prit les éclats de rire de la populace pour un effet du plaisir & de l'admiration. L'amour-propre occasionne souvent de pareilles équivoques.

Après cette brillante entrée, il songea plus sérieusement à sa sortie; & il se mit en chemin pour se rendre à Paris. A six lieuës de Lyon, il ne trouva pas assez belle l'hôtellerie qu'on lui avoit destinée. Il se décida pour l'Eglise du lieu qui avoit plus grande apparence. Les habitans s'étant opposés à l'enfoncement

des portes, dont on lui refuſoit les clefs, il alla ſe loger dans une maiſon de campagne qui ſe préſentoit aſſez joliment ſur une hauteur ; & quoiqu'il n'y eût perſonne pour le recevoir, il s'en fit ouvrir les portes, y ſoupa bien, & dormit de même, quoiqu'avec un mauvais repas, & mal à ſon aiſe.

Ebloui de la grandeur du Maître qu'il repréſentoit, il croyoit que tout devoit céder à ſes caprices. La petite mortification qu'il avoit euë à Conſtantinople, ne l'avoit rendu ni plus circonſpect, ni plus poli. L'éducation eſt un peu tardive chez les Aſiatiques ; & chez nous elle eſt ſi prématurée, qu'on en oublie les principes, quand il faut en venir à l'application.

Les grands hommes ont ſouvent de petites fantaiſies ; Riza-

beg en avoit plus qu'un autre. Ayant apperçu aux environs de Moulins un cadavre exposé sur une rouë, il s'en approcha pour mieux jouir de cet affreux spectacle. Il le considéra d'un air riant, & très-attentif. Cette maniere de punir les hommes, lui parut plaisante & bien imaginée elle avoit un certain piquant capable de l'amuser ; aussi ne fut-il pas plutôt entré dans la Ville, qu'il demanda le divertissement d'une pareille exécution. On lui assura qu'il n'y avoit dans les prisons aucun criminel qui méritât ce supplice. Il trouva fort mauvais qu'il n'y eût personne dans le goût de se faire rompre, pour lui faire plaisir. Il offroit aux Magistrats un de ses gens, dont il garantissoit la complaisance. Alors on lui représenta que les Loix

divines ni humaines, ne permettoient pas de donner la mort ſans qu'on l'eût méritée. Cela lui parut très-ſingulier, & ſurtout qu'on voulût être caution de l'innocence de celui qu'il propoſoit pour ce petit divertiſſement *. » Eh que ſçavez-vous ? diſoit-il, tant bien que mal, « peut-être en » mérite-t-il davantage. Pouvez-» vous en répondre, puiſque » vous ne l'avez jamais vû? Cela » eſt auſſi pitoyable, que ſi je me » mêlois d'aſſurer que vous ne le » méritez pas. Il eſt conſtant que » vous me ririez au nez, & vous » auriez raiſon. Il faut convenir » que les François ne ſont guè-» res complaiſans pour les Etran-» gers. Eh, pourquoi veulent-

* On auroit peut-être bien fait de paſſer ce raiſonnement, parce qu'à chaque inſtant on eſt à portée d'en entendre d'auſſi ridicules.

» ils que nous le soyons plus » pour leurs Missionnaires, & » pour leurs Marchands ! S'ils » passent jamais par Ivira, je » n'oublirai point ce qui m'ar- » rive aujourd'hui ; & surtout » s'ils ont le bonheur d'être Ma- » gistrats de Moulins. »

La Ville de Marseille s'étoit opposée à son Entrée; on lui avoit refusé les portes d'une Eglise dont il vouloit faire son cabaret ; on ne daignoit rompre personne pour l'amuser ; tous ces petits caprices de la part des François * le prévinrent très-mal en leur faveur ; & tout cela influa beaucoup sur sa conduite pendant son séjour dans ce Royaume. Quelques particularités feront mieux sortir son caractére, que

* Il n'avoit étudié les mœurs de cette Nation que dans des Livres faits alors depuis cinq à six ans. Le moyen de la reconnoître !

le portrait que j'ai fait.

Le Baron de Breteuil Introducteur des Ambaſſadeurs, étant allé de la part du Roi juſqu'à Charenton, pour le complimenter à ſon arrivée, il ne daigna pas ſe lever, & le reçut aſſis ſur un tapis à la maniére Orientale. Cette petite impoliteſſe ne frapa point dabord ; comme on crut qu'il ignoroit les uſages, on ne la releva pas. Mais ayant voulu ſe conduire de même à l'égard du Maréchal de France déſigné pour l'accompagner à ſon Entrée, le même Introducteur prit la liberté de lui repréſenter que le caractére dont il étoit revêtu, ne le diſpenſoit point de le recevoir de bout, ce qu'il refuſa, en diſant qu'*il ne ſe leveroit qu'auprès de la Perſonne du Roi, & qu'il conſidé-*

roit les autres comme des Eſclaves. Apprenez-nous, Monſieur, lui dit alors le Baron, *qui vous êtes ! Seriez-vous le Roi de Perſe ? à Dieu ne plaiſe*, répondit-il humblement, *je ne ſuis qu'un de ſes moindres Eſclaves. Eh bien*, continua l'Introducteur, *Eſclaves pour Eſclaves, rendez en qualité d'Eſclave du Roi de Perſe, à l'Eſclave du Roi mon Maître, les honneurs qu'on vous rend ici.* Cette bonne raiſon ne le frappa point, il perſiſta dans ſon opiniâtreté.

L'Introducteur étant deſcendu pour aller informer le Maréchal de ce qui ſe paſſoit, l'Ambaſſadeur croit ce moment favorable pour éluder le cérémonial qu'on exigeoit de lui ; il deſcend d'un autre côté, va dans la cour, monte le cheval qui lui étoit deſ-

tiné, & veut en cette posture, recevoir le Maréchal. Le Baron s'en étant apperçu, il arrête le cheval par la bride, oblige son Excellence d'en descendre, il remonte avec lui dans l'appartement, où il se voit tout-à-coup investi par six Domestiques armés d'un fusil qu'ils couchoient en joue, & n'attendant que l'ordre pour tirer; un autre portant un sabre nud qu'il alloit présenter à son Maître.

Le Baron voyant cet appareil menaçant, lui dit avec une dignité imposante, qui étoit inséparable de sa place & de son caractére: *Est-ce ainsi, Monsieur, que vous croyez me faire peur! Sachez que vous êtes dans la Capitale de l'Empereur mon Maître, & que pour six Fusiliers que vous avez là, d'un seul coup de sifflet*

j'aurai ſix mille hommes qui feront main baſſe ſur vous, & ſur vos gens. Ordonnez tout de ſuite à tous ces gueux qui me manquent de reſpect, de ſe retirer. Vous êtes dans un pays où les violences ſont défenduës, & ſi vous continuez à faire le mauvais, on ſçaura bien vous mettre à la raiſon. Dès ce moment il en entendit, & devint l'homme du monde le plus attentif & le plus poli.

La ſingularité de ſa conduite, les propos qu'on tenoit ſur ſon compte, ſa commiſſion qui paroiſſoit auſſi extraordinaire, que ſes actions; tout cela redoubla l'empreſſement de le voir.

Certaines femmes chargées de faire aux Etrangers les honneurs de Paris, ne négligérent rien pour lui plaire. Un Amant de cette conſidération, ou plutôt de cette célébrité, donne plus

de réputation, que vingt intrigues d'éclat * ; dans le moment on devient à la mode, on eſt couruë, c'eſt le bâton de Maréchal au ſervice de Cythére. Ce n'eſt point aſſez que d'être jolie, il faut ſçavoir encore placer avantageuſement ſa perſonne ; tout dépend de la façon dont on débute ſur ce premier théâtre de l'Univers galant, & qui donne aujourd'hui le ton à tout ce qui reſpire.

D'autres femmes qui croyoient avoir beaucoup d'eſprit, parce qu'on leur avoit ſouvent dit qu'elles en avoient, me firent ſentir la ſolidité de ces maximes par des exemples frapans; je n'en raporte aucun, tout le monde les

* On entend ici de ces intrigues bien avouées & bien ſcandaleuſes, telles que celles de la.... *Devine ſi tu peux, & choiſis ſi tu l'oſes.*

a ſous les yeux. Elles m'étourdiſſoient à force de citations ; mon cœur prenoit toute ſorte d'impreſſions, on éprouvoit ſa ſoupleſſe de toutes les manieres. Il ſe laiſſoit aller aux mouvemens de la vanité & de l'ambition, avec la même facilité, qu'il s'étoit livré à ceux de la tendreſſe. C'étoit un cahos de projets de fortune & de deſirs de grandeur, d'où je ne pouvois me retirer que dans des momens où la raiſon a le ſecret de nous faire réfléchir ſur les moyens de les exécuter.

J'allai voir ſans deſſein cet Ambaſſadeur ; il me fit l'accueil le plus gracieux ; & quoiqu'il fût entouré d'un cercle de jeunes perſonnes, dont la figure avoit plus de prétentions que la mienne, il me diſtingua. Je m'apperçus qu'il me fixoit beaucoup,

& je baiſſai les yeux, comme cela ſe pratiquoit jadis ; je tenois encore à cet ancien uſage ; il me réuſſit.

Rizabeg frappé de l'air de décence que j'avois mis dans cette viſite, ordonna qu'on me ſuivît pour ſçavoir ma demeure ; il avoit déja pris cela de nos François. Le ridicule & l'impertinence font ſur l'eſprit des Etrangers, des progrès auſſi rapides, qu'inconcevables.

On trouve partout des Cavaliers officieux qui ſervent de Mentors à tous les Etrangers, & qui ſe mettent avec plaiſir de moitié de toutes leurs ſotiſes. Le Chevalier *Enblanc* * étoit de ce nombre. Quoique je ne l'euſſe jamais vû, il vint le lendemain chez moi avec un air fort aiſé, pour m'annoncer que Rizabeg

* Faute d'impreſſion bien ſenſible.

étoit épris de mes charmes ; & qu'il vouloit ſouper le ſoir même avec moi. Je lui répondis que ſon Excellence avoit bien de la bonté, & lui-même encore plus ; mais que depuis longtems j'étois à la diéte Blanche ; & que je ne la dérangerois ni pour tous les ordres de Chevalerie enſemble, ni pour toutes les Excellences des corps politiques. Je le priai en même tems très-poliment de ſe lever d'une *chaiſe longue* où il ſembloit s'être établi *à demeure*. Il douta dabord s'il ſe ſeroit trompé ; il prétendoit m'avoir déja trouvée à de petits ſoupers ; il m'aſſuroit même.... que ſçai-je?... des bêtiſes qu'il prenoit dans ſa tête, & qu'il vouloit me perſuader ; voilà le plus plaiſant.

Je m'apperçus que ſa viſite étoit une impertinence décidée, je lui parlai très-ſérieuſement, il en fit

né m'assura que le sort s'étoit déclaré pour moi ; & à force de me promettre que je ferois tourner la tête à Rizabeg, elle fit en effet tourner la mienne ; le prodige n'étoit pas grand.

Je m'en rapportai plus à cette prédiction, qu'aux propos du Chevalier. J'en acceptai l'augure. Cette ideé de grandeur, ou plutôt cette éspérance, me donna un air de gayeté qui animoit tous mes traits, & la vivacité de mes regards sembloit annoncer mon triomphe. La confiance & l'espoir sont l'ame des graces & de la beauté. Je retournai à l'Hôtel de l'Ambassadeur, où je me présentai avec cet air aisé qui tient un juste milieu entre l'effronterie & la timidité.

Auſſitôt que Rizabeg m'eut apperçuë, il vint au-devant de moi,

moi ; il m'accabla de ces politeſſes qui vont toujours au-delà de l'amour-propre ; il me fit un compliment qui n'étoit pas abſolument ſi mal tourné (je commençois à m'y connoître un peu) il le prononça aſſez bien, pour que je puſſe le comprendre ; & quoique ſes expreſſions fuſſent un peu Aſiatiques, je n'y trouvai pas beaucoup de différence avec celles dont nos Petits-Maîtres nous étourdiſſent tous les jours. Ils ſont de ce côté, un peu Orientaux, & malheureuſement ils ne le ſont pas au moment où * il faudroit l'être.

Les attentions marquées qu'il eut pour moi, produiſirent d'abord tout l'effet qu'il devoit en eſpérer. La prédiction de la Sybille

* Il n'y a ſeulement pas là de néceſſité abſoluë, mais morale & de bienſéance. *Liſez la Vie de Ninon Lenclos.*

étoit en bon train, & ma viſite fut longue. Le Chevalier qui ne le quittoit preſque jamais, lui avoit rendu compte de celle qu'il m'avoit faite ; il m'aſſura, en particulier, que mon air difficile avoit pris, & que je le *tenois*.

Mon Séxe & les égards que Rizabeg me témoignoit, me donnerent la liberté de lui faire des queſtions. Je ne m'écartois guères de celles qui m'intéreſſoient le plus. On m'avoit aſſuré qu'il avoit douze femmes ; je voulus le ſçavoir de lui-même. Il en convint, en me diſant que, s'il en avoit trouvé une auſſi aimable, il ſe ſeroit fait un plaiſir d'y borner tous ſes vœux.

J'eus tout lieu d'être contente de cette viſite. Ma démarche étoit hazardée ; mais on n'en a pas de compte à rendre, dès que le ſuccès en eſt heureux ; & l'on

m'embarraſſeroit beaucoup, ſi on m'obligeoit à donner des raiſons de toute ma conduite.

Après pluſieurs viſites qu'il me fit avec beaucoup de précaution, Il me parla très-ſérieuſement de mariage. Voilà de ces bonnes fortunes auxquelles on ne pourroit jamais s'attendre, & qui ont un air de plaiſanterie. Je le crus de même ; je le lui témoignai. Il me jura par le grand Dieu des Batailles, par ſon Sophi, par ſon cimeterre, & par la maudite lettre de change qu'il avoit avalée, qu'il étoit très-vivement épris de mes charmes, & qu'à ſon retour, il répudieroit toutes ſes femmes, pour s'attacher uniquement à moi. Ce détachement étoit grand pour un Aſiatique ; j'en connoiſſois tout le prix ; je ſacrifiai mon dégout à la reconnoiſſance, & mes plai-

sirs à l'ambition. Il exigea seulement un profond mystére sur notre mariage, & que je passerois pour sa maîtresse *en titre*. Il sentoit le ridicule de cette alliance ; & je n'étois pas absolument bien pénétrée de l'humiliation de l'état de fille *entretenuë*. Je m'estimois trop heureuse d'être, à quelque titre que ce fût, la femme d'un Ambassadeur.

La cérémonie de notre mariage fut aussi burlesque, aussi secrette, & aussi triste qu'il pouvoit le desirer. Son *Lousman* nous unit dans l'hôtel même. Ce bonheur me paroissoit un songe. Il donna à notre union un ton de bonne fortune, & d'intrigue réglée, dont tout le monde fut la dupe. On me crut simplement à ses gages ; & ma probité se fit un devoir de ne pas démentir les apparences.

Notre mariage étoit auſſi extraordinaire, que ſon ambaſſade ; mais la ſuite le fut moins ; & l'expérience m'apprit qu'un Perſan avoit trop de douze femmes ; ou que ces douze femmes n'avoient pas aſſez d'un Perſan. On avoit raconté des prodiges des honneurs qu'il rendoit à notre Sexe ; une imagination libertine en avoit fixé le calcul ; on ſe faiſoit un plaiſir de ne pas le chicaner, pour avoir occaſion de ſe plaindre de ceux qui ne nous mettent point dans le cas de calculer ſi profondément. On voit tant de ces réputations extorquées qui ne tiennent qu'à quelque légère circonſtance, ou plutôt à l'amour-propre des femmes qui les établiſſent.

Riza-beg venoit myſtérieuſement paſſer les nuits avec moi ; mais quelques précautions qu'il

prît, pour en dérober la connoiſſance au Public, on ſavoit toutes les particularités de ſes viſites; on eût dit qu'on en donnoit, tous les matins, le bulletin à ma porte. Il n'y avoit qu'un Article qui étoit un peu forcé; mais j'étois trop jalouſe de la réputation de mes charmes, pour démentir cet heureux bruit. Rafinement d'amour-propre aſſez follement entendu, & qui devient à la mode.

Toutes les plaiſanteries qu'on faiſoit ſur notre compte, prenoient dans le Monde, & me donnoient un air de conſidération. On me fixoit au Palais Royal; on en parloit tout haut dans les Foyers; j'eus dès ce moment un titre pour me préſenter au grand Balcon de la Comédie Italienne * *du côté de*

* Voyez ce balcon quand il eſt paré, & le Recueil des Priviléges & Immunités des Veſtales de Paris, *ſous preſſe.*

la Reine. On me chanſonna très-bien, & je fis mieux, je chantai ces chanſons. Je riois de la bonne foi du Public, de la jalouſie des femmes d'un certain état, de l'envie que j'excitois parmi les Bourgeoiſes, & du mépris des Femmes *comme il faut.* En un mot je me moquois tout haut de ceux, dont la malignité oiſive ſe joüe de l'activité des foibleſſes des autres.

J'éloignerai d'ici tout le merveilleux de cette ambaſſade qu'on mettoit au rang des fictions. Je puis du moins proteſter * en connoiſſance de cauſe, que l'Ambaſſadeur n'étoit pas la Chimère de... c'étoit plutôt un hommage que le grand Sophi

* Scarron dans ſes Nouvelles dit : *Il lui fit des proteſtations, mais à force d'en vouloir faire de trop grandes & de trop belles, il en fit d'impertinentes.* Que penſeroit-il de celle ci?

rendoit aux vertus éclatantes de Louis XIV. qu'une diſcuſſion d'affaires & d'intérêt ; ce qui diſpenſoit Riza-Beg d'aller ſouvent à Verſailles, & de conférer avec les Miniſtres de France, & des Cours Etrangères.

Il n'aimoit pas cette agitation continuelle qu'on voit dans les Palais des Rois, cet empreſſement, ni cet air *affairé* qu'on affecte dans le ſein même de l'oiſiveté. Il auroit préféré ces Cours qui reſſemblent à ces vaſtes Tombeaux d'Aſie, où ne ſont renfermés que des corps ſans mouvement, & ſans ame.

Trop prévenu contre notre Nation, dont il ne meſuroit que la ſuperficie, il ſe lia avec très-peu de monde. On lui avoit fait ſi peu de grace, qu'il n'en voulut faire à perſonne.

Après un mois de ſéjour dont

il avoit passé la plus grande partie avec moi, dans une maison de Chaillot, il eut son audience de congé.

J'étois grosse ; & malgré cet état, je me faisois un véritable plaisir d'entreprendre le voyage d'Asie. Il me tardoit de voir tomber douze femmes à mes genoux ; j'allois jouir de leur humiliation & de leur rage. Quel triomphe pour une coquette ! & quel tableau pour l'amour-propre !

Ses complaisances, ses attentions, sa tendresse même, avoient tout obtenu de ma reconnoissance, & rien du penchant. En un mot, je ne l'aimois pas. Cela n'étois pas bien merveilleux ; il étoit mon époux : j'étois au ton du jour ; cependant j'aurois été fâchée qu'il se fût apperçu de mon indifférence ; au lieu que les

autres femmes ne s'en embaraſſent guère. Voilà toute la différence qu'il y avoit entr'elles & moi.

Le Public qui ignoroit encore notre mariage, fut très-étonné de voir que je ſuivois Riza-beg dans ſon Pays. Je ne rapporte point tous les propos ſinguliers qu'on tint ſur notre compte. * Nous nous rendîmes au Havre, où nous montâmes *l'Aſtrée*, Frégate équipée aux dépens du Roi, pour le conduire juſqu'en Dannemark.

Riza-beg avoit choiſi cette route, pour éviter les Etats du Grand-Seigneur, où il craignoit quelque nouvelle violence. Le bruit de ſon ambaſſade s'étoit répandu partout. Il avoit encore à Paris une indigeſtion de la Lettre de

* Voyez le Journal de Verdun, & ſurtout les XXIV. & XXV. Tomes.

Change qu'il avoit avalée à Conſtantinople. La Caravane de la Mecque qu'il avoit commencée malgré lui, ne lui avoit point paruë exceſſivement amuſante. Tout cela le détermina à ſe rendre en Aſie par le Nord.

Je m'abandonnai ſans peine à ſa tendreſſe, & à ſa probité. Il y avoit longtems que mon parti étoit pris ; & je n'avois point fait mes réfléxions après coup. Il eſt vrai que le déſeſpoir y entroit pour quelque choſe ; je voulois m'éloigner de tout ce qui pouvoit me rappeller le ſouvenir de Dureal. Il m'avoit offenſée, mais mon amour humilié n'étoit rien en comparaiſon de mon ambition. J'étois aimée de Riza-beg ; je diſpoſois entiérement de ſon cœur ; & je n'en faiſois pas un mauvais uſage. Je ſçavois qu'il ne me manqueroit point ;

ſi je lui avois témoigné la moindre défiance, la crainte m'auroit cauſé ce malheur; & mon eſpérance portoit des reſſources avec elle.

Dans notre navigation tout le monde s'empreſſoit de me témoigner des attentions infinies. Riza-beg prétendoit que les ſiennes étoient aſſez grandes, pour diſpenſer les autres d'en avoir. Le Capitaine ne penſa pas de même. Plus galant que ne le ſont ordinairement les perſonnes de ſon état, il me faiſoit très-aſſiduement ſa Cour. Il avoit de l'eſprit, il étoit vif, enjoué; il tiroit parti de la moindre choſe pour nous amuſer; en un mot, j'étois charmé de *l'avoir*; quoiqu'il ſe moquât un peu de ma conquête. Il ignoroit où nous en étions enſemble; & il avoit pris le change ſur mon état; ma

groſſeſſe ne le dépayſoit pas ; il la regardoit comme un mal d'avanture. Un peu plus de politeſſe l'auroit rendu encore plus aimable. Il faut moins exiger des hommes pour en obtenir davantage. Comme il étoit avec moi ſans deſſein, il agiſſoit ſans circonſpection : l'Excellence Perſanne s'y méprit, elle en devint jalouſe.

Cette petite attaque de jalouſie me donna bonne opinion de ſa tendreſſe. J'ai toujours ſçu tourner ces tracaſſeries au profit de l'amour-propre. Cependant je n'oſois déclarer au Capitaine ce qui ſe paſſoit dans le cœur de mon Epoux ; je ne voulois pas le rendre fat, ni lui faire naître des prétentions.

Une imagination effrayée trouve ſouvent le moyen de réaliſer les chimères.

Le neuviéme jour nous eſſuyames une horrible tempête * la mer en fureur faiſoit paſſer ſon agitation dans notre ame ; des nuages affreux, en nous dérobant le jour, nous éclairoient ſur le danger ; les vents déchaînés ſembloient à chaque inſtant entr'ouvrir le vaiſſeau ; l'horreur de ce ſpectacle n'étoit comparable, qu'à celle que nous reſſentions. Nous comptions tous périr ; je tenois beaucoup à la vie ; j'avois toujours devant les yeux l'humiliation des douze femmes de Riza-beg ; leur répudiation étoit un triomphe que je ménageois à ma petite vanité ; & qui me dédomageoit de certains dégoûts. Il eût été bien

* Il faut bien dans un récit d'avantures, un événement de cette force ; mais nous nous en ſerions bien paſſés dans notre voyage.

cruel de faire naufrage avec de ſi bonnes diſpoſitions, & dans un ſi beau chemin pour mon élévation.

La manœuvre du vaiſſeau étant abandonnée, le Capitaine deſcendit dans notre chambre pour nous conſoler, ou plutôt pour nous cacher le danger. Mon état & mon Séxe l'intéreſſoient beaucoup; il crut que j'avois plus beſoin de conſolation, que Rizabeg qu'il n'aimoit pas exceſſivement. Il fit tout ce qu'il put pour me raſſurer. Il me dit à l'oreille que ſi le vaiſſeau venoit à périr, il me feroit paſſer dans la chaloupe; & que n'étant qu'à cinq lieuës d'une Côte, il ſeroit aiſé d'y aborder.

Cette reſſource me donna un air de ſatisfaction. Son Excellence qui étudioit tous mes mouvemens, crut qu'il m'avoit tenu

quelque propos galant ; elle ſe leva précipitament. Le Capitaine en fit autant ; dans cet inſtant même un coup de vent jetta preſqu'entiérement notre vaiſſeau ſur le côté, & nous tombâmes tous les trois les uns ſur les autres. Cette chûte nous groupa ſi ſinguliérement, que quand le Capitaine l'auroit fait à deſſein, il n'auroit pû ſe placer plus avantageuſement pour me faire rougir, & pour déſeſpérer mon amant. Celui-ci trouva la ſituation trop indécente, pour être naturelle ; ou plutôt trop naturelle, pour n'être pas indécente, c'eſt au choix du Lecteur. Il en témoigna ſon mécontentement avec tant de hauteur, & dans des termes ſi inſultans, que notre Marin ne put s'empêcher de lui répondre dans le même goût.

La querelle fut ſi vive que Rizabeg lui auroit tranché la tête, ſi je ne me fuſſe oppoſée à cette violence. Le Capitaine de ſon côté, avoit tiré deux piſtolets pour faire feu ſur lui. Mes cris les déſarmérent ; j'eus une attaque de colique des plus cruelles; on craignoit une fauſſe couche, ce qui occupa plus eſſentiellement les parties belligérantes. Leur colère avoit commencé par la prévention, & comme le ſujet en étoit léger, elle finit par le repentir.

L'orage qui s'étoit élevé dans le vaiſſeau, ſembloit avoir conjuré la tempête. Le vent devint très-favorable. Le Capitaine occupé à rétablir la manœuvre, & à donner ſes ordres à l'équipage, n'eut plus le tems de nourrir la jalouſe Rizabeg ; &

deux jours après, nous entrâmes dans le port de Hambourg, où, en descendant du vaisseau, son Excellence dit très-sérieusement au Capitaine, que, s'il avoit raisonné davantage, il lui auroit tranché la tête avec la même facilité, qu'il le fit à un malheureux valet de pied, qui se trouva par hazard à côté de lui.

Cet excés de cruauté, & d'autres mécontentemens déterminérent une grande partie de ses gens à l'abandonner; il ne voulut plus remonter *l'Astrée*. Le Capitaine n'étoit pas de son goût, parce qu'il le croyoit du mien. Cela ne diminua rien de sa tendresse.

Nous primes par terre la route de Dantzick, où le mauvais tems nous retint très-à-propos; car au bout d'un mois j'accouchai d'un gros Persan, qui lui fit

un plaiſir infini, & qui dans ce moment ne m'en donna guères.

Au bout de ſix ſemaines, nous nous mîmes en marche pour aller par terre en Ruſſie. Notre ſuite étoit réduite à ſept perſonnes, en y comprenant une bonne & laide nourriſſe que j'avois eu l'attention de choiſir dans ce goût, afin qu'on lui laiſsât le tems d'avoir ſoin de mon enfant. *

A deux journées de cette Ville, nous fumes attaqués par une bande de Voleurs ſi nombreuſe qu'elle auroit intimidé toutes les Excellences de l'Univers. Le piſtolet ſur la gorge, ils s'emparérent de tout; & comme ils n'étoient pas difficiles, ils vou-

* Tout le monde ſçait qu'il faut qu'elles ſoient chaſtes, & néanmoins la plûpart ont le diable au corps. Voyez le Traité de la Nourriſſe, par de Valembert.

lurent bien ſe charger du gros bagage, & j'y fus compriſe.

Les Domeſtiques ayant voulu faire les mutins, furent mis à mort. A l'égard de Rizabeg, on le laiſſa maître du champ de bataille avec la Nourriſſe & l'enfant. Il n'étoit pas queſtion de conſerver cet avantage, mais ſeulement d'aller jouir loin de là des dépouilles du vaincu; elles étoient très-conſidérables : outre les préſens de la Cour de France pour le grand Sophi, il avoit pour plus de trois cent mille livres de bons effets.

Un de ces ſcélérats qui ſe tint toujours maſqué, & pour lequel il paroiſſoit qu'on avoit beaucoup de conſidération, ſe mit dans la chaiſe avec moi. Nous traversâmes toute la nuit des forêts immenſes, au milieu de la neige, & de la glace. Le len-

demain on fit une petite halte au milieu d'un Bois. Je refusai de prendre la moindre nourriture ; j'étois désespérée, & si accablée que je perdis de vuë les douze femmes de Riza-beg que je devois humilier. Je l'étois moi-même plus qu'elles n'auroient jamais pû l'être. Toutes les idées de grandeur s'étoient évanouies ; ma tendresse maternelle ne l'étoit pas. Ces malheureux s'arrêtoient de tems en tems, pour me parler une Langue que je n'entendois point, & pour me rire au nez *. Oh pour

* Effet de la mauvaise éducation. Il me semble qu'ils auroient pû être plus polis. J'aurois bien voulu le leur rendre. Pierrot a dit dans un Placet adressé à Monseigneur :

M'accordant le bien où j'aspire,
Je serai plus content, que Seigneur de la Cour.
Je vous ai fait quelquefois rire,
Faites-moi rire à votre tour.

cela, je le comprenois à merveille ; & je crois qu'ils auroient auſſi bien fait de continuer leur chemin.

Leurs chevaux étoient ſi fatigués de cette marche forcée, qu'on fut obligé de paſſer la nuit au milieu d'une grande forêt, où l'on fit un très-grand feu. Mon compagnon de chaiſe, plus empreſſé que les autres à me faire prendre quelque nourriture, laiſſa par hazard tomber ſon maſque, & je reconnus un valet-de-chambre de Riza-beg, un de ceux qui, ſous prétexte de quelque mauvais traitement, l'avoient quitté à Hambourg. Il avoit épié la marche de ſon Maître, & s'étoit joint à une bande de Voleurs, uniquement dans le deſſein de m'enlever.

Ce ſcélérat avoit oſé, étant à Paris, porter ſes prétentions

juſqu'à moi ; je l'avois menacé d'en rendre compte à ſon maître ; il avoit contraint les mouvemens de ſa tendreſſe ; & il avoit ſaiſi cette occaſion pour ſe venger de mes mépris. C'eſt ce qu'il m'avoua en très-bon François, en ce moment, où il vouloit ſe payer par ſes mains du prix de ſon audace.

Avant cette belle expédition, ce ſcélérat étoit convenu avec tous ſes camarades, qu'il leur abandonneroit tout le butin, à condition qu'ils ne prétendroient rien ſur ma perſonne. Il me fit part du traité qu'il vouloit exécuter, & par conſéquent des droits qu'il s'étoit réſervés ſur ma perſonne. Je m'oppoſai de toutes mes forces aux deſirs du vainqueur ; lorſqu'avec une fureur extrême il me propoſa deux partis. Il y avoit un choix à faire, & je le fis. La Matrone

d'Ephèſe m'eût imitée, ſi le danger eût été réel, & auſſi preſſant. Tout, dans ce monde, dépend de la vérité des circonſtances, & d'être bien pénétrée de ſa ſituation. Il y en a où la néceſſité n'a pas de compte à rendre à la délicateſſe, ni à la vertu. C'étoit préciſément la mienne. Il n'étoit pas queſtion de tirer les rideaux; & je n'étois point accoutumée à mettre mes talens au grand jour. Faute d'habitude, c'eſt un ſupplice.

Les Spectateurs échauffés d'une boiſſon forte, & du tableau indécent qu'ils avoient ſous les yeux, oubliérent le Traité fait avec Oſman ce digne valet-de-chambre qui les avoit exclus du droit de conquête. Ils avoient les mêmes prétentions. On les diſcuta de part & d'autre; la querelle devint très-vive; je

touchois

touchois au moment où, pour la faire finir, j'allois servir de victime. Je jettai d'abord des cris affreux ; je regardois ces scélérats avec des yeux mourans ; j'implorois leur pitié ; je fondois en larmes, lorsque tout-à-coup j'entendis une bordée de coups de fusil dont une balle me froissa le bras ; je tombai à demi morte ; on me releva, & je me vis bientôt investie par un Régiment de Hussards, on me lia les mains, & je fus conduite dans la chaise même de Rizabeg, dans les prisons de Brandebourg.

Les coups de mousquet avoient laissé sur le carreau vingt-deux de ces scelérats, & Osman étoit de ce nombre ; il n'en restoit plus que douze, qui furent conduits dans les mêmes prisons.

Il y avoit longtems qu'on

battoit toutes les forêts de ces cantons, pour punir ces coquins de toutes les excès qu'ils commettoient journellement. Le grand feu qu'ils avoient fait, & qu'on avoit apperçu d'une hauteur, les avoient découverts. Les gardes avancées qu'ils plaçoient toujours, de crainte de quelque surprise, avoient alors quitté leur poste pour augmenter le nombre des prétendans; le bruit que chacun faisoit en discutant ses droits sur ma personne, la fureur de leurs emportemens, tout contribua à leur défaite.

J'avois beau protester en François de mon innocence, on crut en Allemand que j'avois l'honneur d'être initiée dans leurs mystéres, & l'on me traita en conséquence.

Je passerai l'horreur de ma situation. On fit tout de suite le

procès à ces Scélérats, & ils subirent tous le sort qu'ils méritoient. On me préparoit déjà celui que je ne méritois pas, lorsque je fus interrogée par un homme qui sçavoit un peu le François ; alors je commençai à respirer. Je lui rendis compte de tout ce qui s'étoit passé, à quelques circonstances près, qui ne faisoient rien à leur crime, ni à mon innocence.

Cette espéce d'Interprête fit aux Juges un rapport fidéle ; ils opinérent qu'il falloit écrire à Hispahan pour sçavoir ce que Rizabeg étoit devenu, & pour vérifier si j'avois accouché à Dantzick. La Justice ne prend pas toujours le chemin le plus court. J'offris un expédient plus simple, heureusement on le goûta, & après y avoir mûrement réfléchi, on s'adressa à

Dantzick, où l'on assura ce que j'avois avancé. Malgré le bon témoignage qu'on rendit sur mon compte, par la négligence de mes Juges, ou par la longueur des formalités, qui servent toujours de prétexte pour faire gémir l'innocence, je passai encore six mois en prison.

Il ne restoit plus qu'à ordonner ma liberté, pendant ce tems-là je fus traitée avec plus de considération. Le *Kerkermeister*, ou Géolier, avoit une fille à-peu-près de mon âge, qui par ses assiduités, avoit eu la complaisance de diminuer l'horreur de ma prison. En lui enseignant le François, j'avois appris d'elle un peu d'Allemand; la nécessité, ou plutôt la reconnoissance, m'avoit inspiré pour elle l'amitié la plus tendre; elle joignoit à une figure très-aimable, une éducation au-dessus des personnes de son état.

Quelques jours avant ma liberté Mozenher (c'eſt ainſi que s'appelloit cette jeune perſonne) m'annonça l'arrivée d'un François qu'on venoit d'arrêter. Cette nouvelle ne m'intéreſſa d'abord que par la conformité de ſon ſort avec le mien. Les malheureux ſont toujours compatiſſans pour les peines qu'ils reſſentent vivement. Elle mit dans ce récit un intérêt qui me donna une très-bonne opinion de ſon cœur ; elle loüoit beaucoup ſa bonne mine, elle lui trouvoit une phyſionomie diſtinguée, enfin elle m'en parloit ſi ſouvent, & avec tant de chaleur, que je m'apperçus bientôt de l'impreſſion que cet Etranger avoit faite ſur elle, & de ſes progrès.

Mozenher m'avoüa naturelle-

ment qu'elle le voyoit avec une peine extrême dans les fers ; elle auroit ſouhaité pouvoir les rompre ; elle revenoit ſans ceſſe à ſon éloge ; elle me dit qu'elle avoit ſaiſi deux fois l'occaſion de le voir, pour avoir ſeulement le plaiſir de parler François ; mais ce plaiſir alloit plus loin, car elle rougiſſoit en me faiſant cet aveu.

L'amour, ſous le voile de la pitié, ſe gliſſoit inſenſiblement dans ſon ame ; elle ignoroit de bonne foi que c'étoit le commencement d'une paſſion qu'elle flattoit trop, pour ne pas lui laiſſer faire bien du chemin. Un jour, un moment, le premier coup d'œil avoit diſpoſé ſon cœur à l'impreſſion la plus tendre ; c'étoit une ſurpriſe qu'elle n'avoit pas encore découverte, & dont elle ne ſe défioit point, quoiqu'elle en fût déja la

dupe. Il faut, pour ainſi dire, en être la victime pour s'en appercevoir.

La veille du jour pris pour ma liberté, le tems me parut ſi long, que je crus que ce moment n'arriveroit jamais. Je paſſai toute la nuit à faire dans ma tête des diſpoſitions pour le voyage d'Aſie, où je me propoſois d'aller trouver Rizabeg. Le Conſul de France à Petersbourg avoit eu la complaiſance de me faire ſçavoir qu'il avoit paſſé dans cette Ville, & qu'il lui avoit fourni les ſecours néceſſaires pour ſe rendre à la Cour d'Hiſpahan; mais on n'avoit vû ni mon fils, ni la nourriſſe; elle n'étoit point revenue à Dantzick, où nous l'avions priſe; tout cela redoubloit mes inquiétudes, & me jettoit dans de nouvelles irréſolutions.

Les Scélérats qui nous avoient arrêtés, n'avoient pas eu le tems de diſſiper ce qu'ils nous avoient volé ; la Juſtice avoit eu la précaution de s'en emparer. Je retrouvai tous les bijoux que Riza-beg m'avoit donnés, & qui faiſoient un objet conſidérable. Tout me fut rendu avec une fidélité qui doit bien ſurprendre, puiſque ces effets avoient paſſé par les mains des Voleurs & des gens de Juſtice.

A peine je commençois à m'aſſoupir, que je fus éveillée par la chûte de quelques platras & d'une pierre qui s'étoient détachés du mur. Je jettai un très-grand cri. J'avois peur que cette priſon qui tomboit de vétuſté, ne m'enſevelit ſous ſes ruines. J'étois ſi tremblante que je n'oſois me lever : Hélas ! entendis-je en ce moment : ne criez point ; raſſurez-vous, Madame, c'eſt un

malheureux qui cherche à rompre ſes chaînes.

Vous travaillez en vain, lui répondis-je, vous ſortirez de votre priſon, pour entrer dans une autre, & vous n'en ſerez pas plus avancé, au contraire on s'appercevra de vos deſſeins, & l'on vous enfermera dans quelque lieu encore plus affreux. Il me dit enſuite qu'il auroit du moins la conſolation de s'entretenir quelquefois avec moi, ſi je voulois le lui permettre; & qu'il ne pouſſeroit pas plus loin l'ardeur de démolir. Il me pria, quand le jour paroîtroit, de remettre à ſa place la pierre qui s'étoit détachée, afin qu'on ne s'apperçût point du travail de la nuit.

Je le plaignois de s'être donné tant de peine, ſans rien avancer pour ſa liberté, ni pour diminuer

son ennui. Je lui annonçai ma prochaine délivrance, & en même tems mon départ pour l'Asie, où j'allois rejoindre mon époux.

Après m'avoir témoigné combien il étoit charmé de voir finir mes malheurs, il m'assura qu'il n'étoit pas aussi criminel qu'on auroit pû me le faire entendre, & que l'on en étoit persuadé. Il semble, ajoutoit-il, que toute la prudence humaine soit inutile à ceux qui sont destinés à être malheureux, & je suis de ce nombre. J'ai fait une faute légére, & le sort l'a saisie, comme s'il n'avoit jamais occasion de faire éclater sa fureur sur ceux qui méritent réellement ses persécutions.

Ce discours ne fera peut-être, Madame, sur votre esprit aucune impression; car l'innocent & le coupable tiennent à peu-près le même langage, & se

trouvent également à plaindre. Mais quel que soit le tourment qu'on me réserve, je souffrirai moins qu'un autre, dès que je n'ajouterai point à mon supplice, celui des remords.

Je l'écoutois avec un certain intérêt, je le lui témoignois de tems en tems. L'innocence n'est guères muette, elle se soulage & se console en s'établissant dans le cœur des honnêtes gens, ou du moins en faisant tout ce qu'il faut pour y pénétrer. Le fond de sa voix ne m'avoit point du tout frappée, & toute ma pitié se tournoit vers un homme que j'étois charmée de ne point trouver coupable, sans jamais aller au-delà.

J'ai toujours, continua-t-il, été tendre jusqu'à la foiblesse, & même jusqu'à la folie. On ne paroît amant qu'autant qu'on

l'eſt avec excès, c'eſt le ton de ce ſiécle ; l'uſage qui autoriſe les ſottiſes des autres, ne juſtifiera jamais les miennes, j'en conviens. Hélas ! j'ai donné les premiers momens de ma jeuneſſe à une intrigue ridicule : mes parens qui m'aimoient plus que je ne le croyois alors, la traverſérent tant qu'ils le purent, & j'étois aſſez injuſte pour les regarder comme des tirans qui étoient ſourds à la voix de la nature, & qui ne ſe ſervoient de leur autorité, que pour étouffer ſes mouvemens.

En un mot, je me perdois ſans eux ; & ils le ſentoient pour moi. Ils ne négligérent rien pour m'arracher à cette malheureuſe paſſion ; ils y réuſſirent ; mais le hazard mit en défaut leur amitié, & leur prudence ; il me jetta, pour ainſi dire, malgré moi, dans

les bras d'une perſonne indigne des égards que tous les hommes doivent à ce Séxe charmant.

J'ai été trompé cruellement, je devois m'y attendre ; cela n'eſt point ſurprenant, lorſqu'on s'attache ſans choix, & qu'on veut enſuite faire naître le penchant & l'eſtime.

Mes affaires m'obligerent à m'éloigner d'elle pour quelque tems ; le premier moment de mon abſence fut celui de ſes infidélités. On eut la bonté de m'en inſtruire ; je rompis totalement avec elle, quoiqu'elle m'eût inſpiré la plus vive tendreſſe ; il m'en coûta beaucoup, je l'avoue, mais..... A ces mots notre converſation fut interrompue par le bruit de quelqu'un qui alloit & venoit, & nous n'osâmes ni l'un, ni l'autre, ouvrir la bouche.

Le jour commençoit à paroître ; j'eus à peine le tems de remettre la pierre qui avoit été détachée du mur, lorsque le Geolier, qui avoit eu la veille des ordres pour me mettre en liberté, vint ouvrir ma prison. Je descendis dans son appartement, pour voir sa fille qui s'étoit chargée de m'accompagner dans une maison, où je devois passer quelques jours, avant de partir de cette Ville.

La Mozenher qui venoit m'y voir très-souvent, m'avoua sa tendresse pour le Prisonnier François ; & me dit qu'elle avoit formé le projet de l'arracher de ses fers. Elle vouloit encore s'évader avec lui. Malgré ma compassion naturelle pour les foiblesses des autres, je ne pus m'empêcher de lui représenter le danger auquel elle al-

loit s'exposer, & les malheurs qu'elle se préparoit. Sa tendresse étoit plus forte que tous les conseils que l'amitié auroit pû lui donner. Ses soupirs & ses pleurs me mirent de son parti, & je lui offris tous les secours qui dépendroient de moi.

Ils étoient l'un & l'autre tout disposés à me suivre en Asie, si je voulois me charger d'eux, & je n'étois pas éloignée de leur rendre ce service; mais je voulois avant tout aller à Konigsberg, pour m'assurer d'un vaisseau qui devoit dans peu de jours mettre à la voile pour la Russie, afin de pouvoir leur ménager le moment favorable pour leur fuite. Il étoit même prudent que je m'éloignasse, afin qu'on ne crût pas que j'eusse favorisé leur évasion, au cas que leur projet vînt à manquer. Ma raison étoit

roit beaucoup fortifiée dans les fers ; elle n'avoit pas besoin d'une seconde épreuve.

En arrivant à Konigsberg, je trouvai le Capitaine du vaisseau prêt à partir, & qui en fixa le jour, si le tems étoit favorable, comme il y avoit lieu de l'espérer. Il m'accorda avec beaucoup de peine trois places dans son bord ; je l'écrivis tout de suite à la Mozenher. J'eus le tems d'avoir sa réponse, où elle m'assuroit qu'elle ne manqueroit pas de s'y rendre, & qu'elle alloit tout disposer pour cela.

Le jour marqué le vent se trouva très-propre pour la navigation. On vient m'en avertir, on m'attend pour lever l'ancre, je me rends au Port ; je regarde de tous côtés sans voir arriver nos amans : j'engage le Capitaine à différer son départ d'une heure ;

il y consent avec peine ; ce tems expiré, il ne voulut point faire quartier d'une minute. J'entre dans le vaisseau ; on avoit déjà levé un ancre, lorsque j'apperçus une chaise de poste ; plus elle approchoit, plus je voyois que le Postillon faisoit des signes ; le Capitaine voulut bien attendre un moment.

La Chaise arrivée dans le Port, on coupe les cordes qui attachoient les malles, on jette tout dans la chaloupe ; je vais pour recevoir ces Amans ; ils montent sur le bord, ils viennent à moi ; quelle est ma surprise ! je reconnois Dureal tout changé qu'il étoit ; ce Dureal le seul homme que j'eusse aimé véritablement ; c'est lui que j'arrachois sein du malheur & de l'opprobre ; je lui sauvois la vie, pour le faire passer

dans les bras d'une Rivale.

L'étonnement de Dureal fut du moins auſſi grand que le mien ; nous attachions l'un ſur l'autre des regards ſtupides ; nous étions agités tous deux de trois ou quatre mouvemens différens, qui nous laiſſoient comme immobiles. La Moſenher nous regardoit ſans ſçavoir ce que cela vouloit dire. De cette immobilité ſinguliere à une agitation violente, le paſſage fut bien rapide.

On alloit mettre toutes les voiles, lorſque des gens armés avec un *Oubrançaſſeſſer*, ou Commiſſaire, ſe préſenta ſur le Port, & ſomma le Capitaine de lui rendre deux Criminels qui venoient de ſe jetter dans ſon bord, ajoutant qu'il alloit prendre une chaloupe, pour y faire une deſcente.

A ces mots qui nous remplirent de frayeur, nous nous jettâmes aux genoux du Capitaine, pour le prier de s'éloigner au plus vite, & de ne pas souffrir une pareille violence. Il se rendoit à nos prieres, lorsqu'on le menaça de quelques coups de canon, s'il osoit s'éloigner du port, avant qu'on eût fait les perquisitions convenables.

Cette menace étoit sérieuse, & pouvoit avoir son exécution, c'étoit un moyen bien sûr pour nous arrêter. Dureal s'abandonnant au désespoir, vouloit se précipiter dans la mer. Le Capitaine qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit, & qui craignoit pour lui-même, étoit fort embarrassé à prendre un parti; dans ces circonstances le Commissaire & six de ses Satellites

montérent sur notre bord ; ils reclamérent leur proye. L'équipage & tous les passagers étoient attentifs à ce qui se passoit ; on trembloit pour nous, tout le monde s'intéressoit à notre sort ; on s'élevoit contre cette violence, on ne vouloit pas la souffrir. Le Commissaire qui faisoit l'important, révolta tout le monde ; on vouloit le jetter dans la mer avec ses Recors. On s'en ouvrit à lui d'une maniere à le faire trembler ; il changea de ton ; il représenta poliment les droits de la Justice, & les devoirs de sa Charge, dont il ne pouvoit point s'écarter, sans intéresser sa conscience, car il prétendoit en avoir une. Il concluoit toujours à s'emparer de nous ; il y alloit, disoit-il, de son honneur de remplir, en nous arrêtant,

les vues de la Justice qui lui avoit confié l'exécution de ses ordres.

Le Capitaine du vaisseau plus compatissant que ce Commissaire, & comprenant bien quels étoient les motifs d'honneur qui le faisoient agir, avec tant de zéle, ne jugea pas à propos de nous remettre entre ses mains. Il se fâcha de ce qu'on étoit entré dans son bord ; on lui faisoit perdre le moment de la marée & du vent favorable ; il le témoigna avec aigreur ; il y joignit les menaces les plus vives ; on se mettoit en devoir de verbaliser, lorsqu'il donna des ordres secrets pour qu'on retirât la chaloupe ; au même instant il fit démarrer, on appareilla les voiles, & le vaisseau quitta la rade, avant que le Commissaire & sa suite eussent

eu le tems de mettre la date à leur procès-verbal.

Malgré notre frayeur & nos larmes, les paſſagers éclatoient de rire, de voir enlever d'une façon ſi comique ce détachement de la Juſtice. On ne craignoit point qu'on lui envoyât un renfort en pleine mer. Le Commiſſaire qui ſentit un peu tard, qu'il s'étoit engagé témérairement, crut en impoſer en prenant un ton d'autorité, & en menaçant tout l'Equipage juſqu'aux Mouſſes.

De leur côté les Recors ſe voiant expoſés à la riſée de tout le monde, murmurérent beaucoup de ce qu'on leur manquoit ſi eſſentiellement. Le Capitaine fatigué de leurs plaintes, les pria très-durement de ſe taire, il leur propoſa de les faire jetter à l'eau pour leur donner la liberté de retourner au Port. Cet expédient ne fut pas abſolument de leur

goût. La résolution du Capitaine, notre éloignement du Port, & l'embarras du Commissaire qui capituloit déja pour avoir la liberté de s'en retourner, dissipérent notre frayeur, & nous commençâmes à prendre part au divertissement de l'Equipage, qui étoit enchanté de cette avanture. On étoit d'avis qu'on corrigeât un peu la Justice; il sembloit que tous ceux qui étoient sur ce Vaisseau, avoient des raisons particulieres pour en vouloir à ses suppôts, & que chacun prit sa revanche.

On offrit poliment à tous ces gens-là de les débarquer dans la premiere Isle déserte qu'on rencontreroit. Mais on fit réflexion qu'ils étoient naturellement assez barbares, pour n'avoir pas besoin de leçon de férocité; que d'ailleurs il faudroit jusqu'à

ce tems-là les nourrir sur le vaisseau; ainsi l'on se détermina à les descendre dans une barque de Pêcheur que le hazard présenta, & où ils verbalisérent, tant qu'ils voulurent.

Après cette belle expédition, chacun se distribua dans son logement. Nous étions trop pressés Dureal & moi de jouir du plaisir de nous être retrouvés, pour ne pas nous rendre compte de tout ce qui avoit pû y contribuer.

La Mozenher paroissoit charmée de ce que je connoissois son amant; mais cette satisfaction ne dura guère. Nous étions stupides à force d'étonnement; & nous ne pouvions comprendre comment le seul son de la voix dans la petite conversation que nous avions eue dans la prison, ne nous avoit pas conduits à une reconnoissance; notre intention n'étoit pas

pas de la filer. Nous n'aurions jamais pû nous imaginer que nous étions ſi près l'un de l'autre. Il eſt vrai que nous n'avions rien dit, qui pût rapprocher les objets.

La Mozenher nous obſervoit attentivement ſans y entendre la moindre fineſſe ; elle partageoit notre joye ; & ſe félicitoit d'avoir mis Dureal en pays de connoiſſance ; la tendreſſe qu'elle reſſentoit pour lui, ſe trouvoit plus à ſon aiſe ; le poids de ſa reconnoiſſance à mon égard, lui paroiſſoit moins embarraſſant ; elle faiſoit éclater ces deux ſentimens ; & trop ſimple pour s'appercevoir de notre trouble, elle ſe laiſſoit aller ſans contrainte à tous les mouvemens de ſon cœur.

Les malheurs de Dureal m'intéreſſoient trop, pour ne pas m'informer avec empreſſement de

toutes leurs circonſtances. Il m'en avoit déja dit quelque choſe, ſans entrer dans le moindre détail. Il ne pouvoit ſe diſpenſer de m'en rendre compte ; il prévint ainſi mes deſirs.

Je paſſerai légèrement ſur la conduite que vous avez tenuë à Lyon après mon départ ; vous ne m'avez pas cru digne de votre conſtance. Je pourrois vous imputer mon infortune ; vous l'adouciſſez aujourd'hui ; mais vous ne la réparerez jamais. Permettez-moi de continuer, ajouta-t-il, au moment où j'allois ſuivre ce propos. Le bienfait que je reçois de vous, étouffe tous les reproches que je ſerois en droit de vous faire ; ma reconnoiſſance ſe prêtera à votre juſtification, elle y ajoutera même ce qui pourroit y manquer ; j'aimerois mieux de-

voir mes malheurs à mon étoile, que de vous trouver coupable.

Vous vous êtes donc aimés ! dit alors, avec ingénuité, sa libératrice, & peut-être vous aimerez-vous encore ; il auroit fallu m'en avertir plutôt ; souvenez-vous toujours de ce que vous m'avez promis....

Cette réfléxion à laquelle Dureal auroit dû s'attendre, l'embarrassa beaucoup ; il s'en tira le mieux qu'il put, & dans ces occasions, on s'en tire toujours mal. Il ne sçavoit s'il continueroit son récit ; je voyois qu'il cherchoit les expressions, je le priai de s'expliquer sans se gêner, en l'assurant que je ne serois point en peine de ma justification ; & qu'elle ne coutoit ordinairement qu'à ceux qui avoient quelque chose à se reprocher.

J'ai été instruit, continua-t-il,

des petits voyages que vous avez faits à une maiſon de campagne ; de votre liaiſon avec M. Meſſin ; de votre intrigue avec ſon neveu : je ne vous en dirai pas davantage. Je vous témoignai combien j'en étois indigné. Cette conduite m'ouvrit les yeux ; j'en avois beſoin. On me ſollicita d'entrer au ſervice, & j'obtins de la Cour l'agrément pour une Compagnie de Cavalerie, dont le Régiment étoit alors à Niort, où je me rendis tout de ſuite. Je fis un petit voyage à Paris, où j'ai ſçu enſuite que vous m'aviez fait la grace de me chercher. Je voulois vous oublier ; je m'éloignois de vous, & votre ſouvenir me ſuivoit partout. Il prenoit ſur mes occupations, ſur ma ſanté, ſur mes plaiſirs : eh ! peut-on en goûter, lorſqu'on a le cœur déchiré par l'amour

le plus tendre & le plus malheureux !

Mes camarades s'apperçurent bientôt de ce qui se passoit dans mon ame. J'étois si triste, si déplaisant, si stupide, qu'il n'étoit pas possible de s'y méprendre ; & quoiqu'ils fissent aussi peu de cas d'un sentiment romanesque, que de se présenter à l'Ennemi, ils s'intéressérent à mon sort ; ils prétendirent que pour l'honneur du Corps, je devois moins tenir à une vieille intrigue, quand même elle auroit six mois d'habitude ; & que je devois enfin me rendre à moi-même. Pour cet effet, il fut décidé qu'on me présenteroit dans toutes les sociétés, comme un homme vacant, dont on pouvoit disposer, & qui n'attendois que l'ordre, pour me ranger à mon devoir.

Dans cette idée, on me pro-

mena dans toutes les maisons de la Ville. Une seule les fait connoître toutes. Je ne voyois partout qu'un ridicule étudié, des airs faux, des manieres guindées; les propos, les égards, la politesse même, avoient un air contraint & fatiguant, qui auroient fait préférer la mauvaise éducation soutenuë d'un bon cœur, & de la franchise.

On s'assemble tous les jours tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, mais c'est exactement la même compagnie & les mêmes Originaux; il semble qu'on ne fasse que changer le lieu de la scene. Pour dissiper l'ennui de ces soëtétés, & cette uniformité assommante, le plaisir devient un travail; on y force les amusemens, & la gaîté y fait toujours de fausses couches.

Les Sots qu'on y rencontre, y ſont moins ſupportables qu'ailleurs, parce qu'ils ſont mauſſades, ou malfaiſans. On y étudie tous les nouveaux venus ; on tâche d'en attraper quelque choſe, & l'on s'attache ordinairement à celles qu'on ne devroit pas avoir ; on en fait *ſon propre*. On y prend les défauts des uns, les ridicules des autres, & les vices de tous ſans exception. En un mot, leur perſonne & leur caractère ſont un aſſortiment bizarre de piéces rapportées, & de-là ſe forment ces véritables Originaux qu'on doit moins au ſommeil de la Nature, qu'à ſes caprices les plus marqués.

On voulut s'amuſer de ma ſituation, & je fus obligé de m'y prêter ; ce ſont des égards qu'on ſe doit dans notre état. C'eſt le ſyſtême général de l'oiſiveté mi-

litaire. On me préſenta avec toute la décence poſſible à la femme du monde la plus indécente. On établit d'abord ma ſituation, & l'on me remit dans ſes mains à titre de dépôt, ſans néanmoins qu'elle fût tenuë de répondre des cas fortuits. C'étoit l'eſprit & la beauté de la Ville ; tout le monde avoit les yeux ſur elle ; j'en cherchai d'abord la raiſon ; peut-être s'apperçut-elle de mon étonnement ; elle voulut ſubjuguer ma pénétration, & me réduire au ton de ſes admirateurs. Comme j'étois moins facile que les autres, elle y mit plus de ſoins, cela tomboit dans l'acharnement. Un jour qu'elle étoit plus déſœuvrée qu'à l'ordinaire, elle m'attaqua avec une intrépidité décidée ; elle parla beaucoup, s'échauffa encore plus, & ainſi

qu'elle-même, je ne compris rien à ſon diſcours.

Cependant on l'applaudiſſoit de tous côtés; je me perſuadois qu'on devoit me trouver d'une bêtiſe révoltante. Son grand benêt de mari, Magiſtrat de la Ville, admirateur en chef des propos de ſa femme, appuyoit fortement ſur tout ce qu'elle diſoit: Il ajoutoit avec une gravité ſententieuſe, *huché* ſur ſes pieds, comme s'il étoit aux opinions, » je ne ſçais où Madame » l'Eluë *pêche* toutes ces jolies » choſes! Elle a une abondance » de raiſon & une exubérance d'eſ» prit qui ne tariſſent jamais. Mais » voilà qui eſt admirable! Sou» tenez cela, Madame, ſoutenez » cela; vous tenez M. le Capitai» ne, ne le lâchez pas; il eſt dans » ſon dernier retranchement; on » ne ſçauroit s'y prendre d'une

» manière plus brillante ; il faut
» néceſſairement qu'il capitule ;
» où ſon amour-propre a quel-
» que fort caché, où il faudra
» que Madame *attache le Mi-*
» *neur.*

» Vous êtes un peu ſurpris,
» Monſieur, dit-il, en m'adreſ-
» ſant la parole, de ce que nos
» dames ſont ici au ton de Paris ;
» mais il eſt bon de vous dire qu'-
» on m'en a l'obligation, auſſi bien
» qu'à M. le Receveur des Tailles
» que vous voyez là (en me mon-
» trant un grand imbécile qui
» rioit à tout propos.) Vous ne
» ſçauriez vous perſuader la pei-
» ne que nous avons priſe, pour
» débrouiller ce cahos d'idées
» dans lequel la plûpart des fem-
» mes noyent leur eſprit : nous
» avons fait enſemble notre Droit
» à Paris; nous connoiſſons notre
» *Pays Latin* & le Luxembourg

» ſur le bout du doigt, & nous ne
» manquions pas une exécution.
» Après trois ans de ſéjour dans
» cette Ville, nous ſommes reve-
» nus ici, où nous avons fait une
» réforme étonnante. Nous avons
» mis nos ſociétés dans le goût
» de tous les vaudevilles, & de
» tous les romans nouveaux; nous
» nous faiſons un plaiſir de com-
» menter tous les endroits qui
» n'en ſont pas clairs, & de mettre
» en François ceux qui ſont au
» ton du jour.

» Je puis dire, ſans vanité,
» que je me connois en ſtile; car
» feu mon pere a été premier
» Conſul de cette Ville, & en
» cette qualité, il fut chargé de
» haranguer Philippe V, lorſque
» ce Monarque paſſa, pour aller
» occuper le Thrône d'Eſpagne.

» Vous vous trompez, M. l'Elu,

» reprit alors gravement M. le
» Receveur, je vous dirai, ſauf
» reſpect pour la compagnie, que
» ce que vous avancez, n'eſt
» nullement exact; & tout le
» monde ſçait que cette tête cou-
» ronnée, qui ne l'étoit pas en-
» core, mais il ne s'en falloit
» pas de beaucoup, ne paſſa
» point par cette Ville, & qu'elle
» prit une autre route, pour des
» raiſons dont on ne daigna pas
» dans le tems, nous faire part.
» Je n'avois alors que dix huit
» ans, malgré ma grande jeu-
» neſſe, je m'en ſouviens, com-
» me de ce que j'ai fait aujour-
» d'hui, que j'ai vérifié un état
» de recette. Remettez-vous.
» Pourſuivez. J'AI DIT.

» Quoique vous en diſiez,
» ajouta l'Elu, la harangue de
» mon pere n'en étoit pas moins
» prête; nous l'avons trouvée

» dans ſes papiers, lorſque le
» Ciel nous a privés de ce grand
» homme. Ainſi l'Orateur n'é-
» toit point en défaut, mais
» plutôt ce Roi qui s'aviſa de
» changer de route avec autant
» d'aiſance, que ſi mon pere ne
» s'étoit point préparé à le ha-
» ranguer. S. M. n'auroit-elle
» pas voulu encore qu'on eût
» couru après elle, pour lui dire
» les plus jolies choſes du mon-
» de ? Il me ſemble que c'étoit
» bien le moins, qu'elle prît la
» peine de venir les entendre.

» Enfin, continua-t-il, ſe
» tournant vers moi, nous faiſons
» ici le deſtin des Auteurs; nous
» prononçons ſouverainement...
» Oh pour cela, reprit Madame
» l'Eluë, il faut convenir que
» vous parlez comme un ora-
» cle. En vérité la tête de M.
» l'Elu mon époux eſt une autre
» forêt de Dodone.

Après mille autres propos auſſi ridicules & auſſi aſſomans, je me jettai au milieu d'un autre groupe qui rioit à gorge déployée de l'impertinence de celui que je venois de quitter, ce qui me donna meilleure opinion des perſonnes qui le compoſoient. Le reſte de la Compagnie jouoit, & par conſéquent n'y étoit pas pour nous.

Cependant parmi tant d'Originaux, on trouve quelquefois des perſonnes qui ſçavent penſer. Une jeune Demoiſelle qui parloit avec aſſez d'eſprit, & avec aſſez de décence, m'attacha à ſa converſation. Elle n'étoit point jolie ; cet aveu me diſpenſe de vous faire ſon portrait. Au premier coup d'œil impitoyablement je la jugeai laide ; je l'écoutai avec attention, & je la trouvai moins déſagréable ; elle étoit ſans vanité, &

sans affectation, & dès-lors je la mis au rang de ces personnes qui peuvent avoir quelques prétentions, lorsque l'esprit & le caractère concourent à réparer ce qui manque à la figure. L'attachement qu'on a pour elles, est d'autant plus durable, qu'il est l'effet de la réflexion, & d'un mérite solide.

Je n'entrerai point dans le détail des progrès qu'elle fit dans mon cœur; je l'aimai véritablement. Elle s'en apperçut, elle y fut sensible; mais son air décent & réservé me déroboit les trois quarts de sa reconnoissance; & je croyois n'être que souffert, que j'étois déja payé du retour le plus tendre. Elle avoit assez bonne opinion de moi, pour ne pas me soupçonner de fatuité, ni me croire capable d'abuser de ses bontés. Néanmoins elle voulut se faire illusion à elle-même, & le soin

qu'elle prit alors, contribua précisément à m'éclaircir.

Mademoiselle Dorcey vouloit un Amant tendre pour en faire un époux raisonnable. Je crus pouvoir remplir ses vuës, je lui écrivis pour lui faire part des heureuses dispositions où je me trouvois; elle me répondit dans ces termes... » *Assurez-vous de* » *l'aveu de ma mere, faites agir* » *nos amis auprès d'elle. Vous* » *n'auriez pas besoin de les em-* » *ployer, si je pouvois disposer de* » *ma main. Je ne désavourai ja-* » *mais vos démarches, & je les* » *verrai avec reconnoissance.*

Je suivis le plan qu'elle me traçoit; une personne de considération se chargea de cette proposition. Madame Dorcey refusa son consentement: elle jouissoit de 200000 liv. de bien qu'elle étoit obligée de remettre à sa

fille en la mariant ; elle ne pouvoit ſe réſoudre à s'en déſaiſir. Groſſiére avec orgueil, avare pour elle-même, & pour tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur des autres, inquiette, ombrageuſe, méchante de ſang-froid, elle ſe faiſoit une triſte habitude de déplaire à tout le monde, de jouir de la haine qu'elle avoit contre tout le genre humain, & qu'on lui rendoit avec uſure.

Pour éviter mes aſſiduïtés & mes ſollicitations, elle ſe retira avec ſa fille dans une maiſon de campagne qu'elle avoit à une lieuë de la Ville. Cette ſéparation irrita notre tendreſſe. J'allois preſque tous les jours me promener de ce côté-là ; quelquefois j'avois le bonheur de voir Mademoiſelle Dorcey, & je revenois content. Je me con-

duiſois comme un véritable Ecolier. Je n'avois d'autre témoin de mes ſoupirs, qu'un Domeſtique qui me ſuivoit, comme ſi j'allois à la chaſſe. On ſçavoit que j'aimois, mais j'aurois eu trop à rougir, ſi l'on s'étoit apperçu juſqu'à quel excès alloit ma tendreſſe.

J'avois paſſé une journée entiére autour de cette maiſon, ſans avoir eu le plaiſir de voir Mademoiſelle Dorcey ; je voulus, avant de me retirer, avoir cette foible conſolation. La nuit m'avoit ſurpris ; plus entreprenant, ou plus tendre qu'à l'ordinaire, je m'aviſai d'eſcalader les murs du Jardin ; je m'avançai doucement avec mon domeſtique, & je la vis avec ſa mere dans un ſalon qui donnoit dans le parterre. Madame Dorcey m'avoit vû roder tout le jour aux en-

virons, elle en faiſoit à ſa fille des reproches très-vifs, prétendant qu'elle s'entendoit avec moi pour cet enfantillage. Les parens ſont ordinairement les derniers inſtruits de ce qui ſe paſſe, mais cette mere avoit l'art de deviner les choſes. J'arrivai près de la fenêtre dans le tems que Madame Dorcey accabloit ſa fille des plus cruels reproches; elle lui imputoit toutes mes démarches & toutes mes étourderies. Elle ajoutoit que j'avois beau faire, qu'elle ne conſentiroit jamais à notre union; qu'elle avoit appris que j'étois un homme débauché, déſavoué de tous mes camarades, & que le Corps s'étoit ligué pour me faire caſſer..... Hélas! Mlle Dorcey eut la funeſte bonté de ſuivre ce propos, & de prendre mon parti; elle

m'aimoit véritablement, & vous ſçavez combien l'on ſouffre, lorſqu'on entend dire du mal de ce qu'on aime. Elle répondit à ſa mere, ſans jamais s'écarter du reſpect qu'elle lui devoit à ce titre, que je jouiſſois d'une réputation bien différente. *J'en ai donc menti*, repliqua cette mere auſſi groſſière, que brutale; vous êtes bien hardie de vouloir juſtifier un *Avanturier*.... En même tems elle lui donna un ſoufflet qui la renverſa par terre. Hélas! dit alors ſa fille, ſans pouvoir ſe relever, tant elle étoit étourdie de cet excès de brutalité, ſoyez cruelle à mon égard, autant qu'il vous plaira, diſpoſez de mes jours s'ils importent à votre repos; mais du moins n'accablez point de noms ſi odieux un homme.... qui te plaît, n'eſt-ce pas? ajouta cette Mégère. Je te ſervirai au

gré de tes desirs : elle se jetta avec fureur sur sa fille, & la prenant par les cheveux, elle la traîna contre la fenêtre, d'où nous voyions cet affreux spectacle. Tu périras de ma main, disoit cette infâme marâtre, en l'accablant de coups ; oui, tu périras de ma main, plutôt que de souffrir que tu deshonores les honnêtes gens à qui tu appartiens...

Quelle situation pour un amant ! Elle étoit presqu'expirante, elle n'avoit pas la force d'appeller du secours, & personne ne paroissoit. Sa foible voix prononçoit avec peine, *Je me meurs... ma mere !... Ah, mon cher Dureal ! je ne vous verrai plus....*

A ces mots, la mere encore plus furieuse, renouvelle ses cruautés. L'horreur s'empare de mon ame ; je me figure le dan-

ger plus grand ; je ne vois que mon Amante prête à expirer. Il m'échappe de dire à mon Domestique qu'il faudroit tuer ce monstre. Ce malheureux prend cet emportement pour un ordre, il passe son fusil à travers la fenêtre, il tire, & assassine ainsi cette femme, avant que j'eusse eu le tems de m'en appercevoir, ou plutôt de parer le coup. Si les crimes demandent une certaine précipitation, celui-ci fut exécuté avec une rapidité étonnante.

Le trouble, le désordre, les remords, tout me fit sentir l'horreur de ma situation ; je ne me connoissois plus ; j'échappai d'un côté, & mon Domestique de l'autre, sans pouvoir jamais nous rencontrer ; j'errai toute la nuit à l'avanture, & je me trouvois presque toujours au même endroit ; ce Pays quoiqu'ouvert de

tous côtés, étoit pour moi un labyrinthe d'où je ne pouvois me retirer.

Le jour commençoit à paroître, lorsque je m'aperçus du danger; je courus à la poste voisine, où heureusement le bruit de ce meurtre n'étoit point encore parvenu; je pris des chevaux, & je traversai la moitié de la France pour passer en Hollande, où je devois recevoir des nouvelles de ma famille, & d'un ami particulier que j'avois laissé au Régiment.

On avoit présenté à la Cour mon crime avec des couleurs si noires, qu'elle ne put s'empêcher d'intéresser à la punition les Puissances Etrangeres. On avoit envoyé de tous côtés des Mémoires avec mon signalement; j'en fus averti à la Haye; je passai tout de suite à Amsterdam, où je m'embarquai pour aller en Prusse.

Dans notre trajet nous eſſuyâmes le vent contraire, le calme, & tout ce qui peut contribuer à rendre un voyage long & difficile. Les autres Vaiſſeaux qui étoient partis longtems après nous, furent plus heureux ; car en arrivant à Dantzick, nous les trouvâmes dans la rade.

Dès ce moment je ne me crus pas en ſureté dans cette Ville. Le crime m'accompagnoit partout, & mes remords m'accuſoient ſans ceſſe. Il me ſembloit que tout le monde le liſoit dans mes yeux.

Je ne me trompois pas ; on ſuivoit ma marche ; j'ai été arrêté le même jour, & conduit dans les priſons, d'où je viens d'être arraché ; on a écrit en France, pour en informer le Miniſtère : voilà mon hiſtoire, & des malheurs que vous auriez pu m'épargner, ſi vous aviez connu

connu l'excès de mon amour & de ma délicateſſe.

Après avoir fait ſentir à Dureal le ridicule d'un pareil raiſonnement, j'entrai dans le détail de tout ce qui pouvoit juſtifier ma conduite. Je lui avouai ingénuement tout ce qui s'étoit paſſé avec M. Meſſin à la maiſon de campagne ; la jalouſie & enſuite la haine de Lolotte ; mon intrigue avec Turreville, & le ſacrifice que j'en avois fait a ſes parens. En rapprochant tous ces objets, nous trouvâmes que des lettres anonymes qu'il avoit reçues, venoient de cette perfide Lolotte, qui avoit été jalouſe de la préférence que M. Meſſin m'avoit donnée ſur elle. Ce ſont de ces choſes que les femmes ne ſe pardonnent guère.

A l'égard des bienfaits que j'avois reçus de M. Meſſin, il

croyoit que j'en avois déguiſé le motif. Il ne pouvoit jamais ſe perſuader qu'ils fuſſent partis d'une ſource auſſi pure, & que j'euſſe donné des bornes ſi étroites à ma reconnoiſſance. Des ſentimens auſſi généreux, ſelon lui, n'étoient pas naturels. Je lui repréſentai que, quand même j'aurois été moins ingrate à l'égard de M. Meſſin, il n'auroit eu rien à dire; que je le lui aurois avoué avec la même franchiſe, & que j'aurois pû en faire ſur lui-même retomber les reproches, puiſqu'il m'avoit mis dans la cruelle néceſſité d'accepter ſes bienfaits.

A l'égard de mon mariage avec Rizabeg, il le regarda comme une mauvaiſe plaiſanterie, & une duperie complette; & comme il étoit ſolidement honnête homme, il ſe retrancha

beaucoup sur l'opposition qu'il y avoit dans notre religion, à celle des Persans. On ne se seroit point attendu à cette délicatesse ; je levai ce scrupule. Il m'exhorta beaucoup à regarder cette union comme un songe brillant qu'on se rappelle de tems en tems, pour rire de son erreur.

Cette idée avoit déja quelque fondement ; je n'avois plus entendu parler de Rizabeg ; il ne s'étoit donné aucun mouvement, pour s'instruire de mon sort, ni pour m'informer du sien. Un homme qui a accoutumé de promener ses desirs parmi douze femmes, qui sont à ses ordres, & qui prennent son cœur de main en main, ne sçauroit guère se fixer à une seule qu'il ne voit plus.

La Mozenher qui avoit été très attentive à l'histoire de Dureal,

cut avoir été la dupe de notre surprise, lorsqu'il étoit entré dans le vaisseau ; elle se rappella l'intérêt & la vivacité avec lesquels je l'avois sollicitée moi-même à travailler à sa liberté ; elle se mit dans l'esprit que c'étoit une affaire arrangée entre lui & moi ; & que nous nous étions donnés le mot pour la sacrifier. Nous ne pumes jamais lui ôter cette idée. Elle rapprochoit toutes les circonstances ; il n'étoit pas naturel, disoit-elle, que j'eusse voulu me charger du sort de deux personnes, si un intérêt aussi vif que celui de l'amour, ne m'avoit portée à cet excès de générosité. Plus nos cœurs se réunissoient par l'estime & par la confiance, plus la jalousie de la Mozenher s'enflammoit, & faisoit de progrès. La moindre attention, le plus petit égard que

Dureal avoit pour moi, la désespéroient.

Dureal ne négligeoit rien pour rassurer la triste Mozenher. Elle voyoit qu'il avoit retrouvé une femme qu'il avoit aimée tendrement, & dont il ne s'étoit éloigné, que parce qu'il l'avoit crue coupable. Elle s'étoit justifiée; elle lui rendoit un service des plus signalés dans le moment le plus cruel de sa vie. Toutes ces réflexions ne lui échappérent pas. Que l'Amour est ingénieux à se tourmenter!

La Mozenher n'étoit pas la seule qui raisonnât convenablement. Dureal de son côté reconnoissoit combien il avoit été injuste à mon égard, & combien j'avois à me plaindre de lui; il sentoit toute l'importance du service que je venois de lui rendre. Une tendresse mal éteinte lui parloit encore

en ma faveur ; mais ſa voix étoit bien foible ; il n'avoit point encore oublié l'infortunée Dorcey. La reconnoiſſance la plus vive l'attachoit à la Mozenher ; il auroit été déſeſpéré de lui faire la moindre peine, & ſurtout qu'elle ſe fût apperçuë de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. De mon côté, je tenois à cet amant que je n'avois jamais perdu de vuë ; il s'étoit juſtifié, tant bien, que mal, de ſon inconſtance & de ſon ingratitude ; il étoit malheureux par excès de ſenſibilité. Mais je n'étois plus à moi ; je me regardois comme très-légitimement unie avec Rizabeg, j'avois un enfant qui étoit le gage de nos ſermens & de ſa tendreſſe. Que d'incertitude & de trouble !

Je voyois Dureal avec plaiſir, & mes regards allarmoient la Mozenher. Elle l'aimoit véritablement, elle l'avoit délivré, elle m'a-

voit fourni les moyens de le revoir; l'amitié & la reconnoiſſance m'attachoient fortement à elle ; mais ſa triſteſſe & ſa jalouſie m'en éloignoient en même tems. C'étoit entre nous une gêne accablante, une agitation continuelle, un combat violent des ſentimens les plus oppoſés. Nous éprouvions toute la peine & tout le déſordre de la paſſion la plus vive. Tantôt elle me conſidéroit comme ſa bienfaitrice, & je la regardois de même. Tantôt elle n'étoit à mes yeux qu'une rivale dangereuſe qui cherchoit à m'éloigner du cœur de mon amant, pour s'y établir elle-même ; elle penſoit auſſi déſavantageuſement de moi. Nous commençâmes à nous obſerver de plus près, à nous défier l'une de l'autre, à ne nous parler qu'avec humeur ; nous mîmes un

peu d'aigreur dans nos converſations, & nous n'oubliâmes point de nous haïr.

Dureal n'oſoit plus avoir des attentions, ni nous donner des ſoins, dans la crainte de déplaire à l'une, ou à l'autre. Nous ne voulions point en recevoir, pour ne pas faire réciproquement notre ſupplice, & nous étions tous les trois obligés de vivre enſemble, & de nous voir continuellement, ſans pouvoir l'éviter.

Tous les Paſſagers s'étoient apperçus de ce qui ſe paſſoit; les uns nous plaignoient, les autres en rioient. Ils ne ſçavoient pas poſitivement toutes les circonſtances de notre hiſtoire; & nous ne jugeâmes pas à propos de les en inſtruire; autrement ils l'auroient trouvée plus cruelle, que riſible.

La Mozenher qui aimoit pour-la

première fois, étoit effarouchée de la moindre chose. Elle devint insensiblement inquiette, rêveuse, ombrageuse, & mélancolique; ensuite elle tomba dans la langueur. Elle ne sortoit de cet état, qu'avec des symptômes de folie; ses yeux s'égaroient; mais cependant elle ne disoit jamais rien, qui pût m'offenser.

Je connoissois la situation de son cœur; je faisois tout ce qui dépendoit de moi pour la rassurer; j'avois des attentions pour elle, parce que je ne la craignois pas, & que je la croyois incapable de me nuire dans l'esprit de Dureal. Peu-à-peu elle devint brusque, insolente, ingrate & emportée. L'amour change souvent le plus heureux caractére.

On ne sçauroit concevoir combien notre état étoit cruel. La Mozenher, à qui la tête

TAYLOR INST. OXFORD

avoit tourné, réſolut d'en ſortir.

Après avoir paſſé deux jours ſans rien prendre, malgré nos plus vives ſollicitations, elle me pria après ſouper, d'aller ſur la galerie, où elle deſiroit me parler en particulier. Elle m'intéreſſoit trop, pour lui refuſer cette foible conſolation; je ne cherchois qu'à diminuer l'amertume de ſon ſort; & je ne l'avois pas plutôt bruſquée, que je faiſois tout au monde, pour lui en témoigner ma douleur, & pour adoucir en même tems ſes peines.

Je vois, Madame, me dit-elle, lorſqu'elle crut qu'on ne pouvoit plus nous entendre, que nous faiſons mutuellement notre ſupplice, & que nous y ajoutons celui de Dureal. Je l'aime juſqu'à la fureur; vous le ſçavez; je n'ai pris aucune précaution pour le cacher; & d'ailleurs cela

me ſeroit impoſſible. Je n'entre point dans les raiſons de la reconnoiſſance qu'il vous doit, parce qu'elles ne ſçauroient l'emporter ſur la tendreſſe qu'il m'a jurée. Je me ſuis ſacrifiée pour lui; j'ai riſqué ma vie pour ſauver la ſienne; j'ai renoncé à tout pour le ſuivre; je ne lui reproche point ce ſacrifice; je le ferois encore, s'il avoit le malheur de ſe trouver dans le même cas. Je le connois; ou dumoins je m'en flatte; je ſçais qu'il eſt bon, honnête homme, & ſi attentif, qu'il ne voudroit déplaire ni à l'une, ni à l'autre; je m'en ſuis apperçuë, & je lui rends cette juſtice, c'eſt même la ſeule conſolation qui me reſte. Vous avez un époux; je n'en ai point; il m'a promis ſa main; il ne vous a jamais fait une pareille promeſſe; en tout cas, votre état la lui

rend. Peut-être celle que j'ai de lui, eſt l'ouvrage de la néceſſité ; l'amour-propre, ou plutôt ma tendreſſe, ne m'a pas permis d'en approfondir le motif ; j'en ai été flattée ; je l'ai reçuë avec plaiſir, je l'avouë ; je dis plus, le bonheur de ma vie en dépend ; je ne ſçaurois y renoncer ; ce ſacrifice eſt au-deſſus de mes forces ; j'aurois beau le promettre, je ne le tiendrois pas.

Notre ſituation eſt trop cruelle. Il nous reſte, pour nous en retirer, un moyen violent, à la vérité, mais néceſſaire, & l'amour le juſtifie. Le Capitaine nous aſſure que demain nous entrerons dans le Port. Il faut ce ſoir même engager Dureal à ſe décider pour l'une, ou pour l'autre ; j'y ſouſcris, quoique j'aye plus de prétentions que vous. En deſcendant du vaiſſeau l'in-

fortunée ira porter ſon humiliation & ſa douleur, où le ſort voudra. Je ne vois point d'autre expédient, à moins que le déſeſpoir n'en fourniſſe quelqu'autre plus prompt & plus ſûr ; vous le comprenez, il n'eſt pas néceſſaire de vous en dire davantage. C'eſt la ſeule conſolation qui reſte à ceux qui n'ont plus rien à eſpérer.

En me tenant ce diſcours elle ſerroit mes mains dans les ſiennes qui étoient brûlantes ; la vivacité de cet entretien annonçoit le déſordre de ſon ame, toute la fureur de l'amour éclatoit dans ſes yeux ; je tâchois en vain de calmer ſes tranſports, & de lui faire ſentir combien elle étoit injuſte dans ſes ſoupçons. Non, Madame, reprit-elle, je ſuis trop convaincuë de la tendreſſe que vous avez pour lui ; j'ai tout

çoit, ſe jette à la nage, la rencontre, veut la ſaiſir; elle lui échape, & s'enfonce au même inſtant. Elle crut ſe délivrer ainſi de ſes malheurs, & le plus grand de tous étoit d'y ſuccomber.

Je pleurois, je gémiſſois, je me déſeſpérois, je me reprochois ſans ceſſe de ne l'avoir pas mieux conſolée, & de n'avoir point éloigné de ſon cœur juſqu'au moindre ſoupçon de rivalité; mais auroit-on pû prévoir qu'elle eût pouſſé ſi loin ſa ſenſibilité, ou plutôt le déſeſpoir.

La ſituation de Dureal étoit tout au moins auſſi violente que la mienne. Il ſe regardoit comme la cauſe de ce malheur, & quoiqu'il n'eût jamais ſenti pour elle un goût bien décidé, le ſervice qu'elle lui avoit rendu, & la promeſſe qu'il lui avoit faite en conſéquence, lui te-

noient lieu de tendreſſe. Il étoit inconſolable de ſa mort. Il y a des perſonnes, qui ſans être aimées, ſe rendent extrêmement intéreſſantes par leurs malheurs.

Le croiroit-on ! Dureal eut l'injuſtice de me dire que je n'avois pas aſſez ménagé la ſenſibilité de cette infortunée. Il faiſoit retomber ſur moi l'horreur de ce déſeſpoir ; je crus même m'appercevoir que ſes ſoupçons le portoient à penſer que j'avois pouſſé la jalouſie & la fureur, juſques à la précipiter dans la mer. Ma bonté outragée ſe défendit mal ; une juſtification ſuivie auroit été trop humiliante. Ma fierté s'en mêla beaucoup, & j'abandonnai Dureal à ſa douleur & à ſon injuſtice.

Tous les Paſſagers convinrent que la Mozenher avoit de tems en tems des accès de folie: quelques-

uns plus pénétrans que les autres, lui en avoient trouvé ce jour-là, des ſymptômes plus frappans, qu'à l'ordinaire. Il n'y a rien de ſi ſingulier que les obſervations & les découvertes qu'on fait, après qu'un malheur eſt arrivé.

Des ce moment Dureal tomba dans une triſteſſe accablante, & n'ouvrit jamais la bouche. Nous arrivâmes le lendemain dans le Port, où nous trouvâmes trois Vaiſſeaux, qui étoient partis de Konisberg longtems après nous, & qui étoient depuis quelques jours dans la rade. Dureal, ſans me rien dire, étoit ſorti, des premiers du bord; il avoit paru ſur le Port comme un éclair; on le cherche, on l'appelle, on ne le voit plus, & je n'entends plus parler de lui. Craignant qu'il n'eût encore été arrêté, je le fais cher-

cher dans toutes les priſons ; je vais moi-même chez le Conſul de France ; le Capitaine s'en informe de tous les côtés ; point de nouvelles.

Son éloignement avoit un air de mauvaiſe façon & d'ingratitude, qui me choquérent vivement : tantôt j'étois piquée, & tantôt allarmée, & quelquefois je n'étois ni l'un, ni l'autre, ou du moins je le croyois. Il auroit pû me mettre dans la confidence de ſes projets, & certainement je ne les aurois pas trahis. S'il lui étoit arrivé quelque malheur, il auroit bien trouvé le moyen de me le faire ſçavoir. Enfin après avoir bien retourné toutes ces idées, je me fixai à croire qu'il m'avoit manqué eſſentiellement, & de propos déterminé ; dès-lors je réſolus d'oublier juſqu'à ſon nom, & de ne plus penſer qu'à Rizabeg. Il faut con-

venir que la vanité nous fait faire contre notre goût, plus de choses en un jour, que la raison n'en obtient dans une année.

Quelques jours avant mon départ pour l'Asie, je rencontrai une femme avec un petit enfant sur les bras; elle demandoit du secours à tous les passans; je les fixai l'un & l'autre; je reconnus mon fils & sa Nourrisse. Il seroit difficile de concevoir avec quelle vivacité je le pris, je l'embrassai, & l'accablai des plus vives caresses. Il faut être mere pour le sentir. Mais hélas! il étoit si pâle & si défiguré, que sans cette femme, ses traits ne me l'auroient pas fait reconnoître; & cette reconnoissance étoit moins l'effet du jugement, que le triomphe du sentiment, & l'Oracle de la Nature.

Je les amenai chez moi. J'ap-

pris de la Nourriſſe tout ce qui s'étoit paſſé après notre cruelle ſéparation. Rizabeg avoit trouvé des ſecours chez le Conſul de France. La veille de ſon départ pour l'Aſie, il avoit appris mon ſort; il alloit voler à Brandebourg, lorſqu'on l'en empêcha, en lui faiſant entendre qu'Oſman ſon valet de chambre, dont il avoit pénétré les ſentimens, étoit du nombre de ces ſcélérats qui nous avoient attaqués; on y avoit encore ajouté le Capitaine du vaiſſeau, dont il avoit été ſi jaloux. En un mot, ſelon lui, ce projet de noirceur avoit été arrangé de concert avec moi. Il chargea le Conſul de France de reclamer les effets qui étoient entre les mains de la Juſtice, & il pourſuivit ſa route.

Aurois-je dû m'attendre à cet excès de noirceur de la part d'un

l'excès de ma bonté, jusqu'à lui promettre de la charger du soin de son enfance, puisqu'elle y paroissoit si attachée, & de lui faire un sort heureux. Elle refusa l'un & l'autre, & par un calcul de *Gueux* (car quoique ces gens-là n'ayent rien, ils ne laissent pas que d'avoir une certaine arithmétique dans la tête) elle me prouva que cet enfant lui raporteroit plus qu'un bon métier, & que toutes les récompenses que j'aurois pu lui offrir.

Ce système d'intérêt me parut singulier : voyant enfin qu'elle étoit bien décidée à garder mon enfant, je veux la chasser de chez moi ; elle a l'audace de me menacer ; j'appelle du secours ; on l'arrête, elle soutient hardiment que je veux la priver de son fils ; elle pleure, gémit, se désole, s'arrache les cheveux

pour

pour mieux peindre ſon déſeſpoir : on s'intéreſſe aſſez volontiers pour les Gueux qui pleurent. La populace s'arrête devant la maiſon, & prend ſon parti ; on me trouve bien cruelle de vouloir enlever à cette femme le ſeul bien qui lui reſte. La Juſtice arrive, ſa préſence en impoſe à quelques coquines comme elle, qui me faiſoient mon procès ; je la ſuis chez le Juge de Poliçe ; il reçoit notre plainte ; nous ſoutenons toutes les deux la même choſe. On convient qu'il faut écrire à Dantzick pour s'informer de la vérité. En attendant cet éclairciſſement, je demande que mon fils ſoit remis, ſous la garde de la Juſtice, entre les mains d'une autre Nourriſſe ; on me répond froidement que ce n'eſt pas l'uſage du Pays ; mais qu'on va le dépoſer au Greffe

avec la plainte.. En effet on y deſcend, on le dépoſe comme une piéce néceſſaire au procès; on lui attache une étiquette, & le Greffier, de ſa main, le paraphe, auſſi bien que la plainte, par *premiere* & *derniere*, *NE VARIETUR*; enſuite on l'enferme dans un cabinet.

Cette formalité étoit ſi extravagante, que je crûs d'abord qu'on plaiſantoit; mais enſuite on nous pria très-poliment toutes les deux de ſortir. Cette perfide Nourriſſe obéit, pour remplir la Ville de ſes cris. Pour moi plus tremblante pour le ſort de mon fils, qu'on venoit d'enfermer, je m'attache à la porte du cabinet; on tente inutilement de m'en arracher; je crie, je n'interromps mes ſanglots, que pour écouter ſi mon fils n'y répond pas; je n'en-

tends rien ; je crains qu'il n'ait été étouffé. Toutes ces inquiétudes ne ſont qu'à la portée des entrailles maternelles : je ne penſois point du tout à l'humiliation d'être compromiſe avec cette infame créature; toutes mes vuës, toutes mes ideés, tous mes ſoupirs ſe tournoient du côté de mon fils. Le Greffier veut ſortir, & fermer ſon greffe ; nouvelle violence : mais réſoluë de périr à cette porte, on ne peut parvenir à m'en arracher.

J'étois dans le plus affreux déſeſpoir, lorſque le Juge qui avoit fait obſerver les démarches de l'une & de l'autre, vint me rendre mon fils. Le Greffier pendant qu'on me tourmentoit pour me faire ſortir, l'avoit ſouſtrait adroitement de ce cabinet. (ſa main étoit admirablement formée aux ſouſtractions)

il l'avoit porté dans une maiſon voiſine, où le Juge avoit eu la complaiſance de ſe tenir caché. On avoit ſuivi la Nourriſſe; après quelques pleurs forcés, elle avoit pris un Cabaret pour ſon champ de bataille, & un pot de vin pour ſa conſolation. On la fit arrêter tout de ſuite, & elle fut enfermée pour le reſte de ſes jours. Les véritables mouvemens de la Nature n'échapent jamais, & retrouvent toûjours tous leurs droits dans le cœur des honnêtes gens.

Après que mon fils eut été rendu à mes larmes, je ſongeai ſérieuſement à aller rejoindre ſon pere. Comme le Conſul de France me confirma les cruels ſoupçons de mon époux, je jugeai à propos, avant d'entreprendre ce voyage, de lui écrire pour me juſtifier. Je connoiſſois

trop le caractère impétueux & brutal de Rizabeg, pour m'y livrer sans précaution. Je chargeai d'une lettre Ismaël May Juif très-honnête homme, parce qu'il étoit beaucoup moins fripon, que tous ceux de son espéce. Je ne la rapporte point, elle fut inutile.

Rizabeg en arrivant à Hispahan avoit d'abort été dans la plus haute faveur. Le Sophi lui avoit donné le Gouvernement de la Province d'Ivira, Place de confiance, par son voisinage avec les Etats du Grand-Seigneur. Il n'avoit jamais oublié les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de ses voisins à Smirne, & à Constantinople. Il avoit l'esprit vindicatif; il étoit indigné contre les Turcs; il abusa du pouvoir qui lui avoit été confié, pour assouvir sa haine particu-

liere : la Porte s'en plaignit amèrement ; elle en demanda une ſatisfaction autentique ; & quoique Rizabeg fût dans les bonnes graces du Sophi, la politique exigea qu'on le ſacrifiât. Sa tête fut le ſceau de la bonne intelligence de ces deux Cours.

Notre union n'avoit pas été aſſez étroite, pour que nos malheurs fuſſent communs. Je ne fus ſenſible à cette perte, que pour mon fils. Il avoit eu la cruauté de m'imputer le crime des Brigands qui nous avoient attaqués ; il m'avoit abandonnée à mon malheureux ſort ; je ne tenois à lui que par une eſpéce de reconnoiſſance ; j'avois tout donné à l'ambition ; réfléxion faite, je m'en conſolai. On revient plus aiſément des ſotiſes de l'eſprit, que de celles du cœur. En un mot, mon veuvage

ne fut point une fiévre lente qui dût me mettre hors d'état d'en connoître tous les plaiſirs.

Le caractére de Rizabeg n'étoit point du tout fait pour réuſſir dans aucune Cour, ni dans les premiers emplois de l'Etat. Il n'avoit jamais ſçu ſe plier aux circonſtances, ni à la néceſſité de plaire. Il étoit de ces hommes qui aiment mieux être exacts à leurs devoirs, & utiles à leur Prince; & rarement on ſe ſoutient par ces ſeules qualités. Il avoit toujours regardé avec mépris ces hommes en place qui ſe préſentent avec l'amitié peinte dans leurs regards, & la haine dans le cœur; & qui ſont affables, attentifs, officieux, juſqu'au moment où ils peuvent l'être utilement, ou bien juſqu'à ce qu'ils puiſſent ſe diſpenſer de donner des raiſons de leur dureté, ou de

leurs refus. Eblouis de leur pouvoir, ils ſe preſſent d'en jouir, ſans ſe mettre en peine de le conſerver, ni de pénétrer quelle en ſera la fin. Le bonheur les berce, le plaiſir les endort, & les ſonges les plus délicieux perpétuent leur jouiſſance. Leurs rivaux veillent pour eux; ils ſont balancés, ébranlés; ils s'en apperçoivent tard; ils ouvrent les yeux, ils agiſſent, s'humaniſent un peu, ſe ſoutiennent, ſe fortifient par des allentours, ſe relévent, jouiſſent, s'oublient, & retombent.

Je n'avois d'autre parti que celui de retourner en France, où je pouvois, en vivant ſans prétention, me procurer, avec ce qui me reſtoit, un ſort aſſez heureux. Après une route très-pénible & très-longue, où je riſquai de perdre mon fils, je

m'arrêtai à Dresde, pour lui donner le tems de se remettre. Quoique je l'aimasse beaucoup, ma tendresse ne m'occupoit point assez, pour prendre tous mes momens; j'en donnai beaucoup à la société; & de connoissance en connoissance, je parvins à être répandue dans les meilleures maisons. L'histoire de mon mariage étoit connue, mais les premiers pas que j'avois faits dans le monde, ne l'étoient point. Je trouvai des adorateurs. Le Prince de... étoit de ce nombre, & quoiqu'il ne fût pas de la premiere jeunesse, son cœur me parut trop expéditif, pour me rassurer sur ses démarches. Je fus assez sincere pour lui témoigner mes inquiétudes.

Après m'avoir assuré qu'il avoit toujours eu du goût pour le beau Sexe François, je lui fis con-

noître qu'il étoit la dupe de la tendreſſe qu'il me marquoit, s'il me prenoit pour une Françoiſe. Il crut que je voulois mettre en défaut ſa pénétration, je le lui ſoutins ; il en douta avec tant d'opiniâtreté, que je ne pus me diſpenſer de lui raconter l'hiſtoire de ma naiſſance. Je lui répétai exactement tout ce que j'ai dit de mon pere au commencement de mes Mémoires ; j'y ajoutai même quelques expreſſions qui faiſoient mieux ſortir ſon caractère, & mon peu de reſpect pour lui.

Vous ne connoiſſez donc pas le Comte de... me dit-il, après m'avoir écouté avec un grand ſang-froid ; peut-être lui rendriez-vous plus de juſtice. Cela ſe pourroit, lui repliquai-je ; mais encore auroit-il fallu pour cela, qu'il en eût plus rendu à ma

mere. La Pouſſin me diſoit ſouvent, (peut-être étoit-ce pour m'humilier,) que je lui reſſemblois beaucoup ; du moins ce n'eſt point du côté du cœur, car je ſuis incapable de faire le malheur de quelqu'un, &... cela ſuffit, Madame, vous pouvez vous diſpenſer de pouſſer plus loin vos réfléxions. Eſt-il poſſible, lui dis-je, en riant, que la premiere fois que j'en fais, on les condamne?... Je ne vous blâme point, reprit-il avec douceur, de celles que vous auriez dû faire dans le cours de votre vie ; mais celles-ci me paroiſſent un peu déplacées. Je connois beaucoup le Comte de... je lui parlerai de vous, je l'intéreſſerai en votre faveur ; il eſt actuellement dans cette Cour ; je ſuis ſûr qu'il vous verra avec plaiſir : je vais le chercher ; il ne pour-

ra refuſer ſa tendreſſe & ſes bienfaits, à une perſonne qui le mérite autant que vous. Cependant je me garderai bien de lui rapporter fidélement vos propos. Il y a de certains détails dans leſquels il ne faut pas entrer, lorſqu'on veut ſervir utilement ſes amis.

Je ne ſçais, reprîs-je, ſi je pourrai vaincre la haine que dès mon enfance on m'a inſpirée contre lui : peut-être auſſi ne voudroit-il pas me reconnoître, alors je ſerois forcée de le haïr davantage ; ce ſentiment me fatigue trop, pour vouloir en ſurcharger mon cœur. Il convient, à tous égards que je ne le voye point.... Vous le verrez, Madame, ajouta-t-il, & vous reviendrez des préjugés que vous avez contre lui. Sous le nom du Prince de.... je ſuis le Comte

de.... & vous êtes ma fille, ce mot vous ferme la bouche, mais en même tems il vous ouvre mon cœur. O Ciel ! vous, mon pere, lui dis je, en voulant me jetter à ſes pieds, pour lui prouver mon reſpect ; il me diſpenſa de ce devoir, en riant de ce que demi-heure auparavant il en avoit fait autant, pour trouver le moyen de m'en manquer.

Vous ſerez peut-être ſurpriſe, ajouta-t-il, de ce que j'ai bruſqué un peu la reconnoiſſance, mais dans ce Pays nous n'avons point l'art de les filer, ni de nous attendrir par gradation ; notre cœur devance nos diſcours. Il y a vingt ans que je ſuis en poſſeſſion de la Principauté de...., & que j'en porte le nom. Il eſt étonnant que vous n'en ayez point été inſtruite ; il faut que la haine qu'on vous avoit inſpireé

où il eſt encore, & où il ſert avec diſtinction.

J'avois paſſé Strasbourg ; un domeſtique qui couroit devant moi pour faire préparer les chevaux, trouva qu'à la Poſte il n'y en avoit préciſément, que pour un Officier qui revenoit de Paris, & pour lequel ſon laquais avoit pris la même précaution. Le mien diſputa la préférence avec tant de chaleur, que la ſcene en fut enſanglantée. J'arrive dans ce moment : effrayée de ce ſpectacle, je ſors de ma chaiſe, j'entre dans le logis; l'Officier ſuit de près, voit ce déſordre, & bruſque beaucoup ſon domeſtique de n'avoir point voulu céder les chevaux à une Dame; enſuite il vient dans ma chambre pour me faire des excuſes, & m'engager à les prendre. A peine a-t-il ouvert la bouche, qu'il

s'écrie, eh quoi ! c'eſt vous, Madame ! par quel hazard ai-je le bonheur de vous rencontrer ici ! Vous ne dites rien ! O Ciel quel cruel abord ! .... Pouvez-vous méconnoître l'infortuné Dureal ! il ſemble que le ſort m'attache ſur vos pas. Voilà le premier moment de ma vie, où je puis ſans la moindre inquiétude, goûter le plaiſir de voir.

Revenuë de mon étonnement, je lui réponds d'un air aſſez froid, voilà auſſi, Monſieur, des choſes que toute la prudence humaine n'auroit ſçu prévoir. Eh d'où ſortez-vous ! on ne trouve que vous par les chemins. Ce mauvais propos lui ferme tout de ſuite la bouche. De mon côté mon air de dignité me paroît ſi déplacé avec lui, qu'il y auroit eu de la cruauté à le ſoutenir longtems, & je me laiſſe aller aux mouve-

mens de mon cœur. L'amour-propre n'a guère beau jeu, lorſ-veut combattre les intérêts d'une violente paſſion, & ceux de la curioſité.

Pour cette fois, Monſieur, lui dis-je, avec plus de douceur, vous ne me quitterez point auſſi bruſquement qu'à Petersbourg; & je me flatte qu'avant de vous éloigner, vous daignerez me faire l'honneur de prendre congé de moi.

Vous n'avez donc pas ſçu, Madame, reprit-il avec vivacité, ce qui s'eſt paſſé? eh quoi! l'homme qui vint m'aborder en deſcendant du Vaiſſeau, ne vous a rien dit de ma part? O Ciel! que j'ai dû vous paroître ingrat & coupable! & que vous avez dû me haïr! je ne ſuis plus ſurpris du cruel accueil que vous venez de me faire. Je vais vous rendre

compte de tout. La vérité, mes proteſtations, ma probité même (je ne parle point de notre ancienne tendreſſe, ce titre ſeroit trop foible auprès de vous) pourront-elles effacer des impreſſions qu'une abſence de huit années a perpetuées dans votre cœur? Hélas! j'ai tant de confiance en vos bontés que je me crois juſtifié d'avance. Serois-je aſſez malheureux pour me tromper?

Vous ne ſçauriez, ajouta-t-il, continuer votre route ſans votre Domeſtique; il n'eſt point aujourd'hui en état de vous ſuivre; & je n'ai pas un inſtant à perdre, pour me rendre à mon Corps, où il faut néceſſairement que j'arrive ce ſoir. Mon Régiment eſt en garniſon dans Strasbourg; nous n'en ſommes qu'à quatre lieuës; je vous conſeille, ſi vos affaires

ne ſont pas preſſées, de venir attendre dans cette Ville que votre Domeſtique ſoit un peu rétabli d'une bleſſure qu'il a reçuë à la tête, & qui pourroit devenir très-dangereuſe, ſi l'on ne prenoit les précautions néceſſaires. J'aurai le tems de vous rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé, & le bonheur de ma vie dépend aujourd'hui de ma juſtification.

J'aurois eu très-mauvaiſe grace de lui refuſer les moyens de ſe juſtifier. Ses regards me parurent ſi tendres, & le ſon de ſa voix ſi touchant, qu'il reprit tout-à-coup ſes droits ſur mon cœur; je l'aurois cru innocent, quand même il auroit été coupable. Un amant qu'on chérit, trouve aiſément le ſecret de ne l'être jamais.

Je ne fis plus de difficulté de

retourner avec lui à Strasbourg ; je n'avois aucun compte à rendre de mes actions, je ne pris conseil que de mon cœur, & c'est la seule fois que je n'ai point eu quelque reproche à lui faire.

Je ne vous ai jamais imputé le désespoir de la malheureuse Mozenher, me dit Dureal, quand nous fûmes arrivés à Strasbourg; mais dans ce moment mon ame agitée de tous les malheurs qui s'étoient passés sous mes yeux, étoit si abatuë, qu'elle ne s'intéressoit pas même aux soins que vous preniez de vous en justifier. Mon silence, ma tristesse, cette douleur que vous remarquiez tant, étoient une espéce d'anéantissement, une haine contre moi-même, qui cependant ne réfléchissoit sur personne.

Je n'avois point du tout cru m'éloigner de vous, lorsqu'en

deſcendant du vaiſſeau, pour me diſtraire plutôt de toutes mes horreurs, un homme qui étoit ſur le Port, me dit myſtérieuſement, & ſans faire ſemblant de me parler, » ſeriez-vous par ha-» zard, Monſieur Dureal, » hélas! oui, Monſieur, lui répondis-je, en voulant l'aborder, » n'a-» vancez pas, ajouta-t-il; aucon-» traire; éloignez-vous un peu & » ſuivez-moi de loin, je ſuis » chargé de vous dire des choſes » de la derniére conſéquence. Je » ne puis point m'expliquer ici. » Il ne faut pas qu'on nous voye » enſemble. Ne craignez rien, » je ſuis plus de vos amis que » vous ne le croyez. »

Je n'héſitai pas un moment à le ſuivre. Etant arrivés dans un bois: » Voilà, Monſieur, me » dit-il, différens paquets qu'on » m'a envoyés de Hollande, il

» eſt inutile de vous rendre com-
» pte comment je ſuis dans la
» confidence de vos affaires : j'ai
» encore cette bourſe à vous re-
» mettre ; on vous fait ſuivre
» partout. Le Conſul de France
» dont je ſuis le Secrétaire, a
» des ordres pour vous faire ar-
» rêter ; je trahis ſa confiance ;
» mais je ſuis perſuadé que pour
» des choſes de cette nature, lui-
» même ne me déſavoueroit pas.
» Nous avons appris votre éva-
» ſion des priſons, l'enlévement
» de la Fille du Géolier, & votre
» embarquement à Konigsberg.
» Fuyez, Monſieur, au plus vî-
» te, gardez-vous d'approcher
» de la Ville ; vous y êtes conſigné
» de tous côtés, & vous ſeriez
» perdu ſans reſſource. Je vous
» en avertis en vous recomman-
» dant le ſecret ; le ſervice que
» je vous rends, m'en aſſure. »

Il y a, Monſieur, lui dis-je, dans le vaiſſeau une Dame à qui j'ai les plus grandes obligations, & à qui je tiens par les liens de la plus vive reconnoiſſance ; elle ſera inquiette de mon ſort... » Ne » vous embarraſſez point de ce- » la, repliqua-t-il, c'eſt une fem- » me qui ſe prétend l'épouſe de » Rizabeg, nous ſçavons ſon hiſ- » toire. Je ne manquerai point de » l'inſtruire de ce qui ſe paſſe ; » mais éloignez-vous au plutôt ; » ne rendez pas ma précaution » inutile, nous nous perdrions » tous les deux. » En même tems il diſparut ; & ſans doute il a craint pour lui en vous faiſant la même confidence. Je crus alors que vous alliez ſuivre le chemin de l'Aſie. J'ouvris les différens paquets, parmi leſquels j'en trouvai un de Luberty qui contenoit une lettre de Mlle Dorcey. Elle m'avoit

m'avoit ſouvent entendu parler de cet ami, elle s'étoit adreſſée à lui, s'imaginant qu'il ſçauroit le lieu de ma retraite. Sa lettre étoit datée des Priſons de Paris, & conçuë en ces termes.

Je gémis dans les fers, & quoique innocente, je partage la honte de votre crime. On me menace de la mort la plus affreuſe. Il n'y a que vous & le Ciel qui connoiſſiez la pureté de mon cœur. Je ſuis perduë, ſi vous n'y donnez ordre: que dis-je! que pouvez-vous faire pour moi, & que puis-je exiger de vous! Fuyez; l'innocence eſt une reſſource qui vous manque, & ſur laquelle je compte pour m'arracher de l'opprobre & du ſupplice.

Je frémis à la lecture de cette lettre; chaque mot déchiroit mon ame. Alors ſans conſulter l'amitié de mes parens qui m'ex-

horroient à paſſer ſous un Ciel inconnu, je ſuivis les mouvemens de ma tendreſſe & de mes remords. J'oubliai le danger où j'allois me précipiter, pour ne m'occuper que de celui de Mlle Dorcey. Au lieu de m'éloigner davantage, je cours nuit & jour, je m'excéde pour arriver plutôt à Paris. Il y avoit longtems que la lettre que je venois de lire, étoit écrite ; je craignois tant pour cette tendre & malheureuſe victime. Hélas ! diſois-je en moi-même, ſi elle avoit ſuccombé ſous l'audace de ſes calomniateurs, eh que ſait-on !... On ſe preſſe toujours de commettre des injuſtices, comme ſi on étoit à tems de les réparer.

J'arrive enfin à Paris, je vole à la Priſon, où je préſume trouver Mlle Dorcey. Je ne me trompe pas ; on me refuſe bruſquement le bonheur de la voir ; je

tâché de fléchir le Géolier, j'y parviens; jugez de mon adresse!

En entrant dans un affreux cachot, je vois cette innocente Victime dans l'état le plus humiliant. O Ciel! quel spectacle pour un véritable amant! J'en frémis encore toutes les fois que j'y pense. Je me jette à ses pieds, sans avoir la force de rien dire; je baise ses chaînes, je les baigne de mes larmes, je veux les briser pour m'en accabler moi-même; le Géolier s'oppose à ma fureur. Je déclare que je suis le seul coupable du crime qu'on a eu la noirceur de lui imputer, & je demande à prendre sa place *, on me refuse cette triste consolation.

* Dureal n'avoit pas sans doute lû le Philosophe Marc Antonin qui dit, *réglé dans tes actions, ne fais rien qui sente la Tragédie.* Il y a des gens qui se rendent intéressans, en pro-

L'infortunée Dorcey étonnée, interdite, oubliant l'horreur de ſa ſituation, ne trembloit que pour mes jours. » Fuyez, mal-» heureux, me dit-elle, les yeux » baignés de pleurs; venez-vous » par votre préſence devancer le » moment de ma mort! Eh, n'eſt-» ce pas aſſez d'une victime ! » L'image affreuſe du trépas que » j'ai ſans ceſſe devant les yeux, » m'effraye moins, que le danger » que vous courez ; fuyez au » plutôt, vous dis-je, ſi vous ne » voulez point que j'expire à vos » yeux. . . . »

« Allons, allons, remettez-» vous l'un & l'autre, dit le » Géolier, qui avoit pris quel-» que intérêt à notre ſituation. » Si ce que vous dites eſt vrai, » Monſieur, je vous conſeille de » vous retirer au plus vîte, il

duiſant un beau coup de Théâtre, quoiqu'il ſoit amené en dépit du bon ſens.

» ne fait pas bon ici pour vous:
» croyez-moi, je vous jouerois
» un très mauvais tour, si je vous
» prenois au mot. Je veux bien
» croire que vous êtes coupable,
» que Mademoiselle est innocen-
» te, & dans ce cas vous n'avez
» rien à craindre pour ses jours;
» elle en sera quitte pour ce qu'el-
» le a souffert jusqu'à présent; au
» lieu que vous n'en sortiriez pas
» de même. On couvre souvent
» un crime par un autre crime,
» mais non pas par un trait de
» grandeur d'ame, ni de généro-
» té. Depuis vingt ans que j'occu-
» pe ce poste, j'ai vû des choses si
» extraordinaires que vous me
» faites trembler pour vous; je
» vous en avertis charitablement,
» c'est à vous maintenant à pren-
» dre vos précautions. »

» J'imagine une chose, ajou-
» ta-t-il, qui pourroit vous tirer

» d'affaires tous les deux. Je pa-
» rie cent louis qu'elle réuſſira,
» ſans que vous couriez le moin-
» dre danger; mais je veux qu'il
» m'en revienne cent louis, je le
» répéte. Mon poſte me défend
» de recevoir de l'argent (à l'é-
» gard de celui que vous m'avez
» donné, c'eſt une bagatelle,)
» mais il ne m'empêche pas de
» gager. Voici dequoi il eſt queſ-
» tion. »

» Nous avons ici un Scélérat
» bien déterminé, qui a été ce
» matin condamné à la mort. Il
» doit être renvoyé au premier
» jour à Niort pour ſubir ſon ju-
» gement. C'eſt un Voleur de
» grand chemin qu'on a arrêté
» dans ce Pays; il a avoué beau-
» coup de crimes; il eſt auſſi sûr
» de perdre la vie, que ſi on lui
» avoit lû ſa Sentence. Je l'en-
» gagerai à ſe charger du meur-
» tre en queſtion, ſi je lui offre

» une pareille ſomme à celle que
» je veux gager. Un crime de
» plus ou de moins, n'ajoutera
» rien à ſon ſupplice ; on ne le
» fera pas mourir deux fois. Il
» aura le plaiſir, lorſqu'on le ra-
» menera à Niort, de faire en
» chemin meilleure chère, & de
» ſe donner quelque petite fan-
» taiſie. Eh que ſçait-on ? peut-
» être avec ces cent louis trou-
» vera-t-il quelque expédient
» pour ſuborner ſes conducteurs.
» Il n'y a que ceux qui n'ont rien,
» qui n'ont pas l'adreſſe de s'é-
» chaper. En tout cas, je le lui
» ferai entendre. Il s'agit ſeule-
» ment d'arracher adroitement
» de lui une déclaration qui n'ait
» pas l'air d'avoir été mandiée.
» Je vous ménagerai cette af-
» faire ; je m'en charge. Je ſuis
» bien perſuadé qu'à *la longue*
» vous pourriez obtenir des let-
» tres de grace ; mais cela laiſſe

» toujours un vilain vernis. Il
» vaut mieux fiérement ſoutenir
» ſon innocence. Votre fuite ne
» dit rien ; car, voyez-vous, à
» préſent je ſçai votre hiſtoire.
» Cependant je vous conſeille
» de vous tenir bien caché, je
» vous avertis que vous êtes ici,
» on ne peut pas plus mal, &
» que vous ne ſçauriez mieux
» faire, que d'en ſortir au plus
» vîte. Tous ces combats de gé-
» néroſité, de grandeur d'ame,
» quoiqu'ils faſſent l'éloge de la
» vôtre, ne valent pas le diable,
» & cela ne prend pas ordinai-
» rement dans l'eſprit de nos Ju-
» ges ; je vous en préviens afin
» que vous vous arrangiez en
» conſéquence. »

La propoſition me révolta dabord, je continuois à traiter la ſituation en héros : mais ma chére Dorcey qui éprouvoit la peſanteur des chaînes, & tendre

avec bons ſens, me détermina à ſuivre le conſeil du Géolier. Son projet eut tout le ſuccès qu'on pouvoit en attendre.

La déclaration de ce Criminel, hâta le jugement de notre affaire; Mademoiſelle Dorcey obtint un arrêt triomphant. Ses infâmes parens qui, pour envahir ſa ſucceſſion, étoient devenus ſes accuſateurs, furent condamnés à de gros dommages-intérêts. Pourroit-on jamais le croire! ils vouloient s'enrichir de l'opprobre de la famille; ils ſoutenoient que Mademoiſelle Dorcey m'avoit porté à aſſaſſiner ſa mere, qui ne vouloit pas conſentir à notre mariage. Ils avoient obtenu au Préſidial de Niort le jugement le plus inique. De quoi les ames intéreſſées ne ſont-elles pas capables!

La Juſtice, en admettant la dépoſition de ce criminel, avoit éloi-

gné de moi tout soupçon de ce meurtre. En effet mon cœur n'étoit pas coupable ; je me remis alors en prison ; & je fus traité aussi favorablement que Mlle Dorcey.

Nos malheurs communs sembloient avoir encore rapproché nos cœurs. Ne voulant plus voir les monstres qui avoient résolu sa perte, elle transporta sa fortune à Quimpercorentin, où elle avoit été élevée sous les yeux d'une tante qui lui avoit laissé de gros biens dans ce Pays. A force d'amis, je rentrai dans mon Corps où j'étois (j'ose le dire) généralement aimé & regretté.

Les affaires de Mlle Dorcey étant arrangées, elle me donne sa main, nous passons trois ans à demander au Ciel un enfant, il se rend à nos vœux ; & en même tems j'ai le malheur de perdre la mere. Je suis le sort des

armés, mon Régiment eſt ici. On croit qu'il entrera cette année en campagne.

Dans ces circonſtances on reçut les ordres de la Cour, & ce Régiment fut deſtiné à garder la place.

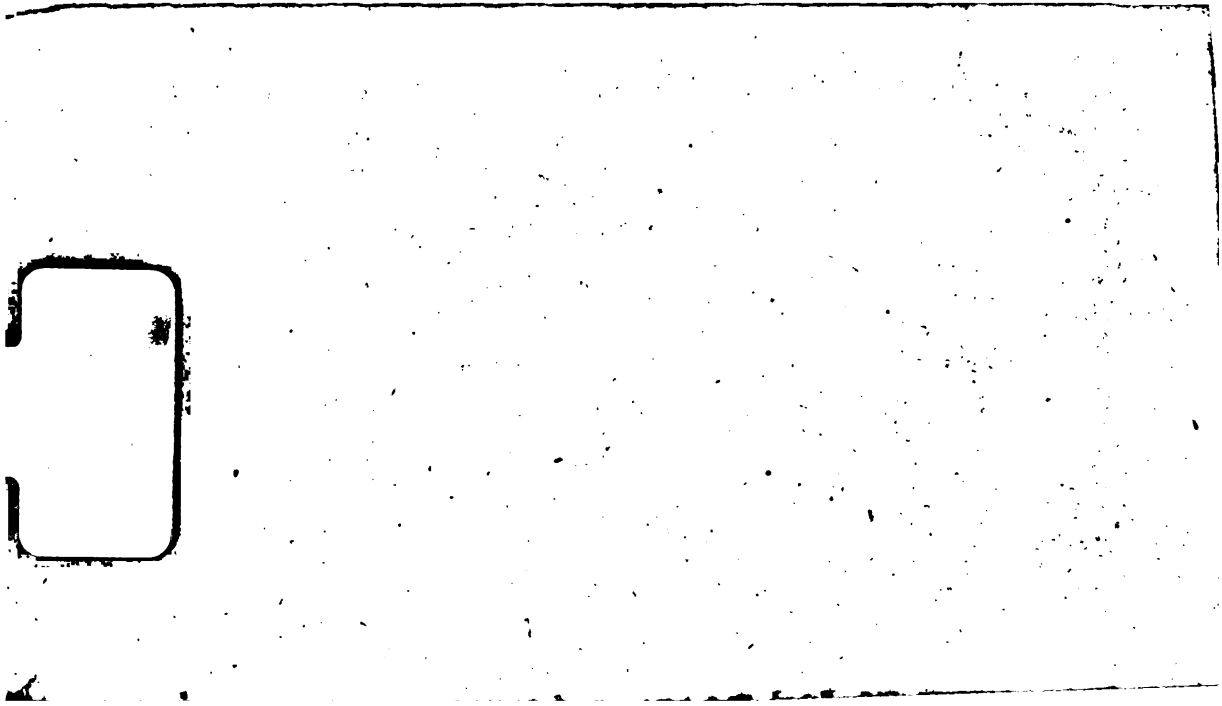
Je paſſai avec Dureal près d'un mois à Strasbourg, où je repris inſenſiblement tous mes droits ſur ſon cœur. Notre inconſtance avoit été, pour ainſi dire, l'ouvrage de la néceſſité, & notre retour mutuel fut celui du goût & de la réflexion. Fatiguée d'une vie tumultueuſe, de me voir toujours environnée de perſonnes étrangères; nous avons donné à l'hymen cette aurore de bonheur. Nos étourderies & nos malheurs nous avoient rendus la fable de ſon Pays; nous ne jugeâmes point à propos d'y retourner. Je ne pouvois rentrer dans une certaine conſidération, qu'en me dé-

paiſant. Je ne raiſonnois plus ſur de faux principes ; j'avois aſſez d'eſprit pour connoître que j'en avois preſque toujours manqué, ou qu'il ne m'avoit ſervi qu'à faire hardiment des ſottiſes ; & quoiqu'elles euſſent été quelquefois heureuſes, je vis clairement que je n'avois pas eu raiſon de les faire. Cette découverte me rapprocha de moi-même ; j'en ai tiré juſqu'à préſent un très-bon parti. L'expérience eſt un excellent maître ; mais ſes leçons coûtent bien cher.

Dureal & moi libres & dégagés de ces paſſions violentes, qui entraînent quelquefois même au-delà des deſirs, nous jouiſſons dans les bras de l'hymen, des tranſports de l'amour, des douceurs de l'amitié, & d'un bonheur qui n'eſt pas même altéré par les ſonges.

FIN.

920754



ce tems-là les nourrir sur le vaisseau; ainsi l'on se détermina à les descendre dans une barque de Pêcheur que le hazard présenta, & où ils verbalisérent, tant qu'ils voulurent.

Après cette belle expédition, chacun se distribua dans son logement. Nous étions trop pressés Dureal & moi de jouir du plaisir de nous être retrouvés, pour ne pas nous rendre compte de tout ce qui avoit pû y contribuer.

La Mozenher paroissoit charmée de ce que je connoissois son amant; mais cette satisfaction ne dura guère. Nous étions stupides à force d'étonnement; & nous ne pouvions comprendre comment le seul son de la voix dans la petite conversation que nous avions eue dans la prison, ne nous avoit pas conduits à une reconnoissance; notre intention n'étoit pas